

**SAS [030] –
Mourir pour
Zanzibar**

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SAS 30



MOURIR POUR ZANZIBAR

par GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S-30

Mourir pour
Zanzibar

CHAPITRE I

Après la nationalisation des noix de coco, la liquidation économique de la communauté hindoue était la seconde mamelle de la future prospérité tanzanienne.

L'Hindou décharné aux cheveux huileux et aux yeux fuyants qui venait de rejoindre Malko sur la banquette de bois, paraissait s'excuser de respirer. Ils étaient les seuls de toute la salle à ne pas être Africains. Une trentaine de Tanzaniens sirotaient avec gourmandise une infecte bière de banane en discutant bruyamment, soit au bar, soit dans des boxes de bois inconfortables et luisants de crasse.

Quatre ventilateurs brassaient paresseusement l'air tiède du petit pub sans parvenir à rafraîchir l'atmosphère. À cause des vitres teintées, on aurait pu se croire en pleine nuit, alors qu'un soleil à faire fondre Lucifer écrasait Dar-Es-Salam.

Malko ouvrit la bouche pour poser une question, mais l'Hindou se pencha brusquement à travers la table, implorant le silence du regard.

— Attention, dit-il presque sans bouger les lèvres, les deux derrière moi.

Malko jeta un coup d'œil aux deux noirs en chemisette, face à face, silencieux devant des bières vides. Comme si son regard les gênait, ils se levèrent et se frayèrent un chemin vers la sortie. D'autres entrèrent. Le pub au coin de Pamba Street et d'Indépendance Avenue en plein cœur de Dar-Es-Salam, ne désemplissait pas. L'Hindou assis en face de Malko, Suika, était encore propriétaire. En attendant d'en être dépossédé. Comme pour les immeubles de rapport dont le Président avait un beau jour décrété la nationalisation. Sachant pertinemment qu'ils étaient tous entre les mains des Hindous...

Depuis, des tonnes de clefs s'entassaient au « Housing and Finance » building, et on ne trouvait plus à se loger à Dar-Es-Salam. Gorgés de haine et d'angoisse, les Hindous attendaient l'avanie suivante...

Malko n'en pouvait plus de cette atmosphère moite et bruyante.

— Pourquoi m'avez-vous fait venir ? demanda-t-il.

Les yeux de l'Hindou dansèrent une sarabande effrénée, essayant de surveiller toute la salle en même temps. La porte du fond s'ouvrit, et il sursauta comme si on l'avait frappé.

— J'ai trouvé l'homme qu'il vous faut, dit-il dans un souffle. Un

membre important du Zanzibar Nationalist Party. Il accepte de vous rencontrer.

Comme s'il en avait trop dit, il resta coi, les yeux fixes comme ceux d'un crapaud. Terrorisé par sa propre audace.

Malko dissimula son contentement. Depuis trois semaines, il s'enlisait dans des démarches infructueuses, comme si les opposants au Président zanzibarien Abdel Mkele n'étaient que des zombies sans existence réelle.

Mkele, abominable tyran, terrorisait la petite île de Zanzibar – ce dont la C.I.A. se moquait – mais il était aussi en train de céder Zanzibar aux Chinois – ce dont la C.I.A. se moquait beaucoup moins... Car l'île de Zanzibar, véritable porte-avions ancré à vingt kilomètres de la côte tanzanienne, pouvait devenir un Cuba chinois. En principe, fédérée à la Tanzanie, l'île, sous la présidence de Mkele, avait une large autonomie. Trop large...

D'astucieux analystes de la Central Intelligence Agency avaient découvert que des élections étaient en principe prévues pour le milieu de l'année. Et qu'en soutenant par tous les moyens le parti pro-arabe et anti-Mkele, on pourrait peut-être venir à bout du terrible Abdel Mkele. Déjà connu pour avoir liquidé quelque 16 000 Arabes vivant dans l'île aux clous de girofle...

Au nom de l'africanisation fraîche et joyeuse...

Seulement, les leaders du Z.N.P., paraissaient être devenus invisibles, impalpables, irréels.

Malko avait eu des dizaines de rendez-vous dans des pubs semblables.

Sans résultat.

Les analystes de Washington lui avaient fait miroiter une opposition nombreuse, active, bouillonnante. Malko n'avait trouvé que quelques Comoriens ou Hindous abrutis de soleil et de peur, qui se liquéfiaient dès qu'on prononçait le nom du tyran de Zanzibar.

L'île n'était qu'à dix minutes de vol de Dar-Es-Salam, mais semblait se trouver dans une autre planète... Des échos terrifiés et peu encourageants filtraient officieusement : quatorze contrebandiers de clous de girofles, tous Kenyans, avaient été passés par les armes la semaine précédente...

En dépit de l'intervention personnelle du Président du Kenya.

— Où puis-je rencontrer cet homme ? demanda Malko.

Le cafetier Hindou parut se recroqueviller.

— À Oyster Bay.

— Pourquoi n'est-il pas venu ici ?

— C'est trop dangereux, soupira l'Hindou. Beaucoup trop dangereux.

— Le Président Mkele a des indicateurs partout...

Un ange passa, les ailes un petit peu tachées de sang. Le président Mkele s'était acquis, au cours des dernières années, une solide réputation de férocité. Le plus clair de l'opposition zanzibarienne était réparti entre les différents cimetières de l'île.

Les doux analystes de la C.I.A. ne semblaient pas avoir assez tenu compte de ce détail... Mais Malko était décidé à aller jusqu'au bout.

— C'est un Africain ? demanda-t-il.

— Non, un Hindou.

Malko eut du mal à cacher son scepticisme. Les Hindous n'étaient pas des foudres de guerre. Mkele les traitait avec la sauvagerie lucide des nazis envers les juifs. Chaque fois que Malko entra dans son établissement, le cafetier prenait dix ans... Et pourtant, Marc Gowan, le chef de la station C.I.A. de Dar-Es-Salam, le considérait comme un de ses meilleurs agents de renseignements.

— Il veut vraiment agir contre le Président Mkele ?

Le cafetier secoua vigoureusement ses cheveux gras.

— Oui, à cause de ses filles. On l'a déjà forcé à marier l'aînée à un Comorien de l'armée. Maintenant, ils veulent lui prendre l'autre, à la fin de ce mois, pour la marier à un ami de Mkele. Il a près de soixante ans. Elle n'en a que treize...

L'ange repassa...

Quelques mois plus tôt, le Président Mkele avait décrété l'intégration de Zanzibar, grâce aux mariages interraciaux. Ce qui signifiait, en clair, que n'importe quel Africain pouvait forcer une jeune Hindoue à l'épouser.

Celles qui osaient refuser étaient jetées dans des cachots, et violées jusqu'à ce qu'elles acceptent. Plusieurs familles Hindoues, qui refusaient de livrer leurs filles, avaient été massacrées par les milices de l'Afro-Shirazi Party, principal soutien du Président Mkele.

Les passifs Hindous qui se laissaient dépouiller sans protester n'arrivaient pas à accepter ce sort pour leurs filles. Certains payaient des fortunes pour les expédier clandestinement hors de Zanzibar.

Malko réfléchissait. Les moutons devenaient parfois enragés. Le Président Mkele avait peut-être un peu dépassé la mesure. Aidés et financés, ses ennemis parviendraient peut-être à l'éliminer...

Malheureusement, tous ceux avec qui il avait été en contact depuis son arrivée à Dar-Es-Salam n'étaient que de doux et inoffensifs rêveurs, encore au stade des pétitions. Un peu plus et ils auraient fait appel à l'O.N.U.

— Amenez-moi à cet homme, dit Malko.

Les gros yeux de batracien de l'Hindou se voilèrent de crainte.

— Ce n'est pas moi qui vais vous amener. Il est venu avec une de ses amies. Elle vous conduira à lui.

Toujours le monde marécageux et compliqué des Hindous. Rien

n'était jamais simple et clair avec eux.

— Vous êtes sûr de lui ? demanda Malko.

L'Hindou eut un sourire humble et un geste vague. Tous ceux de sa race se connaissaient, liés par des attaches imperméables aux non-Hindous. Plus intelligents et travailleurs que les Africains, ils avaient mis la main sur tout le commerce de l'Afrique.

L'Hindou leva la tête vers la porte du pub qui venait de s'ouvrir. Sur une grande fille café-au-lait, aux cheveux lisses tirés en arrière, avec un visage plat au nez épaté. Instinctivement, le regard de Malko se porta sur les jambes musclées et longues découvertes par une mini-robe rouge. La Tanzanie n'avait pas encore emboîté le pas à l'Ouganda qui interdisait les minis...

La fille en rouge marcha droit vers le box où se trouvaient Malko et le cafetier.

— C'est elle, souffla l'Hindou. Flavia.

Le visage totalement inexpressif, elle s'assit près d'eux. Ses traits étaient plus négroïdes qu'Hindous avec des yeux énormes et marrons, typiquement africains, et les dents éblouissantes des Hindous.

— *Jambo* ⁽¹⁾.

La voix était mélodieuse, basse, agréable.

L'Hindou la dévorait des yeux. C'était une belle plante, avec une poitrine épanouie, des épaules larges, une sensualité animale. Ses cuisses nues semblaient avoir la dureté du marbre.

— C'est lui ? demanda-t-elle, désignant Malko.

L'Hindou inclina la tête.

Le regard inexpressif de Flavia glissa sur les yeux dorés de Malko, sur la chemise de voile, le léger pantalon. Dans les pays tropicaux, c'était difficile de transporter discrètement une arme. Ce dont Malko n'avait d'ailleurs nulle envie.

— Je suis venue vous chercher, dit-elle. Ne perdons pas de temps.

Son ton assuré contrastait avec l'angoisse suintante du cafetier Hindou. Malko aima cette sûreté de soi.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

— À l'*Oyster Bay Hôtel*, dit-elle.

C'était au nord de Dar-Es-Salam, dans le quartier résidentiel, au bord de l'océan Indien. Malko se tourna vers l'Hindou.

— Vous venez avec nous ? dit-il.

Le cafetier se liquéfia.

Malko fixa durement les gros yeux de batracien affolé et répéta :

— J'y tiens absolument.

Les Hindous ne savaient pas résister à une attaque directe. À regret, il se leva et s'extirpa du box. Malko l'imita.

Au passage, par « inadvertance », son coude heurta le sac de la mëtisse qui tomba par terre et s'ouvrit, vomissant un poudrier et

quelques objets tout aussi innocents. Mais rien qui ressemble à une arme. Malko se confondit en excuses, aida Flavia à récupérer ses affaires et ils traversèrent la salle du pub.

L'air était brûlant. Le temps de traverser, la chemise de voile de Malko lui collait au torse. La métisse s'arrêta devant une vieille Cortina cabossée, garée en épi dans Indépendance Avenue, devant un poteau d'acier.

Dans un bel accès de modernisme, le gouvernement tanzanien avait décidé de doter Dar-Es-Salam de parcmètres. On avait hérissé le centre de la ville de poteaux d'acier, mais personne n'avait jamais songé à acheter les mouvements d'horlogerie, les rendant opérationnels.

Ce qui n'empêchait pas les policiers tanzaniens en longs shorts kaki déambulant sous les arbres d'Indépendance Avenue de distribuer des contraventions.

À tout hasard.

— On peut prendre ma voiture ? proposa Malko.

Une autre Cortina verte, un peu moins pourrie que celle de Flavia. Celle-ci secoua la tête d'un air décidé.

— Non, je vous déposerai là-bas. Je dois revenir en ville.

Elle semblait agacée par la présence de l'Hindou.

Malko ouvrit la portière arrière et s'installa sur une banquette sale. La métisse croisa son regard et détourna aussitôt les yeux. L'Hindou s'était humblement glissé sur la banquette avant, à côté d'elle. Ses gros yeux de crapaud irrésistiblement attirés par les cuisses découvertes. À travers les arbres bordant Indépendance Avenue, Malko aperçut la masse verte de l'hôtel *Kilimandjaro*. Sauf quelques rues du centre, Dar-Es-Salam ressemblait à un grand parc semé de buildings modernes ou de vieux bâtiments décrépis de l'époque coloniale. Flavia conduisait vite sur l'étroite route.

Au lieu de couper à gauche, elle fila tout droit, rejoignant Océan Road, l'avenue qui suivait la côte. L'océan Indien s'était retiré très loin. Malko réfléchissait, cahoté par les ressorts inexistantes. Cette mission était la plus ennuyeuse dans toute l'histoire de sa collaboration avec la C.I.A. Les Tanzaniens fuyaient le contact. Le T.A.N.U.⁽²⁾ – le parti unique – faisait régner une discipline de fer, copiant le régime de Mao, en une sorte de socialisme chinois à l'africaine. Bien entendu, tout ce qui n'était pas noir anthracite était considéré avec une méfiance hostile.

Seuls, les Chinois, qui construisaient le fameux chemin de fer vers la Zambie, étaient bien vus. Et encore, personne ne savait combien de temps cela durerait. En privé, certains membres de l'ambassade de Chine se demandaient si, le chemin de fer terminé, les Tanzaniens ne se débarrasseraient pas d'eux. Aussi, reportaient-ils tous leurs efforts

sur Zanzibar, plus facile à maoïser.

Dar-Es-Salam grouillait d'indicateurs du T.A.N.U. Payés ou bénévoles. Prêts à amener la foule au moindre geste suspect d'un étranger. Photographier un bâtiment officiel signifiait presque automatiquement le lynchage... Les premiers jours de son séjour à Dar-Es-Salam, Malko avait été suivi sans relâche. En dépit de sa « couverture » d'expert auprès de l'U.S. Aid⁽³⁾. L'agence fédérale construisait une route parallèle au chemin de fer chinois. En prenant bien soin de ne pas le dépasser...

Diplomatie exige.

Tous les matins, Malko s'obligeait à monter les trois étages de Luther House, un horrible building verdâtre en bordure de City Drive, à l'ascenseur perpétuellement en panne. Il prenait une tasse de café avec l'ingénieur responsable de la route – qui n'était pas dupe de son rôle apparent.

Officiellement, il n'était qu'un fonctionnaire venu inspecter l'usage des fonds dépensés en Tanzanie.

Par la suite, ses tentatives de contact avec les opposants zanzibariens n'avaient sûrement pas dû passer inaperçues des barbouzes locales, pourtant démangées par le prurit de l'espionnage aiguë.

Mais jusque-là, le T.S.S. – Tanzania Security Service – ne s'était pas manifesté. Il est vrai que le Président Mkele n'était pas populaire en Tanzanie... Sa cruauté était quand même un peu trop voyante. Certes, il comblait les vœux secrets des Africains de l'Est en massacrant les Arabes, en rançonnant les Hindous et en violant leurs filles, mais il n'y mettait pas assez de formes. L'image de marque de la nouvelle civilisation africaine risquait de se fissurer sérieusement par sa faute.

Malko fut arraché à ses pensées par un violent coup de frein. Une file de véhicules attendait au feu rouge du Salender bridge, enjambant la baie de Msimbazi. Au-delà commençait le quartier résidentiel d'Oyster Bay, étalé entre l'Océan et la route de Bagamoyo. Flamboyants, ambassades et allées désertes même en plein jour.

Mais plus de moustiques que dans l'affreux quartier indien du centre de Dar-Es-Salam.

À la suite de mystérieux attentats à la bombe, le T.S.S. avait hâtivement transformé une villa en poste de police, pour garder le pont.

Un silence total régnait dans la Cortina. Une vague anxiété serrait l'estomac de Malko. Après les démarches infructueuses des trois dernières semaines, cette subite précipitation semblait suspecte.

Le feu passa au vert et la métisse redémarrâ.

Tout de suite après le pont, elle tourna à droite, dans Kenyatta

Road. La large avenue ombragée de flamboyants courait vers la mer, bordée de villas luxueuses. Des ambassades, de riches étrangers et quelques rarissimes Hindous.

Pratiquement pas de Tanzaniens. De temps en temps, on apercevait les volets clos des villas nationalisées et inoccupées...

À gauche de la route, Malko vit des barrières blanches avec un petit panneau de bois planté dans l'herbe : Marc Gowan.

Il réprima un sourire. Marc Gowan, promotion Harvard 1963, toujours en mouvement, cinq enfants, petit, myope et vif, était le chef de la station C.I.A. à Dar-Es-Salam. Sa villa était plus belle que la résidence de l'ambassadeur. Ce qui faisait grincer des dents les « vrais » diplomates de l'ambassade.

La villa disparut. L'océan Indien s'était retiré, découvrant une plage boueuse où jouaient quelques noirs. Le *Oyster Bay Hôtel* où le Tout-Dar-Es-Salam venait se bourrer de homards, se trouvait deux kilomètres plus loin.

La brise tiède de l'océan Indien agitait doucement la cocoteraie, entre la mer et la route. Malko pensa à Mkele. Il ne l'avait jamais vu qu'en photo. Le maître de Zanzibar sortait peu de son île, toujours accompagné de sept gardes du corps. Avec sa petite moustache en brosse, il ressemblait un peu à Hitler.

Pour une fois les désirs de la C.I.A. rejoignaient la morale humaine : Mkele paraissait être un abominable tyran.

Flavia freina tout à coup et tourna à gauche dans Kazumi Road. Surpris, Malko se pencha en avant :

— Je croyais que nous allions au *Oyster Bay Hôtel* ?

Un long doigt bistre désigna la jauge à essence.

— *I need petrol*⁽⁴⁾.

La jauge était effectivement à zéro.

Ils roulèrent près de cinq cents mètres, s'éloignant de la mer, avant de découvrir une petite station BP, abritée sous des flamboyants au croisement de Karume Road et de Msamani Road. À côté se trouvait un minuscule restaurant italien.

La voiture s'arrêta près des deux pompes. Mais personne ne sortit du petit bâtiment vitré. La station semblait déserte, abandonnée. Une carcasse rouillée pourrissait sous un gros cajoutier.

La métisse se retourna vers Malko. Exhibant pour la première fois ses dents éblouissantes et bien rangées.

— Il y en a pour une minute, s'excusa-t-elle.

Ouvrant la portière, elle sortit de la voiture, restant appuyée au bâti et appela :

— *Bwana*⁽⁵⁾ !

Personne ne répondit. Une grande ride verticale de contrariété plissa son front. Elle réitéra son appel sans plus de succès.

Marmonnant entre ses dents, elle se dirigea à grands pas vers le petit restaurant italien, laissant Malko et l'Hindou cuire dans la Cortina. Au moment où elle pénétrait dans le petit établissement, un noir surgit de derrière la station, le crâne entièrement rasé, une combinaison verte pleine de taches à même la peau. Sans se presser, il se dirigea vers les pompes. Vivante image de l'apathie sans limite des noirs.

Dès qu'on cessait de rouler la chaleur était étouffante. Malko se sentait fondre, les oreilles déchirées par les cris aigus des corneilles, omniprésentes à Dar-Es-Salam. D'un œil atone, il regarda le pompiste tourner la manivelle de sa pompe, la prendre et s'approcher de la voiture. L'air vibrait de chaleur. Il se dit que le pompiste était totalement abruti. Le réservoir d'essence se trouvait à l'arrière de la Cortina et le noir ne semblait pas vouloir s'écarter de la portière avant...

Il n'eut pas le temps de se poser plus de questions. Le noir en combinaison verte braqua l'embout de sa pompe par la vitre ouverte droit sur le visage du cafetier Hindou. Ce dernier tourna la tête, abasourdi, juste au moment où un flot d'essence rosâtre lui inondait le visage.

Il poussa un cri dément. Le pompiste continuait à l'arroser imperturbablement, comme une bonne maîtresse de maison un baba au rhum...

Le liquide glacé imprégnait complètement la chemise et le pantalon de l'Hindou, qui, aveuglé, cherchait en vain à ouvrir la portière.

Au même moment, la métisse réapparaît à la porte de la cafétéria italienne. Elle vit la scène et hurla quelque chose en swahili. Le pompiste tourna brusquement la tête, sans cesser d'arroser l'Hindou. Puis il recula légèrement et son regard se posa sur Malko.

La fille hurla de nouveau.

L'embout métallique fit un quart de cercle, se braquant sur l'arrière de la voiture. Malko se baissa juste au moment où le jet d'essence sous pression inondait sa banquette, passant par la glace arrière baissée. Un peu de liquide l'atteignit à l'épaule.

Automatiquement, il roula sur lui-même, plongeant vers l'autre portière, l'estomac noué d'horreur. Il l'ouvrit sans savoir comment, roula à terre, s'éloignant le plus possible de la Cortina.

Du coin de l'œil, il aperçut le pompiste au moment où il se reculait vivement, jetant une poignée d'allumettes enflammées sur l'Hindou.

Il y eut un « plouf » sinistre et une vague brûlante enveloppa Malko. Avec l'énergie du désespoir, il arracha sa chemise de voile et plongea dans l'herbe, sous le grand cajoutier. La relative fraîcheur le rassura.

Un cri affreux lui fit tourner la tête : une forme humaine enveloppée de flammes jaillit de la Cortina en feu, se jeta sur le ciment, roula, puis resta immobile, se débattant faiblement, le dos entièrement à vif, rongé par l'essence en flammes.

Des gens apparurent sur le pas de la porte du petit restaurant. Une vieille noire courut vers l'Hindou étendu face contre terre. Seule sa jambe gauche n'avait pas été touchée par les flammes.

Le pompiste avait lâché sa pompe et courait vers une petite moto, appuyée au stand de graissage. Il l'enfourcha au moment où la métisse le rejoignait.

Elle sauta sur la selle derrière lui. Malko s'élança vers eux. Mais en quelques mètres, ils atteignirent Karumé Road et accélérèrent.

Malko revint sur ses pas, atteignit l'Hindou, se pencha sur lui. Son dos n'était plus qu'une énorme cloque, ses cheveux une masse d'étoupe noirâtre. Des lambeaux de vêtements adhéraient à sa peau brûlée. Une foule piaillante jaillie de la cafétéria l'entoura. Un grand noir se mit à jeter des seaux d'eau sur la Cortina en feu.

Étourdi, Malko regarda l'Hindou en train de mourir. S'il s'était assis à l'avant, il serait là, étendu sur ce ciment brûlant. S'écartant du petit groupe, il s'éloigna dans Karumé Road, marchant vers la mer. Inutile d'attendre la police.

Il respira profondément, essayant de se débarrasser de l'horrible odeur de la chair brûlée.

Le Président Mkele avait des méthodes définitives pour combattre l'opposition.

CHAPITRE II

Les dents de lapin de l'attaché culturel chinois se chevauchaient tellement qu'on aurait dit qu'elles avaient été tressées ensemble. Il semblait flotter dans son léger costume de toile grise. Après une sèche courbette presque à 90°, il tendit un gros dossier bleu.

— Voici le dossier de l'école, Excellence.

Le ministre de l'Éducation nationale de Zanzibar prit le dossier, l'ouvrit et regarda d'un air distrait le texte en anglais. Puis, il le passa à un petit noir à lunettes qui se tenait derrière lui. Il avait horreur que des étrangers s'aperçoivent qu'il ne savait ni lire ni écrire. Et qu'il ne devait son poste qu'à sa fidélité inconditionnelle à son maître, le Président Abdel Mkele.

Ce dernier retira de son oreille gauche un petit doigt poilu et épais, considéra avec intérêt ce qu'il ramenait et sourit aimablement à l'attaché culturel chinois.

Il avait horreur de ces audiences un peu solennelles tenues dans la grande salle des conférences du building jaune, siège de l'Afro Shirazi Party. Mais les Chinois adoraient être reçus par quatre ou cinq membres du gouvernement de Zanzibar.

Or, Abdel Mkele ne voulait pas faire la moindre peine aux Chinois. Grâce à eux, il était assuré de rester à la tête de l'île pour toujours... L'attaché culturel chinois attendait à la même place, souriant mécaniquement, face à la rangée de fauteuils. Derrière lui, les murs disparaissaient sous les gardes du corps des différents ministres. Farouches, des pistolets partout, ils roulaient sans cesse des yeux menaçants, afin de bien montrer leur vigilance, dégageant une odeur « sui generis » à faire attraper un infarctus à un putois.

Mkele, à lui seul, en avait sept. Énormes, vêtus comme lui du costume musulman, féroceement obéissants, abjectement serviles. Ils considéraient, pleins de méfiance, le frêle attaché culturel de la République de Chine populaire, comme si celui-ci représentait une menace pour le maître de Zanzibar. Ce dernier sentit qu'il fallait dire quelque chose.

— L'amitié indéfectible du peuple chinois..., commença-t-il.

Il s'interrompit brusquement. La lourde porte de teck venait de s'entrouvrir sur un noir de petite taille avec des lunettes, un visage

doux, vêtu d'une saharienne beige, un foulard autour du cou. Les gardes du corps se raidirent.

Autant Watengu Kato, le chef de la police de Zanzibar savait être humble avec son maître, le Président Mkele, autant il pouvait être redoutable pour ses subordonnés... En dépit de sa petite taille et de sa voix douce.

Les mains croisées devant lui, il attendit près de la porte. Le Président Mkele n'avait plus envie de discourir. D'un geste impérieux, il fit signe à Kato d'approcher.

Le chef de la police contourna le Chinois interloqué et vint se pencher à l'oreille du Président. Au fur et à mesure qu'il parlait, la bouche du Président Mkele se tordait dans un paroxysme de violence et de cruauté. Ses gros doigts se croisaient et se décroisaient nerveusement.

Il interrompt le chef de la police en se levant brusquement.

— Je dois m'en aller, jeta-t-il au Chinois abasourdi.

Suivi de Watengu Kato, il fila vers le fond de la salle, si vite que sa sandale gauche s'échappa de son pied nu.

— Impudente canaille ! hurla Abdel Mkele.

Le petit Kato sembla encore rapetisser. Les deux hommes se trouvaient dans une petite pièce aux boiseries décorées de nacre, face à face.

Mkele tira les poils de sa courte moustache en brosse à se les arracher. Ivre de fureur. Il ne supportait pas l'échec de ses subordonnés. Surtout quand il s'agissait d'une action simple, routinière. Il avait toujours éliminé ses adversaires, sans hésitation et sans bavures. Il se planta devant Kato :

— Je vais te destituer, lui jeta-t-il. Ou te fusiller.

— Certainement, bafouilla le chef de la police.

Il avait beau être habitué aux explosions de colère du Président, chaque fois, son cerveau virait au clafoutis...

Abdel Mkele, ramenant autour de lui les pans de son vêtement blanc, se laissa tomber dans un siège de bois. Calmé par l'étalage de sa puissance.

Depuis le temps où il dormait dans son taxi, faute de maison, à l'époque de l'ancien Sultan de Zanzibar, il avait fait du chemin... Maintenant il avait la haute main sur les finances de l'Afro Shirazi Party et de Zanzibar, qu'il gérât avec une avarice sordide. On n'avait même plus le droit d'importer du savon. Il traquait sans merci les contrebandiers de clous de girofle – la richesse de l'île – achetés par l'Etat – c'est-à-dire lui – à un prix ridiculement bas. Sa hantise était

qu'un commando venu de l'extérieur mette fin à son pouvoir, car les Zanzibariens se tenaient cois. Ils n'avaient pas oublié la manière magistrale dont Mkele avait massacré 16 000 Arabes.

Maintenant, c'était le tour des Hindous. Les pauvres Comoriens, qui fabriquaient à longueur d'années des coffres de bois délicieusement parfumé au fond d'échoppes infâmes, admiraient secrètement Mkele pour son audace. Les derniers Hindous de Zanzibar se terraient, résignés, dans la petite ville en forme de sein, sachant qu'ils étaient destinés à être spoliés, battus, torturés ou tués...

Le chef de la police se dit que des paroles apaisantes achèveraient de calmer son maître.

— Je vais encore essayer de tuer ce blanc, murmura-t-il.

Mkele sursauta. Instantanément, violet de rage.

— Je ne veux pas que tu essaies, glapit-il. Je veux que tu me l'amènes ici, vivant. Que je le tue moi-même !

Watengu Kato avala sa salive.

Entre télécommander un attentat et enlever un homme travaillant pour la puissante Amérique, il y avait un petit pas.

Qu'il ne se sentait pas le courage de franchir. Les U.S.A. avaient un petit consulat à Zanzibar. Si un des leurs était torturé et exécuté au Palais, ils l'apprendraient. Et ils risquaient de réagir. Kato avait gardé une sorte de terreur superstitieuse du blanc et de sa puissance.

— C'est plus prudent de le tuer à Dar-Es-Salam, suggéra-t-il timidement.

Les yeux noirs de Mkele se fixèrent sur lui.

— Non. Je veux le tuer de mes mains.

— Mais, les États-Unis...

— Dis à la radio que je ferai un discours ce soir, vociféra Mkele. Que tout le monde écoute. Que je dirai ce que je pense au Président américain !

Une fois de plus les Zanzibariens allaient écouter une diatribe d'une incroyable violence, éblouis par le courage de leur Président défiant les grands de ce monde. Ignorant évidemment que Radio-Zanzibar ne portait qu'à quinze kilomètres. La perspective de se défouler n'avait pas complètement calmé Mkele.

— Appelle-moi l'ambassadeur des U.S.A. à Dar-Es-Salam, ordonna soudain Mkele à Kato.

Douglas Salem écarta l'écouteur de son oreille. Au milieu des crachouillements du téléphone tanzanien, les vociférations du Président Mkele faisaient vibrer douloureusement ses tympanes.

— Il m'a fallu supporter des choses intolérables de pays comme

l'Angleterre, hurlait Mkele, mais c'est fini ! Je serai implacable pour les ennemis de Zanzibar. Je...

— Mais, Excellence, tenta de placer l'ambassadeur des U.S.A., je ne comprends pas...

— Impudente canaille ! glapit Mkele. Vous essayez de me renverser, vous vous alliez à mes ennemis !

Le diplomate sursauta. Il avait beau être habitué aux éclats verbaux de certains dirigeants africains, le Président Mkele passait les bornes...

— Je ne permettrai pas..., commença-t-il.

— Dites à votre agent de foutre le camp, hurla le Président Mkele. S'il reste une heure de plus à Dar-Es-Salam, je vais le tuer, lui couper la tête, les...

Il s'interrompit, étouffant de rage, ne trouvant plus ses mots. Tout à coup, l'ambassadeur des Etats-Unis entendit un « clic ». Le Président tanzanien avait raccroché.

Douglas Salem secoua la tête, encore abasourdi par cet éclat. Puis il appuya sur le bouton de son interphone.

— Trouvez-moi Marc Gowan, dit-il. Où qu'il soit. Et dites-lui de venir me voir immédiatement.

— Tu as vu comment je lui ai parlé ! jubila Abdel Mkele.

Kato approuva, les yeux embués d'émotion derrière ses lunettes.

— Il va s'enfuir comme un gnou devant un lion !

Le Président aimait bien qu'on le compare au *simba*⁽⁶⁾, emblème de la force. Mkele se leva, calmé.

— Tu enverras d'autres gens pour le tuer, s'il ne s'est pas enfui. Maintenant, viens à la maison. J'ai faim !

Sans arriver à en croire ses yeux, Abdel Mkele fixait sa Mercedes 280 garée derrière le bâtiment jaune de l'A.S.P.⁽⁷⁾. Les deux enjoliveurs avant et arrière avaient disparu ! Pourtant, ils étaient bien là, scintillants et nickelés lorsqu'il était arrivé. Et c'est lui qui avait envoyé son chauffeur lui acheter des pastilles à la pharmacie.

Souvent des gamins venaient chaparder, se glissant sous la clôture métallique entourant le terrain de l'A.S.P. Mais jamais ils ne s'étaient attaqués à la voiture du Président !

Muets d'horreur, les gardes du corps contemplaient le sacrilège. Watengu Kato se sentit rentrer sous terre. Décidément, ce n'était pas son jour.

Le Président tourna lentement la tête vers lui, les traits contractés et le fixa.

Pour échapper à ce regard, le chef de la police se précipita vers la Mercedes et en fit le tour.

Il se figea, dépassé par cet impensable crime de lèse-majesté. Les quatre enjoliveurs de la Mercedes avaient disparu !

Mkele était capable de le tuer sur place.

— Président, cria Watengu Kato, ce sont sûrement des Hindous !

Un petit pogrom détendrait les nerfs de Mkele.

Celui-ci fixait les roues mutilées avec une fureur impuissante. Comme un automate, il s'avança, ouvrit la portière de la Mercedes et se laissa tomber dedans.

— Conduis-moi à la prison, fit-il. Vite.

Kato se précipita au volant. Deux gardes du corps s'entassèrent près de lui, les autres grimpèrent dans une 404.

Jusqu'à la prison, personne ne dit un mot. C'était un vieux bâtiment, à gauche de Nyerere Road, à un mille de Zanzibar. On n'y trouvait que du menu fretin, car les vrais coupables politiques étaient immédiatement exécutés. Kato klaxonna énergiquement, et deux soldats ouvrirent la lourde porte hérissée de clous de girofle en cuivre, comme toutes les portes de Zanzibar.

Le Président Mkele sauta de la Mercedes, ramenant autour de ses jambes grasses les pans de son vêtement blanc.

— Qu'on fasse sortir dans la cour tous les prisonniers, ordonna-t-il.

Ils étaient une quinzaine, les jambes nues, les mains attachées derrière le dos par de grosses cordes, clignant des yeux sous le soleil éblouissant de la cour de la prison. De pauvres Comoriens poussés à de minables rapines par la misère.

— Ce sont les voleurs, annonça Kato.

Les autres prisonniers étaient restés groupés sous le préau, craintifs, massés les uns contre les autres.

Le Président Mkele inspecta les hommes debout devant lui. Ses petits yeux enfoncés brillaient de rage.

— Impudentes canailles ! explosa-t-il, vous êtes la honte de Zanzibar !

Il continua, s'échauffant de plus en plus, mêlant le dialecte comorien au swahili, fondant sous le soleil de plomb. Les Comoriens ne comprenaient rien à cette diatribe. Tout à coup, Mkele s'arrêta, arracha la longue matraque de bois d'un des gardiens et se planta devant le premier prisonnier.

D'un puissant revers, il lui fendit la joue, de la pommette à la mâchoire. Le Comorien tomba dans la poussière avec un cri rauque. Le Président Mkele se retourna vers Kato.

— Aide-moi ! Ils ont besoin d'une leçon.

Kato, à son tour, s'empara d'une matraque. Ils commencèrent à frapper les prisonniers, s'acharnant sur eux dès qu'ils étaient à terre. Les Comoriens tentaient tant bien que mal de se protéger en roulant sur eux-mêmes, sous les quolibets des gardiens. L'un d'eux involontairement donna un coup de pied à Mkele, lui heurtant la cuisse.

Aussitôt, le Président se mit à frapper le malheureux comme un sourd. Kato vint à la rescousse et deux des gardiens se déchaînèrent à coups de pied. En quelques minutes, l'homme ne bougea plus, le visage dans la poussière blanche. Du sang coulait de ses oreilles et de son nez.

Un peu calmé, Mkele jeta sa matraque de bois. Les prisonniers gémissaient, sanglants, pleins d'hématomes. L'un hurlait, le cubitus pointant hors de son bras.

— Relevez-vous, ordonna Mkele, plein de sévérité. Estimez-vous heureux que je ne vous aie pas tués.

Il se tourna vers le chef de la police.

— Nous allons rétablir les coutumes ancestrales, annonça-t-il, soudain grave. Désormais, les voleurs auront la main coupée. S'ils recommencent, on coupera l'autre main. Et s'ils récidivent, le nez.

— Fais préparer la loi.

Kato approuva, en époussetant sa saharienne. Un à un les prisonniers se remettaient debout. Il ne resta que le mort dans la poussière.

Mais la colère du Président n'était pas encore tombée.

— Qu'on me donne un panku, ordonna-t-il.

Il voulait extirper les derniers relents de sa rage.

Un des gardiens apporta en courant un *panka*⁽⁸⁾, à large lame et le tendit respectueusement au Président. Ce dernier inspecta les prisonniers et pointa la lame vers le troisième, un Comorien trapu qui n'avait pas été trop marqué.

— Toi, viens ici.

Le Comorien s'avança, tremblant littéralement de tous ses membres. Son crâne rasé était couvert de pustules.

— Détachez-le.

Un des gardiens s'exécuta. Le Comorien resta les bras ballants, les yeux baissés.

— Pour inaugurer la nouvelle loi, annonça sentencieusement le Président Mkele, il faut faire un exemple. Qu'est-ce que tu as volé ?

— J'ai ramassé des coquillages, bredouilla le Comorien.

— Tu ne sais pas que les « Tek-Tek » appartiennent à l'Etat ? gronda Mkele. C'est très grave, ce que tu as fait...

Il le prit par le bras et l'entraîna jusqu'à une table où il lui fit étendre l'avant-bras gauche, bien à plat.

— Tenez-le bien, intima-t-il.

Kato et un garde se précipitèrent sur le Comorien. Le Président recula d'un pas, brandit le pankas et l'abattit de toute sa force sur le poignet du prisonnier.

Si violemment que la lourde lame resta plantée dans le bois pourri de la table. Stupidement, le Comorien regarda sa main tomber par terre, sectionnée au ras du cubitus et le jet de sang qui jaillissait. Il poussa un hurlement.

Le Président Mkele posa le pankas, enfin calmé.

— Qu'on le soigne. Et qu'on sache que, désormais, je n'aurai pas de pitié pour les voleurs.

Un des gardiens confectionna un garrot de fortune avec une corde. Médusés et horrifiés, les autres prisonniers n'osaient plus respirer. Des mouches tournaient déjà autour du mort. L'amputé hurlait et sanglotait. Compatissant, un gardien, Comorien comme lui, lui glissa :

— On va chercher un docteur. Quand le Président sera parti.

Les cris du Comorien redoublèrent : sur l'ordre du Président Mkele, les médecins zanzibariens étaient formés désormais en six mois. Par mesure d'économie. Grâce à une méthode importée par les Chinois...

Au moment où il allait quitter la cour de la prison le regard du Président Mkele tomba sur une haute silhouette dépassant les autres prisonniers de près d'une tête.

Il s'approcha.

Les prisonniers s'écartèrent et il se trouva en face d'une jeune femme mesurant plus de 1 m 80 qui soutint son regard.

Une Hindoue, aux prunelles noir liquide, les cheveux aile-de-corbeau, jusqu'à la taille, avec des traits fins, un nez busqué, des lèvres épaisses presque violettes.

Elle avait enveloppé son corps dans un vieux sac de clous de girofle, drapé à la manière d'un sari, qui la couvrait jusqu'à mi-cuisses. Le grossier tissu n'arrivait pas à dissimuler le gonflement de la poitrine, la minceur des hanches. Une petite croûte faisait une tache noire dans sa narine gauche. On lui avait arraché un bijou incrusté dans sa chair.

Tout, dans son attitude, respirait l'orgueil, le raffinement même, jusqu'à ses pieds nus et fins. La peau brune de ses interminables jambes semblait presque blanche à côté de celle de ses co-détenus.

Watengu Kato en renifla de concupiscence. À côté des Zanzibariennes maflues et noires comme des pruneaux...

Le Président Mkele contemplait la jeune Hindoue sans mot dire. Une brusque lueur rusée passa dans ses petits yeux noirs.

Il s'éloigna de la prisonnière et se pencha à l'oreille de Watengu Kato.

— C'est la petite-fille du vieux Trombay ? Celle qui ne veut pas épouser le capitaine Chakula ?

— C'est ça, fit Kato.

Une lueur trouble chassa la ruse dans l'œil de Mkele.

— Elle est belle.

— Très belle, approuva platement Kato.

— Tu as tué son père ? Je ne me souviens pas.

— Il est en prison, fit Kato, mais je peux...

— Ah oui, c'est son frère que tu avais tué...

— Ses deux frères quand on est venu la chercher, corrigea le chef de la police gentiment.

Il faut rendre à César ce qui est à César.

Mkele fit un brusque demi-tour, et marcha droit vers la prisonnière.

Le contentement béat le disputait à la méchanceté sur son visage aux traits épais.

Il venait d'avoir une idée diabolique.

— Qu'on fasse rentrer tous les prisonniers, cria-t-il, sauf elle.

Le doigt pointait sur la jeune Hindoue dont les longs cils battirent rapidement.

Une peur atroce la cloua sur place.

— Pourquoi refuses-tu d'épouser l'officier qui t'a fait l'honneur de demander ta main ? demanda sévèrement le Président Mkele.

Les gardiens et les prisonniers étaient rentrés. Ils n'étaient plus que trois dans la cour. Et le mort.

L'Hindoue ne répondit pas.

— Tu es une mauvaise Zanzibarienne, fit Mkele et je devrais te laisser pourrir dans cette cellule jusqu'à ce que tu changes d'avis. Mais j'ai décidé de manifester de la clémence à ton égard.

Les prunelles noires se remplirent de méfiance. Jamais Mkele n'avait manifesté la moindre indulgence à l'égard des Hindous.

— Je vous remercie, Monsieur le Président, se força à dire la jeune Hindoue.

— Tu vas même pouvoir retourner à l'Université de Dar-Es-Salam, continua le Président. Je te donnerai moi-même un laissez-passer...

L'Hindoue joignit les mains, machinalement. C'était incroyable. Pouvoir fuir Zanzibar ! Même si ce n'était que pour aller à Dar-Es-

Salam.

N'osant rien demander, elle attendit la suite.

— Bien sûr, ton père restera ici, dit lentement Mkele. Jusqu'à ce que tu m'aies rendu un service que je vais te demander. Si tu te savais, je le couperais moi-même en morceaux.

Les traits contractés de terreur, la jeune Hindoue fixait le tyran. Désespérée, à bout.

Mkele s'avança encore et dit à voix basse :

— Tu feras ce que je te dis, sans discuter.

Silencieusement, l'Hindoue inclina la tête.

— Ensuite, tu seras libre, affirma doucereusement Mkele. Tu pourras rentrer dans ta famille.

— Je pourrai quitter Zanzibar ?

La question avait jailli, sans qu'elle puisse l'arrêter.

— Tu n'aimes pas notre belle île ? reprocha le Président Mkele.

— Si, si, se hâta d'affirmer la jeune fille.

— Eh bien, tu y reviendras. Et tu épouseras qui tu voudras...

Elle savait que c'était faux, qu'on la laisserait en paix quelques semaines, mais que, même si elle ne sortait pas de chez elle pour ne pas s'exposer à la concupiscence des Africains, quelqu'un finirait bien par se souvenir qu'elle était la plus belle fille de Zanzibar.

Et le cauchemar recommencerait.

Mais ce serait quelques semaines de gagnées. Entre temps un miracle se produirait peut-être. Mkele pouvait être frappé par la colère de Dieu.

Si Dieu existait.

Elle leva la tête :

— Qu'attendez-vous de moi ?

Sa voix tremblait légèrement.

Le Président Mkele sourit. Paternellement. Il tapota la hanche élastique à travers l'étoffe grossière. La jeune femme lut le désir dans ses yeux et eut du mal à dissimuler son dégoût.

— Comment t'appelles-tu ? demanda presque gentiment le Président Mkele.

— Anjeli, souffla la jeune fille.

— Je vais te demander quelque chose de très facile. Anjeli, dit-il. Qui me fera très plaisir. Tu as envie de me faire plaisir, n'est-ce pas ?

Les prunelles noir liquide se posèrent sur le cadavre du Comorien, au milieu de la cour inondée de soleil.

— Bien sûr, Monsieur le Président.

CHAPITRE III

Six Chinois taciturnes, en manches de chemise, se goinfraient de langouste sous les larges feuilles d'un cajoutier, dans le jardin du *Palm Beach Hôtel*. À trois tables de Marc Gowan et de Malko. Ceux-ci avaient pu obtenir une table à l'extérieur, où la température était supportable. Le dimanche soir, toutes les familles noires aisées venaient au *Palm Beach*. Marc Gowan, les yeux vifs toujours en mouvement, jouait distraitement avec une boulette de mie de pain.

— L'ambassadeur m'a sonné les cloches, dit-il. À cause de vous. Mkele a piqué une crise de rage insensée hier. Il a dit au père Salem qu'il vous tuerait de ses propres mains.

— On dirait qu'il vous fait peur ?

Gowan haussa les épaules.

— Il est tout-puissant à Zanzibar. Le personnel de notre consulat a besoin d'une permission même pour aller à la plage. Si un Zanzibarien leur adresse la parole, on l'arrête et on le tabasse. Nos gars ont un mal fou à glaner quelques trucs sur les Chinois. Et sur ce fumier de Mkele.

— Et les Tanzaniens ? Ils le soutiennent aussi ?

— Ils ont peur de lui, fit amèrement l'homme de la C.I.A. Mais ils le haïssent. Ils seraient ravis si on les en débarrassait. Pourquoi croyez-vous qu'ils vous ont foutu la paix après l'histoire d'hier ? Le T.S.S. sait très bien que vous travaillez pour nous. Mes contacts m'ont dit qu'ils avaient retrouvé la fille. Qu'ils l'ont interrogée. C'est une fille payée par Kato, « l'homme aux mille oreilles », le chef de la police de Zanzibar. Alors, comme le seul mort de l'histoire est un Hindou, ils laissent tomber. Comme nous, soupira-t-il.

— Pourquoi ?

Le chef de la C.I.A. eut un sourire embarrassé.

— Parce que l'ambassadeur m'a dit de vous remettre dans le premier avion. Nous abandonnons l'opération Mkele. On s'est trompé. Jamais l'opposition ne sera assez forte pour le liquider.

Pensif, Malko avala une gorgée de sa « Snow Cap ». La C.I.A. devenait bien prudente.

— Vous savez ce que je dois faire ? demanda Gowan. Recueillir un peu d'urine de Mkele, pour l'analyser et voir s'il n'a pas une sale maladie qui nous en débarrasserait. Ça va être facile de faire pisser ce

type dans un bocal...

Il se tut, fixant l'allée centrale du jardin. Malko leva les yeux et aperçut un couple étrange. Un noir de haute taille, coiffé d'une incroyable casquette à pont en velours rouge, avec un nez très épaté, des yeux perçants et intelligents, un petit bouc et un pantalon à carreaux très moulant.

Malko fut fasciné par ses lèvres : deux grosses limaces accolées, répugnantes.

Ce qui ne semblait pas déranger sa compagne. Une blanche, au regard humide sous de lourdes paupières qui démentait un visage à l'ovale innocent, avec de longs cheveux auburn et une silhouette fine. Elle portait un boléro croisé dans le dos, et un pantalon de velours jaune agressivement moulant.

En passant près d'eux, elle esquissa un sourire à l'égard de Marc Gowan, puis son regard se posa une seconde sur Malko, ingénuement provocant. Au passage, celui-ci s'aperçut avec stupéfaction que le noir portait une bague à chaque doigt !

Un des garçons se précipita et guida le couple vers une table à l'intérieur.

— Vous connaissez ce zozo ? demanda Malko.

— Ce zozo, comme vous dites, c'est Jacob Kangili, le patron des barbouzes tanzaniennes. Un type intelligent et dangereux. Il a fait toutes ses études à Oxford. Quant à la fille, elle s'appelle Jane Logan. C'est l'ancienne secrétaire du deuxième attaché. Une dingue, une espèce de hippie. Elle adore l'Afrique et les Africains, vit en plein quartier noir, pratiquement dans la jungle.

Comme offusqués, les six Chinois se levèrent et s'engloutirent sans bruit dans l'obscurité.

— Ce Kangili ne semble pas... très viril, remarqua Malko.
Gowan pouffa.

— Vous plaisantez ! Il est dingue de Jane ! Ses bagues et le reste, c'est la panoplie de l'intellectuel de gauche. Pour montrer qu'il marche sur ses pattes de derrière depuis plus longtemps que les autres. Notez qu'elle s'en fout. Elle est prête à aller vivre dans les arbres avec lui.

Si les voisins les avaient entendus...

Un garçon morose leur apporta des ananas frais et délicieux qu'ils mangèrent en silence. Malko était furieux de son échec. Comme s'il avait deviné ses pensées, Gowan dit :

— Vous avez un vol des Scandinavian Airlines demain à quatre heures. Nairobi et Zurich.

— Je prendrai plutôt l'avion pour Zanzibar, fit Malko. Pour passer une corde autour du cou de ce Mkele.

Marc Gowan leva les yeux au ciel.

— On vous dresserait sûrement une statue dans tous les pays

civilisés. Ce type est un nouvel Hitler. En pire.

Il baissa la voix, une lueur joyeusement cynique derrière ses lunettes.

— Le meilleur moyen de se débarrasser de ce gars, ce serait d'emprunter un B.52 au Viêt-nam. Un seul. En deux passages, il n'y aurait plus de Zanzibar et plus de Mkele.

— Ce n'est pas bien de dire des choses comme cela, reprocha Malko, mi-figue, mi-raisin.

— C'est vrai, reconnut Gowan. Il vaudrait mieux les faire.

Un ange aux couleurs américaines passa. Les ailes chargées de bombes.

Les moustiques bourdonnaient dans l'air tiède.

Malko pensait avec nostalgie à la neige qui recouvrait les toits de son château de Liezen. Que pouvait bien faire Alexandra, sa pulpeuse, jalouse et éternelle fiancée ? Sinon courir à Vienne tous les soirs pour s'amuser.

Avant son départ pour l'Afrique, elle l'avait accompagné à un village voisin où Malko devait procéder à l'installation du nouveau prêtre de sa paroisse. Privilège des Princes Linge, car le village avait dépendu jadis du château. La puissance s'était évanouie mais les traditions demeuraient. Après de telles cérémonies, Malko n'avait plus envie d'aller courir le monde. Mais, en rentrant, il avait voulu parcourir avec Alexandra la partie du château de Liezen non encore refaite. Et ils avaient dû s'emmitoufler de fourrures. À cause du manque de chauffage, il régnait dans la salle d'armes une température à faire attraper des engelures aux armures.

Décidément, il avait encore besoin de la C.I.A... Et l'échec de cette mission l'agaçait.

— Cela m'est désagréable de renoncer, dit-il à Gowan. Il y a peut-être encore quelque chose à faire.

Gowan secoua la tête.

— Je comprends ce que vous ressentez, mais je ne veux pas que vous repartiez d'ici dans un cercueil.

— Vous renoncez à vous en débarrasser ?

Le petit Américain sursauta.

— Vous plaisantez ! Quand on sera sûr qu'il n'a pas de maladie mortelle, j'essaierai d'obtenir le feu vert de la Maison-Blanche pour la liquidation de ce salaud. Je veux dire la liquidation physique. Mais ce n'est pas votre boulot, je le sais. J'en connais qui s'en chargeront avec plaisir.

— J'espère que vous ne raterez pas votre coup, dit Malko.

Mais si l'affaire tournait mal, ce serait le dernier poste de Marc Gowan. À Langley, au club de la C.I.A., Malko avait parfois rencontré un personnage qui commençait à boire vers dix heures du matin et ne

s'arrêtait que lorsqu'il tombait. Jamais il ne disait un mot à personne. Il était affecté à une obscure besogne de recyclage, très bien payée. C'était l'ancien directeur du programme de la « baie des Cochons ». Dans le monde parallèle, les erreurs ne pardonnaient pas. Le taux des suicides à la C.I.A. était cinq fois supérieur à celui des individus ordinaires.

Sans parler des autres morts violentes...

— Qu'arrivera-t-il si vous ne liquidez pas Mkele ? demanda Malko. L'Américain soupira.

— Les Chinois ont absolument besoin d'une base sûre pour leur marine et pour suivre les essais de leurs I.C.B.M., dans deux ans.

— Ils sont en train de mettre totalement la main sur Zanzibar avec la complicité de Mkele. Bien sûr, un jour, ils s'en débarrasseront, mais ce sera trop tard : ils auront mis en place des structures à eux. Et ils seront inexpugnables...

Malko écoutait distraitement. Depuis des millions d'années, rien n'avait changé sous le soleil. Entre les animaux qui se battaient pour un territoire de chasse, et les grandes puissances acharnées à se partager le monde, il n'y avait pas tellement de différence...

Son regard avait accroché celui de Jane, par la fenêtre ouverte et elle semblait fascinée par les yeux dorés.

Marc Gowan sourit.

— Je suis sûr qu'elle n'aime pas que les noirs... Dommage que vous partiez. Je l'ai invitée demain soir, à une petite sauterie de l'ambassadeur. Après tout, elle est quand même américaine...

Jane tourna brusquement la tête. Son compagnon lui parlait.

— Vous avez invité aussi son Tanzanien ? demanda Malko.

— Fichtre non !

Le *Palm Beach* commençait à se vider. Dar-Es-Salam ressemblait à une ville morte, après neuf heures du soir.

L'Américain posa cinquante shillings sur la table et se leva.

— Vous venez faire un tour chez *Margot's*.

Margot's, c'était le mauvais lieu de Dar-Es-Salam. Un complexe de dancings étalés sur plusieurs étages du vieil *Airlines Hôtel*. Fréquenté par les matelots de passage, les mauvais garçons de Dar-Es-Salam et les diplomates en veine d'encanaillement. Le nom venait de l'ancienne tenancière du principal bordel de Zanzibar, une vieille Française retirée des affaires depuis la mort du Sultan...

On avait autant de chance d'y rencontrer une créature de rêve que d'y trouver le Pape.

— Merci, dit Malko. Déposez-moi au *Kilimandjaro*.

Ils se retrouvèrent sur Upanga Road désert. Les feux de signalisation du Selander Bridge brillaient à une centaine de mètres. Malko monta dans la Buick jaune de l'Américain.

Au lieu de reprendre Upanga Road jusqu'en ville, il partit vers Océan Road.

— On va prendre un peu l'air, dit-il.

La route suivait le bord de la mer, revenant ensuite vers le centre. Mais en arrivant à la hauteur de la Présidence, ils aperçurent des dizaines de voitures garées dans l'obscurité, face à la mer, portières ouvertes. Gowan ralentit.

— Ce sont des Hindous, dit-il. Tous les soirs ils viennent là prendre le frais, bavarder entre eux, trafiquer un peu, rêver. On les dépouille petit à petit, mais ils ne peuvent pas quitter la Tanzanie. Et ils crèvent de chaleur dans leurs clapiers de India Street.

— Ils ont des voitures pourtant, objecta Malko, cela coûte plus cher que l'air conditionné.

L'Américain eut un rire ironique.

— Oui, mais un climatiseur cela en jette moins qu'une voiture. Et ils sont tellement habitués à cette chaleur gluante...

Les Hindous furent avalés par l'obscurité. Un peu plus loin, immédiatement après l'entrée du ferry, traversant le port, la route tournait, dominant le port. Malko aperçut plusieurs cargos brillamment illuminés, arborant le pavillon rouge à étoile jaune de la Chine Populaire et ancrés tout près du bord.

En voyant City Drive – le cœur de Dar-Es-Salam – totalement désert, Marc Gowan jura entre ses dents.

— Je crois que je vais rentrer aussi, fit-il, découragé.

Il stoppa en face du *Kilimandjaro* et Malko descendit. À côté des dix étages de béton, le petit hôtel *Forodhani*, tout en bois, avec une large terrasse bordant son unique étage, était bourré d'une bande joyeuse. Tous les soirs, un orchestre local animait un bal populaire.

— À demain, à l'ambassade, fit Gowan. Je vous donnerai votre billet.

Le hall climatisé du *Kilimandjaro* était désert. Les derniers clients du restaurant du rez-de-chaussée morts sans doute dans d'horribles convulsions. Il avait une réputation culinaire presque aussi mauvaise que celle de l'unique restaurant chinois de Dar-Es-Salam. Un noir sommeillait devant le bureau de la C.O.C.A.B., entreprise nationalisée de voitures de location. Après avoir promis toute la journée des voitures pour le lendemain. Comme la veille...

Malko entra dans l'ascenseur. Juste à temps pour ne pas être happé. Un régleur facétieux ou distrait s'était débrouillé pour que les portes vous coupent automatiquement en deux si on les franchissait en plus de trois secondes...

Il monta d'un trait jusqu'au sixième. En sortant de l'ascenseur, il aperçut une femme assise sur une des banquettes du palier.

Une Indienne drapée dans un sari doré et bordeaux, aux cheveux soigneusement coiffés en chignon avec un beau visage sensuel où on ne voyait que les lèvres bien ourlées, presque violettes, à force d'être rouges. Elle avait un petit sac doré en forme de coffre rigide sur les genoux.

Malko ne ralentit qu'une seconde, arriva à la porte de sa chambre, dix mètres plus loin. Au moment où il mettait la clef dans la serrure, il entendit un frôlement, se retourna. L'Indienne l'avait rejoint. Elle était immense, plus grande que lui. Elle le fixa.

Avec une lueur à la fois effarouchée et décidée dans ses immenses prunelles noir liquide.

— *Karibu*^{9}, dit-elle d'une voix chaude et mal assurée.

CHAPITRE IV

Malko demeura interdit. L'inconnue ne semblait pas le moins du monde agressive. Elle le regardait simplement, avec une intensité presque gênante. Et elle était très belle, avec des mains et des pieds soignés, et sur le front la tache rouge du Tikka assortie au sari, qui ressemblait à un troisième œil. Il se demanda soudain s'il n'avait pas affaire à une prostituée de luxe.

Sans cesser de le fixer, elle dit à voix basse :

— Je suis la sœur de Suika.

— De Suika !

Malko se raidit, en dépit de l'intonation douce et chantante. Suika, c'était l'homme qui était mort à sa place, à Oyster Bay. Il ignorait que le petit cafetier Hindou mort carbonisé avait une sœur. Qui lui ressemblait si peu...

— Que voulez-vous ?

Les lèvres presque violettes s'écartèrent sur des dents éblouissantes, merveilleusement régulières, en un rictus effrayé.

— Des hommes de Mkele sont venus chez moi ce soir. Ils me cherchaient. Je n'étais pas là. Des voisins me l'ont dit. J'ai eu peur. Je suis venue ici. Je vous attends depuis longtemps... Je ne veux pas rentrer chez moi.

Malko sonda les prunelles noir liquide. Impossible d'y discerner quoi que ce soit. Il ne savait que penser. Mais son intuition le mettait en garde.

Les Hindous se soutenaient entre eux. Cette fille aurait parfaitement pu trouver refuge parmi les 30 000 gens de sa race vivant à Dar-Es-Salam. Les tueurs du Président Mkele auraient eu du mal à la reprendre.

— Comment m'avez-vous retrouvé ? demanda-t-il.

Elle répondit sans le regarder.

— Mon frère m'avait dit où vous habitez.

Elle se rapprocha encore. Suppliante mais digne.

— Laissez-moi rester avec vous.

Quand une Hindoue ravissante vous supplie de l'accueillir dans votre chambre à onze heures du soir, il y a quelque chose de louche. La pudeur des Hindous modernes est presque malade, en

contradiction totale avec les galipettes érotiques qui parsèment tous leurs temples. Comme s'ils cherchaient à racheter la licence de leurs ancêtres...

Dans aucun film Hindou, les protagonistes ne s'embrassaient...

Malko savait que c'était un piège. Mais autant aller jusqu'au bout. Un homme prévenu en valait deux...

Il ouvrit la porte et s'effaça pour laisser entrer l'Hindoue. Le traquenard, s'il existait, était tellement maladroit, qu'il ne se sentait pas en danger.

L'Hindoue dans la chambre, il referma et bloqua la serrure.

Elle resta debout au milieu de la petite pièce, serrant son sac doré à deux mains. Avec un regard intrigué pour la photo panoramique du château de Liezen que Malko avait disposée sur la table.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Malko.

— Anjeli.

Elle avait murmuré son nom comme si elle en avait honte.

— Asseyez-vous.

Elle obéit, se posa sur le bord d'un fauteuil. Malko se sentit soudain mal à l'aise devant cette inconnue trop belle qui mentait si maladroitement. Mais que voulait-elle ? Il décida de la brusquer, quoiqu'il lui en coûtât. Il avait toujours eu horreur de se conduire mal avec une femme.

— Vous avez l'intention de passer la nuit ici ? demanda-t-il volontairement ironique.

Les prunelles noir liquide se levèrent sur lui, totalement expressives.

— S'il vous plaît...

D'elle, il ne voyait que les mains et les chevilles. Et un cou long et gracile. Le reste était caché par les plis du sari.

— Que ferez-vous demain ? Je ne peux pas vous protéger indéfiniment.

Elle soutint son regard. Assise, on oubliait sa taille.

— J'essaierai de trouver des amis, dit-elle sans hausser le ton.

Il ne savait plus que penser. Et si cette fille était vraiment en danger de mort ?

— Il n'y a qu'un lit, remarqua Malko.

Elle esquissa un sourire sans joie, montrant à peine ses dents extraordinaires.

— Je resterai dans ce fauteuil.

Elle s'y était déjà lovée, comme un serpent. Gracieuse et souple. Malko examina attentivement les plis du sari. Il n'avait pas du tout envie de se réveiller avec un kriss dans la gorge.

— Il y a une petite formalité, dit-il. Je dois vous fouiller. Au cas où vous auriez une arme.

Anjeli ne marqua pas de surprise, frémit seulement imperceptiblement.

— Si vous y tenez.

Pourtant, elle sembla se recroqueviller d'un coup, les traits soudain tirés, les pupilles noires mangeant tout l'œil.

Malko se dit qu'il avait frappé juste.

Elle posa son sac doré par terre et se leva, avec infiniment de grâce, faisant face à Malko. À travers la cloison, on entendait le vacarme du *Simba-Room*. Elle resta immobile, les bras le long du corps.

— Fouillez-moi.

Malko hésita. Son atavisme lui hurlait de dire à la jeune Hindoue de se rasseoir. Mais son expérience de barbouze hors-cadre à la C.I.A. lui disait de passer outre à ses scrupules de gentleman. Il fit taire sa conscience et s'approcha de Anjeli.

Légèrement, il commença par lui passer la main dans le dos, là où il n'y avait qu'une épaisseur de soie. Le corps de la jeune Hindoue paraissait diaphane, sans épaisseur. Malko descendit, effleurant les hanches du bout des doigts, s'accroupit pour suivre la ligne des cuisses et des jambes interminables, jusqu'aux chevilles. Anjeli ne réagissait pas. Il se força à frôler son ventre, son estomac, sentit la tiédeur d'un sein. Elle ne portait rien sous son sari, en bonne Hindoue. Elle tremblait légèrement, les yeux fixés sur le mur. Malko se dit qu'elle devait souffrir atrocement de cet examen. Les Hindous de haute caste répugnent même à se serrer la main. Sa chevalière heurta un objet métallique caché par les plis du sari, dans le bras gauche. Il souleva la manche et aperçut un bracelet d'or de trois rangs. Au-dessous d'une énorme tache brune.

Un horrible hématome. Anjeli eut un geste brusque, cherchant à échapper à Malko, avec une force insoupçonnée.

— Vous avez vu que je n'ai pas d'arme, fit-elle d'un ton hautain.

— Qu'est-ce qui vous a fait cela ?

Elle ne répondit pas. Butée. Effrayée aussi. Elle se frottait le bras machinalement. Elle avait été battue, peut-être torturée. Mais il comprit à ses yeux qu'elle ne livrerait pas son secret.

Comme il ne la touchait plus, elle se laissa retomber dans le fauteuil, comme en catalepsie. Sans un mot.

Malko aperçut soudain le sac doré, en forme de coffre, par terre.

— Et ceci ? dit-il.

Elle baissa les yeux, sans répondre.

— Donnez-le-moi, dit Malko.

Elle ne bougea pas. Aussi, il se baissa et le prit. Il n'était pas très lourd, trop petit pour cacher une arme dangereuse. Il allait le reposer quand il vit l'expression de l'Hindoue. Le rictus d'angoisse qui la

rendait presque laide. Elle avait entrecroisé ses doigts de toutes ses forces, retenait son souffle.

— Qu'y a-t-il dans ce sac ?

Pas de réponse. Comme s'il parlait à une morte. Il tourna le fermoir, rabattit la languette de cuir, souleva le couvercle avec le pouce et l'index de la main gauche.

— Non !

Le hurlement strident déclencha son réflexe instantané. Son bras se détendit vers la porte-fenêtre entrouverte. Le sac ouvert heurta la glace.

Malko vit un mouchoir blanc, et ce qui lui parut être un bout de corde noire.

Mais, tombée à terre, la corde noire commença à se déplacer par mouvements saccadés d'une rapidité incroyable vers le balcon où elle disparut.

C'était un serpent noir, long d'une vingtaine de centimètres.

Malko baissa les yeux sur la jeune Hindoue. Sa bouche tremblait, comme tout son corps. Ses épaules tressaillirent et elle éclata en sanglots, cachant son visage dans ses mains.

Doucement, Malko s'approcha, la fit lever en la tirant par ses poignets joints.

— Qui vous a dit de faire cela ? demanda-t-il.

Elle le repoussa brusquement, courut vers la porte, voulut l'ouvrir. Il la rattrapa, ils luttèrent quelques secondes. Elle glissa et ils chutèrent ensemble sur le grand lit bas. Anjeli cessa de lutter soudainement, abandonnée contre Malko, son visage trempé de larmes près du sien. Son corps semblait ne pas avoir d'os, tant elle était souple. Malko la prit par les épaules, essaya de la calmer. Il avait l'impression de tenir un marteau-piqueur, tant elle tremblait.

En dépit de l'étrange situation, il ne put s'empêcher de ressentir un trouble agréable au contact de ce corps tiède, enroulé dans la soie du sari. Mais ce qu'il avait vu dans le sac ne représentait peut-être qu'une partie du danger.

Peu à peu, les sanglots et les tremblements se calmèrent. Anjeli resta immobile dans ses bras.

— Qu'y avait-il dans ce sac ?

Elle hésita une seconde, puis dit d'une voix presque imperceptible :

— Un mamba : un serpent à la morsure mortelle. Je devais attendre que vous soyez endormi, le jeter sur vous. Il pique immédiatement. Ou vous laisser fouiller le sac... Vous auriez été paralysé presque tout de suite.

— On vous a payé cher ? dit Malko.

— Puisque je n'ai pas réussi à vous tuer, dit-elle, mon père va

mourir.

Elle se laissa tomber dans le fauteuil. À mots coupés, elle lui raconta l'affreux marché imposé par Mkele. Elle se tordait les mains, le fard de ses yeux coulant sur ses joues.

Il crut à son histoire et il lui pardonna. Certain qu'elle n'aurait jamais pu jeter le mamba sur lui.

Ses yeux d'or avaient complètement viré au vert. Bien qu'abhorrant la violence, il savait être implacable, presque inhumain à force de rage froide. Le récit de la jeune Hindoue l'avait bouleversé, dégoûté.

Elle le fixait, impressionnée, les yeux encore pleins de larmes.

— Vous allez me livrer à la police, n'est-ce pas ?

— Non, dit Malko. Quand les hommes de Mkele viendront vous voir, dites-leur que le serpent ne m'a pas mordu, que je n'ai pas fouillé le sac, que je l'ai retourné.

— Mais ils ne me croiront pas...

— Pourquoi pas ? dit doucement Malko. Et si on vous demande de me tuer de nouveau, acceptez.

Elle le fixa, les traits douloureusement crispés.

— Mais, ensuite, que...

— Je ne sais pas encore, coupa Malko. Je dois réfléchir. Tous les soirs, à partir de demain, allez prendre l'air sur Océan Drive avec vos compatriotes. Entre dix heures et onze heures. Je vous contacterai. Maintenant, il faut rentrer chez vous.

Les épaules frêles de la jeune Hindoue semblèrent se tasser d'un coup.

— Oh non, murmura-t-elle. Je veux rester ici. J'ai peur.

Elle se laissa tomber dans le fauteuil.

— Couchez-vous, dit-elle. Vous devez être très fatigué. Je suis bien là.

— Il n'en est pas question, dit Malko. Je vais prendre le fauteuil.

Il voulut la faire lever, mais elle résista. Butée, décidée.

— Je vais me mettre sur le balcon, menaça Malko.

D'un coup, elle céda, déplia son long corps souple. Le tira vers le lit.

— Nous allons dormir là, tous les deux, dit-elle.

Elle força Malko à s'étendre et se coucha près de lui, enroulée dans son sari.

Les tremblements d'Anjeli serrée contre lui réveillèrent Malko. La jeune Hindoue pleurait sans bruit et sans interruption, secouée de sanglots... Il allongea le bras et rencontra la peau tiède de son épaule

et de son flanc. Le sari avait glissé.

— Je vous demande pardon, murmura Anjeli. Je ne peux pas m'en empêcher. C'est la réaction...

Son visage était inondé de larmes. Il l'essuya avec son mouchoir. Seule la clarté du port éclairait vaguement la chambre.

— Calmez-vous, dit Malko.

Elle bougea et sa bouche frôla la commissure des lèvres de Malko. Elle était brûlante, comme si elle avait eu la fièvre.

Sa bouche ne s'éloigna pas. Et comme si un fluide s'était mis soudain à passer entre eux, le corps longiligne d'Anjeli sembla se lover contre celui de Malko.

À travers la soie mince du sari, la chaleur atteignait tous les centres nerveux de Malko, faisant fondre sa fatigue, ses soucis, sa retenue. Anjeli semblait avoir cessé de respirer.

Automatiquement, il l'entoura de ses bras, sans bouger, pour ne pas rompre le charme. Cette fois, la bouche de l'Hindoue s'ouvrit contre la sienne, la pointe d'une langue dure heurta ses dents.

C'est elle qui l'embrassa, l'aspira.

Il y eut une succession de bruits soyeux. Les doigts de Malko rencontrèrent la pointe d'un sein. Comme un serpent se débarrasse de sa vieille peau, Anjeli avait glissé hors des plis de son sari.

Malko parcourut toutes les courbes de son corps, extasié. Elle frémissait, posait ses lèvres partout sur son visage. Il frôla ses hanches de garçon, ses interminables cuisses, revint à la poitrine presque trop forte pour le torse frêle, sentit le ventre plat se creuser sous ses doigts, le mont de Vénus venir à la rencontre de sa caresse, comme une petite bête indépendante, chaude, exigeante. Stupéfié, Malko ne comprenait pas cet abandon subit. Les Hindoues ne se livraient pas, d'habitude.

Pourtant, il ne rêvait pas : la jeune Hindoue ondulait contre lui, de la tête aux pieds. Une de ses mains glissa sur le torse de Malko, écartant la chemise, s'accrochant à la peau. La bouche d'Anjeli caressa l'oreille de Malko, murmura un mot qu'il ne comprit pas.

— *Sassa*^[10].

Leurs corps nus s'enchevêtrèrent, les jambes interminables de la jeune Hindoue s'ouvrirent, se refermèrent autour de celles de son partenaire. Il n'eut même pas à se guider vers elle.

L'orchidée rouge se referma autour de lui, l'avalala, l'aspira avec une lenteur calculée et impatiente. Jusqu'à ce que leurs os se heurtent.

Anjeli demeura ainsi quelques secondes, ancrée à Malko, les longs doigts crachés dans ses hanches, la poitrine écrasée contre la sienne.

Puis, il commença à la labourer lentement, avec d'innombrables précautions. Elle se laissait faire, sans répondre à ses poussées de plus en plus violentes, incontrôlées. Il avait l'impression à la fois qu'il la violait et qu'elle le désirait. Quand elle le sentit à bout, elle s'ouvrit

encore plus, enfonça ses ongles dans ses reins, accompagna son explosion. Mais il sentit qu'elle ne participait pas. Pourtant, lorsqu'il voulut s'étendre à côté d'elle, Anjeli le retint encore plusieurs minutes.

Plus tard, alors qu'il la caressait tendrement, elle poussa un petit cri de douleur.

— Je vous ai fait mal ?

Elle secoua la tête, murmura.

— Non, non.

Intrigué, Malko se pencha et alluma la lampe de chevet.

Anjeli chercha à se couvrir avec le drap. Il le retira doucement et fermement. Et resta muet d'horreur.

Sa peau brune était marbrée de plusieurs auréoles noirâtres, du diamètre d'un crayon. Sur le ventre, les hanches, et même les seins extraordinairement renflés. C'était sur une de ces auréoles à vif que Malko avait posé le doigt.

— Qui vous a fait cela ?

C'étaient des brûlures de cigarettes.

Anjeli baissa les yeux. Comme si elle avait été la coupable... Attendit plusieurs secondes avant de répondre :

— Mon fiancé, dit-elle. Pour me forcer à signer mon contrat de mariage. Le Président Mkele veut que les choses soient faites légalement.

— Il était au courant ?

Anjeli eut un sourire triste.

— Bien sûr. C'est lui qui a eu l'idée des mariages forcés. Pour se concilier les bonnes grâces des Africains. Moi, j'ai été assez bête pour croire que j'y échapperais. J'avais pu aller à l'Université de Dar-Es-Salam pendant trois ans. À cause de mon grand-père.

— Pourquoi votre grand-père ?

L'Hindoue battit rapidement des cils. Embarrassée.

— Il travaille pour le Président. Il s'occupe de tous ses comptes. Mkele est analphabète. Mon grand-père connaît tous ses secrets, toute sa fortune. Mais Mkele n'a pas peur de lui. Il est vieux, infirme, seul. Tout ce qu'il demande, c'est qu'on le laisse mourir en paix.

— À cause de lui, j'ai eu la permission d'aller à l'Université. Je voulais étudier, aller vivre en Europe. J'ai été amoureuse d'un pilote anglais. Mais il est parti.

— Alors, je suis revenue à Zanzibar et j'ai eu le malheur d'être remarquée par un Africain, le capitaine Chakoula. De la garde de Mkele. Celui-ci n'a rien dit à mon grand-père. Et pour que je ne puisse pas lui parler, on m'a mise en prison...

Elle eut un sanglot bref.

— Si vous saviez. L'homme qui avait juré de m'épouser venait parfois le soir, ivre de bière... Me torturer, m'humilier.

Malko contemplait les taches noires sur le corps de la jeune Hindoue. Pensant aux discours anti-colonialistes des leaders africains, aux leçons de civilisation qu'ils prétendaient donner au monde.

Apparemment, l'horreur avait changé de camp...

— Mon père va mourir, dit doucement Anjeli. Que je rentre ou pas. Il faudrait un miracle...

Un cargo chinois donna un aigre coup de sirène dans le port.

Malko passa doucement le bout de ses doigts autour de la brûlure. Quelque chose en lui venait de se transformer en bloc de glace, dissipant le malaise provoqué par l'abandon de sa mission. Comme si sa sensibilité s'était tout à coup déconnectée. Il se pencha sur la jeune Hindoue, ses yeux d'or soudain très tendres.

— Il y a parfois des miracles.

CHAPITRE V

La cascade violette des bougainvillées recouvrait entièrement la façade blanche de la résidence de l'ambassadeur des Etats-Unis. Le buffet avait été installé sous un énorme flamboyant qui leur faisait face sur la pelouse. Des projecteurs dissimulés un peu partout diffusaient une lumière douce parmi les invités.

Malko, un verre de vodka à la main, considéra ironiquement Marc Gowan.

— Je croyais que vous étiez à la recherche d'un tueur... Je suis volontaire. Il ne doit pas y en avoir des tas.

L'Américain le prit par le bras et le tira par le coude, dans un coin d'ombre. Si énervé qu'il faillit renverser la moitié de son verre *de J & B*.

— Vous ne parlez pas sérieusement ?

Malko plongeait ses yeux dorés dans ceux de l'Américain.

— Vous acceptez de m'aider ?

Gowan secoua la tête, observant Malko derrière ses lunettes. C'était un homme fin et, derrière le masque simpliste de l'audace, il devinait d'autres motivations plus profondes et plus complexes.

— Évidemment ! Mais vous n'avez pas une chance sur un million. Mkele est mieux gardé que Staline...

— Laissez-moi juger, dit Malko. Ma décision est irrévocable.

— L'ambassadeur va être furieux...

Malko pointa sa vodka dans la direction du diplomate.

— Pour l'instant, il a l'air plutôt détendu.

Douglas Salem était en train de baiser la main de Jane Logan, l'exsecrétaire du deuxième conseiller ; altière, provocante, le dos entièrement découvert par une robe en jersey de soie bleue la moulant comme un gant. Portée visiblement sans dessous.

L'ambassadeur n'en finissait pas de lui baiser la main. À croire que ses lèvres étaient engluées...

Marc Gowan pouffa discrètement. Soudain détendu, comme si la détermination de Malko lui avait ôté un poids de sur les épaules.

— Il va peut-être enfin abandonner la voile...

Son Excellence l'Ambassadeur des États-Unis à Dar-Es-Salam était le cauchemar de l'ambassade. Sa seule passion connue était un énorme

voilier de soixante pieds. Quatre hommes étaient indispensables à le manœuvrer. Chaque vendredi, c'était à qui se défilerait. L'ambassadeur avait déjà provoqué un divorce et trois dépressions nerveuses, parmi les épouses de ses jeunes diplomates désireux d'avoir un avancement rapide... Et, en bon marin, Douglas Salim refusait la présence des femmes à bord...

Malko observait Jane Logan. Elle s'était assise et buvait. Seule. C'était la plus jolie femme de la soirée. Sans conteste.

L'air était irrésistiblement doux. Il n'y avait que des blancs, pour la plupart américains ou anglais.

— Décidément, cette Jane vous fascine, remarqua Gowan.

Malko fit tourner un glaçon dans sa vodka.

— Je suis venu ici pour elle, dit Malko simplement.

Marc Gowan fronça les sourcils.

— Vous voulez faire la connaissance de Kangili ?

Un serveur tanzanien passa près d'eux avec un plateau plein de verres. Une Anglaise disparaissant sous une robe de broderie rose happa un J & B au passage.

— Exact, dit Malko, dès que le noir se fut éloigné. Il faut mettre les Tanzaniens dans le coup.

— Ils n'oseront pas, soupira l'Américain. Si cela se savait...

Malko n'eut pas le temps de répondre.

Un homme grand et mince, le crâne rasé, avec un nez important et pointu, se dirigeait vers eux, arborant un sourire éblouissant de play-boy. Il s'empara de la main de Gowan et la serra à lui dévisser l'épaule. L'Américain le présenta.

— M. Ahmed Chafik, secrétaire général de l'Organisation des États africains. Son Altesse Sérénissime le Prince Malko Linge.

L'Égyptien sembla très impressionné par le titre.

— Bienvenue en Tanzanie, dit-il, chaleureusement.

Marc Gowan le fixait avec un regard moqueur derrière ses lunettes.

— Alors, demanda-t-il d'un ton badin, vous avez encore passé la journée à chercher des cartouches de neuf millimètres qui aillent dans des mitraillettes portugaises...

Un peu soufflé par cette sortie, Malko dévisagea l'Égyptien. Ce dernier eut un rire mondain et dit, d'un ton important :

— Vous savez bien que je ne peux pas parler de ces choses-là. J'ai des responsabilités trop importantes...

— Notre ami Chafik a été envoyé par l'Égypte pour coordonner l'action des différents Mouvements de Libération opérant à partir de la Tanzanie, expliqua en souriant Gowan. Il se donne un mal fou.

L'Égyptien se rengorgea, visiblement ravi.

— Le FRELIMO⁽¹¹⁾ vient d'exécuter trois officiers portugais,

annonça-t-il pompeusement. Je vais publier un communiqué officiel demain.

Soudain, l'Égyptien se pencha et murmura quelque chose à son oreille. Puis il cueillit un verre de « *Pepsi-Cola* » sur un plateau et s'éloigna avec une pirouette, filant droit sur Jane Logan devant laquelle il s'inclina.

Il retint sa main presque aussi longtemps que l'ambassadeur...

— Qui est ce monsieur ?

Malko n'en revenait pas. Marc Gowan sourit espièglement.

— Oh, un fantoche un peu mythomane, mais charmant. C'est lui qui est chargé de répartir aux rebelles d'Angola et du Mozambique les armes russes acheminées par l'Égypte. Tous les mardis, un Illiouchyne de l'armée de l'air égyptienne se pose à Dar-Es-Salam avec un chargement d'armes légères. Chafik les réceptionne. Mais il ne fait qu'appliquer les décisions prises à Moscou. C'est juste un facteur. Alors, il se donne un mal fou pour faire croire qu'il est indispensable...

— Il ne se cache pas beaucoup, remarqua Malko.

L'Américain haussa les épaules.

— Pourquoi voudriez-vous qu'il se cache ? Il est en pays ami, ici. Au contraire, on le voit dans tous les cocktails... Au fond, c'est un type malin qui a trouvé une planque géniale. Il essaie d'être bien avec tout le monde, sauf les Chinois. Et il me donne les derniers potins du Sud, de la zone interdite où s'entraînent les maquisards du FRELIMO.

— Il vous a appris un secret important ?

— Oh, rien. Qu'une bagarre avait éclaté entre Chinois et Tanzaniens sur le fameux chemin de fer et qu'il y avait eu deux morts... Il adore ce genre d'histoires. Ses patrons n'apprécient pas beaucoup la présence chinoise ici.

— Ah bon ! dit rêveusement Malko. À propos, est-ce qu'on trouve des avions, ici ? Des gros porteurs.

Marc Gowan le dévisagea avec étonnement.

— Des avions ! Vous vous croyez dans un pays civilisé ! Il n'y a rien, à part East African Airways. Ils ont des DC9 et des VC10.

Malko acheva sa vodka sans commentaire. Observant les mâles de l'assistance qui s'agglutinaient sournoisement autour de la somptueuse Jane. En plein rond de jambe tropical. Il n'y avait pas plus de vingt personnes. C'était un dîner debout, à la bonne franquette, avec, ensuite projection de *Godfather*.

Malko alla au bar et se fit servir une seconde vodka. Passant près de Jane, il accrocha son regard.

Comme au restaurant, la veille. Il vit la même lueur trouble, indéfinissable... Marc Gowan le rejoignit.

— Regardez le type qui arrive, fit-il. Peter Raw. Une des plus belles ordures de Dar-Es-Salam.

Le nouvel arrivant traversait la pelouse d'un pas traînant. Les cheveux blonds trop longs, une barbe broussailleuse de la même couleur, un polo sans couleur et un vieux pantalon de toile, il avait l'air négligé et presque sale. Quand il s'approcha d'eux, Malko vit que ses yeux pétillaient d'intelligence. Il serra la main de Marc Gowan et le salua d'un signe de tête.

— Quoi de neuf ? demanda froidement l'homme de la C.I.A.

Le barbu se frotta la joue distraitement.

— Pas grand-chose. J'étais à Zanzibar hier. Pour la journée. Des photos à faire pour East African Airways...

— Comment est-ce là-bas ? demanda Gowan d'un air volontairement indifférent.

Peter Raw remua les glaçons dans son scotch.

— Oh, calme, très calme. Le vieux Mkele a son affaire bien en main. Il s'est entouré d'une équipe de durs et il a la paix. Ce n'est pas de sitôt qu'on le délogera. Kato est un type efficace. Et plutôt sympa. J'ai bu une bière avec lui au *Zanzibar Hôtel* hier.

— Vous trouvez sympa un type qui arrache les ongles des petites Hindoues qui avaient craché sur le passage d'un Africain noir ? demanda sèchement Marc Gowan. Et qui vous avait fait battre comme plâtre il y a six mois ?... On aurait dit que vous étiez passé sous une bétonneuse...

Peter Raw ne se troubla pas. Il parlait entre ses dents, très vite, sans articuler, comme s'il avait la bouche pleine.

— C'était une erreur, dit-il sans s'émouvoir. Mkele avait eu le tort de croire des gens mal intentionnés. Votre consul à Zanzibar, je crois. Qui lui avaient raconté des bêtises sur moi. Le malentendu s'est éclairci. Vous savez que Mkele est très coléreux. Mais je crois qu'il m'aime bien. Il a promis de me recevoir la semaine prochaine. Kato me l'a dit...

— On m'a dit qu'il était malade ? fit Gowan.

L'Anglais secoua la tête.

— Je ne crois pas. Solide comme un roc. (Il eut un rire sec.) Il nous enterrera tous.

Il but son J & B d'un coup et, s'excusant d'un sourire, gagna le groupe principal.

— Quelle ordure ! fit Marc Gowan avec conviction.

— Que fait-il ?

L'Américain regardait l'Anglais en train de saluer l'ambassadeur.

— Il est journaliste. *Free lance*. De temps en temps il donne un truc au M 15, mais il fricote surtout avec les Africains. Il y a vingt ans qu'il

est dans ce pays. Il connaît toutes les combines. Il ment. Mkele le hait. Il y a six mois, il a failli le tuer pour une histoire de photos aériennes prises de Zanzibar. Il paraît que Nyerere est intervenu lui-même pour le sortir d'affaire.

— Apparemment, il s'est réconcilié, dit Malko.

— Vous avez compris le message ? fit Gowan. Il est venu ce soir uniquement pour voir si vous étiez parti. Ce n'est pas la première fois qu'il sert de mouchard à Mkele. Raw ne marche qu'au fric. Il se vante de gagner 30 000 livres par an... Dans ce pays, c'est dur.

— Vous ne l'avez jamais utilisé ?

L'Américain secoua la tête.

— Il a plus intérêt à nous trahir qu'à trahir les autres... Il a besoin d'eux. D'ailleurs, ils le supportent tout juste. Ils sont flattés qu'un blanc travaille pour eux. Il a pris la nationalité tanzanienne.

Malko échangea un regard avec Jane Logan, qui n'avait pas bougé. Elle semblait s'ennuyer à mourir.

— C'est vous qui l'avez invitée ? demanda Malko.

— Oui, et je lui ai demandé de venir seule. Je ne veux pas de son singe ici...

Il hésita et dit à voix basse.

— Vous devriez vous contenter de lui faire la cour. Et abandonnez cette idée dingue de liquider Mkele. Au pire, c'est lui qui vous aura et, au mieux, je serai obligé d'aller vous chercher au fond d'une prison tanzanienne.

— Je n'ai pas envie de mourir pour Zanzibar, dit Malko, mais je n'abandonne pas.

— Bientôt, annonça gravement Ahmed Chafik, le drapeau du FRELIMO flottera sur tout le Mozambique. Le tiers du territoire est déjà libéré.

— Pourquoi n'avons-nous jamais le droit de visiter ces zones libérées ? demanda perfidement le troisième secrétaire de l'ambassade de Grande-Bretagne.

Tout le monde sourit. L'Égyptien ne se troubla pas.

— C'est une zone militaire, expliqua-t-il. Tout ce qui s'y passe est secret et vous appartenez au camp colonialiste.

L'ambassadeur américain leva son verre de Moët 1966, passablement éméché.

— Alors, buvons à la libération du Mozambique !

Énorme éclat de rire. Jane Logan sourit discrètement.

Malko, deux ou trois fois, s'était aperçu qu'elle l'observait sous ses lourdes paupières sensuelles. Sans se départir de son expression

faussetement candide. Mais le temps pressait pour en avoir le cœur net : les invités grignotaient les dernières miettes du dîner.

— *The Godfather* commence dans dix minutes ! tonitrua l'ambassadeur.

Malko cueillit un « bloody mary » sur un plateau et y trempa ses lèvres. Puis, reculant brusquement, il heurta du coude un Anglais placé derrière lui.

Le contenu du verre, glaçons compris, se répandit sur les genoux de Jane Logan, assise à côté, formant une petite mare rougeâtre sur son ventre et ses cuisses. Le tissu de sa robe était si mince qu'instantanément son mont de Vénus se découpa dans tous ses détails. La jeune Américaine poussa un cri perçant et se leva d'un coup.

Malko était déjà en train d'essuyer avec sa pochette la soie imbibée de jus de tomate et de vodka. L'ambassadeur lui jeta un regard à foudroyer un rhinocéros... Puis reporta vivement les yeux sur la tache et ce qu'il y avait dessous. Quelques femmes eurent une discrète grimace de désapprobation et entraînèrent leurs maris plus loin.

— Je suis absolument désolé, s'excusa Malko. Je suis d'une maladresse... Je ne sais comment me faire pardonner.

Il croisa le regard furibond de la jeune Américaine.

— Cette robe est fichue, explosa-t-elle.

— Si vous le permettez, dit Malko, vous en aurez une autre dès demain matin.

Elle eut un geste agacé.

— Je ne vais pas rester ainsi toute la soirée, c'est très désagréable, ça colle...

Effectivement, ça collait. Pour la plus grande joie de l'assistance.

— Puis-je vous proposer de vous raccompagner chez vous afin que vous vous changiez...

L'ambassadeur, au bord de la frustration, intervint vivement.

— Mais *The Godfather*... protesta-t-il.

— Je l'ai déjà vu, fit Jane Logan. Je crois que je vais accepter la proposition de ce monsieur. Quitte à revenir tout à l'heure.

— Je suis à votre disposition, dit Malko. Monsieur l'ambassadeur, je vous prie de m'excuser...

Sans laisser au diplomate le temps de protester, il prit le bras de Jane et l'entraîna vers le fond du jardin, où les voitures étaient garées. Observé par le regard complice de Marc Gowan et ceux, vaguement envieux, des invités. *The Godfather* ne semblait plus soudain avoir autant d'attraits...

— Je crois vous avoir aperçue l'autre soir, au *Palm Beach*, dit Malko pour dégeler l'atmosphère.

Depuis qu'ils avaient quitté l'ambassade, Jane Logan n'avait pas desserré les lèvres. Sauf pour dire « à droite » ou « à gauche ». Ils avaient rapidement quitté la route asphaltée de Bagamoyo pour un fouillis de chemins de plus en plus étroits qui s'enfonçaient dans la banlieue de Dar-Es-Salam.

Une jungle coupée de cocoteraies et de champs, semée de cahutes éclairées par des lampes à pétrole. L'éclairage public était pratiquement inexistant.

— C'est pour cela que vous avez renversé un verre sur moi ? demanda sarcastiquement la jeune Américaine.

Elle semblait nettement sur la défensive. Malko se demanda s'il n'avait pas fait un pas de clerc...

— Vous êtes sûre que nous sommes dans le bon chemin ? interrogea-t-il. On se croirait à mille lieues de Dar-Es-Salam.

— J'habite dans le quartier africain, fit Jane simplement. Avec ce que je gagne, je n'ai pas les moyens d'avoir un appartement en ville... Et je n'ai pas envie de me faire putain. De toute façon, je me sens plus chez moi que dans les villas de Oyster Bay.

Par la glace ouverte, elle respirait l'air tiède de la nuit. Depuis longtemps, on ne voyait plus de constructions modernes, mais seulement des cases. Avec des noirs immobiles dans l'obscurité. Malko ressentait une curieuse impression de malaise, comme s'il pénétrait dans un monde interdit.

Jane Logan se reconnaissait parfaitement dans le dédale de sentiers tous semblables.

— Tournez à droite, c'est là, annonça-t-elle.

Ils pénétrèrent dans une large allée de terre bordée de petites maisons en ciment, au toit de tôle.

— C'est la dernière à droite, dit Jane.

Malko gara la Cortina devant une minuscule maison au milieu d'un petit jardin. Une rumeur joyeuse venait des demeures voisines où des noirs riaient, discutaient à haute voix et plaisantaient. Jane Logan introduisit Malko dans une petite pièce peinte d'un vert criard, dont le plus beau meuble était un réfrigérateur chinois « Snowflake » à l'émail blanc écaillé. Il y régnait une chaleur poisseuse et leur arrivée déclencha une fuite éperdue de gigantesques cafards qui se réfugièrent sous un petit canapé, sale et défoncé. Jane jeta son sac sur la table recouverte de toile cirée et fit face à Malko, avec un sourire ironique.

— Vous ne vous attendiez pas à ce qu'une belle fille comme moi vive dans un endroit comme ici, n'est-ce pas ?

— Vous avez choisi cette vie, je pense...

Elle haussa les épaules :

— Je vis avec un Tanzanien. Ici, les fonctionnaires ne gagnent pas beaucoup d'argent. 450 shillings par mois. Une Mercedes en coûte 70 000... Mais j'aime cette vie. Si je pouvais, je vivrais dans un village au fond de la jungle.

— Et vous iriez chercher votre eau dans un seau porté sur la tête ? ironisa Malko.

Jane le fixa d'un air grave.

— Certainement. Au Kenya, j'ai vécu des mois chez les Masais de cette façon, j'étais très bien.

Soudain, avec une petite grimace, elle décolla le jersey plaqué contre son pubis.

— Je vais me changer et prendre une douche, dit-elle. Vous m'attendez cinq minutes ?

Malko s'assit sur un minuscule canapé recouvert d'une couverture en lainage et attendit. La sueur dégoulinait sur son torse en dépit de sa chemise de voile. Il pensa aux nuits sans fin pendant la saison des pluies. Le ventilateur minuscule ne faisait aucun effet. Le bruit de la douche lui donna furieusement envie d'un grand verre de Vichy. Il imagina Jane sous l'eau fraîche.

Le bruit de l'eau cessa. Vingt secondes plus tard, Jane Logan apparut enroulée dans une serviette verte, de la poitrine aux cuisses. Des gouttelettes sur tout le corps. Sans façon, elle s'assit près de Malko, si près qu'il sentit sa fraîcheur.

Il lui sourit :

— Prête à repartir ?

Elle secoua la tête.

— Je n'ai pas envie d'aller voir *The Godfather*.

Sa colère semblait s'être évanouie. Elle avait repris l'expression qu'elle avait, la première fois qu'il l'avait vue. Une sensualité inconsciente et pourtant à fleur de peau. Ses yeux se posaient sur Malko avec une expression presque gourmande, puis se détournèrent aussitôt.

— Moi non plus, avoua Malko, mais nous pouvons aller ailleurs.

— Pourquoi avez-vous fait exprès de renverser ce verre sur moi ? demanda-t-elle brusquement. Pour vous retrouver là avec moi ?

Pris de court, Malko chercha une réponse. Il y avait à la fois un défi et une soumission animale dans la voix de Jane Logan.

Sans attendre sa réponse, elle passa soudain ses bras humides autour de lui et l'embrassa. Sa langue était aussi fraîche que son corps.

La serviette glissa, découvrant une petite poitrine dure comme celle d'une noire, sans que Jane semble s'en apercevoir. Collée à Malko, elle savourait leur baiser. Elle s'écarta un peu, avec une moue souriante.

— Parce que je vis avec un Africain, tout le monde pense que je n'aime que les noirs. (Elle pouffa.) Ou alors ils ont des complexes.

Sous les paupières lourdes, les yeux d'antilope avaient une expression troublement provocante. La serviette, tombée sur les genoux, cachait à peine le pubis.

Malko sourit.

— Je ne suis pas venu ici pour cela.

Jane eut une moue dubitative.

— *Bull shit*⁽¹²⁾ ! dit-elle gaiement.

Elle se leva, prit un petit transistor sur une étagère, trouva une musique pop. La serviette autour des hanches, elle commença devant Malko une danse primitive, ondulant, roulant, tournant le ventre à la hauteur de ses yeux, avec de brusques secousses du bassin, mimant l'amour.

Elle s'arrêta une seconde, essoufflée :

— C'est comme cela que les noires excitent leurs hommes, ici.

Les mains sur les hanches, superbement impudique, elle le fixait. Ironique et provocante.

La musique recommença, après une publicité. Cette fois, Jane prit la serviette à deux mains, s'en servant comme de la cape d'un torero.

Elle stoppa d'un coup, le toisa.

— Vous aussi, vous avez des complexes ?

C'était agaçant. Pourtant, il n'était pas venu pour cela. Malko tendit les mains vers les hanches élastiques, les saisit, à travers la serviette.

Il n'eut pas le temps d'attirer Jane contre lui. La porte s'ouvrit violemment. Il eut l'impression d'une invasion de corps noirs. Trois ou quatre Africains étaient entrés en même temps. Malko reconnut l'homme aux lèvres de limace, l'amant de Jane.

L'un prit celle-ci par les cheveux et la gifla à toute volée. Elle tomba contre le réfrigérateur chinois avec un hurlement, lâchant la serviette.

Un poing noir frappa Malko à la tempe, d'autres un peu partout. Les trois noirs l'injuriaient en swahili. Il bondit, chercha à gagner la porte, plia un de ses adversaires en deux d'un coup de pied. Puis quelque chose de dur le frappa à la nuque, et il tomba en avant dans un grand éblouissement.

CHAPITRE VI

À deux, ils tenaient Malko les bras retournés derrière le dos, devant le réfrigérateur chinois. À travers les larmes de douleur qui lui brouillaient les yeux, il aperçut Jane Logan appuyée au mur. Elle s'était hâtivement enveloppée dans un dessus de lit à fleurs. Reniflant et pleurant. Très petite fille battue. Il lutta pour se dégager. Aussitôt, un des noirs qui le tenaient, jeta :

— Tiens-toi tranquille ou ça va aller mal...

En même temps, on lui tordit encore plus les bras.

La porte de la chambre s'ouvrit sur Jacob Kangili, l'amant de Jane. Il s'arrêta devant Malko.

Son visage plat transpirait la haine. Les narines de son nez épaté palpitaient involontairement. Il portait une casquette de velours à pont enfoncée jusqu'aux yeux.

Violette.

Et, à chaque doigt, une bague. Comme au *Palm-Beach* restaurant. Malko remarqua que ses mains étaient fines et allongées semblables à celles d'une femme...

Il toisa Malko avec ironie.

— Je devrais vous tuer, dit-il d'une voix douce et bien articulée. Venir baiser ma femme chez moi ! Vous autres blancs, vous vous croyez tout permis, n'est-ce pas ?

Il parlait un anglais remarquable. Malko soutint son regard, essayant de tirer le meilleur parti de la situation. Au fond de ce quartier africain, il ne pouvait compter que sur lui-même.

— Vous vous trompez, dit-il, je n'étais pas venu pour cela.

Tranquillement, Jacob Kangili leva sa main droite pleine de bagues et le gifla.

— Sale colonialiste ! fit-il. Vous étiez en train de lui arracher sa serviette !

— Ce n'est pas vrai, hurla Jane dans son coin. J'avais juste pris une douche.

Le noir pivota. Sans un mot, il alla vers la jeune Américaine et la gifla posément, deux fois. Sa tête frappa le mur, rebondit. Elle rouvrit les yeux, et, de toutes ses forces, cracha en plein visage du noir.

— Salaud ! cria-t-elle ; j'ai le droit de faire ce que je veux.

Malko crut que le noir allait la massacrer, l'étaler sur les murs. Mais il se détourna et revint vers lui.

— Laisse-le, glapit Jane Logan. C'est un ami de l'ambassadeur. Tu auras des ennuis...

C'était la chose à ne pas dire. Les yeux étincelants de rage, le noir défit posément le zip de sa braguette, sortit son sexe et urina devant Malko, lui éclaboussant les pieds.

— L'ambassadeur, dit-il, je lui pisse dessus. Ce n'est qu'un cochon blanc. Ici, nous sommes chez nous.

— Je voudrais vous parler seul, dit Malko.

Les lèvres en forme de limace dessinèrent une moue dédaigneuse.

— Moi, je n'ai rien à vous dire, Whitey.

— Ce que j'ai à vous dire vous intéresserait pourtant, insista Malko.

Kangili eut un pâle sourire cruel.

— De toute façon, si vous avez quelque chose à dire, vous allez le dire tout à l'heure.

Il jeta un ordre en swahili, et les deux noirs qui maintenaient Malko le poussèrent hors de la pièce. L'allée était toujours aussi calme et plusieurs noirs prenaient le frais devant leur maison. Ils observèrent Malko avec une curiosité hostile. Ce n'est pas de ce côté-là qu'il aurait du secours.

Une vieille 404 break était arrêtée devant la maison peinte en noir et blanc, un phare sur le toit, et, sur ses flancs, POLICI en lettres énormes. Les deux noirs y firent entrer Malko. Il se retrouva coincé entre la portière et un de ses gardes. Cela sentait la sueur et le musc.

Dans la maison, il entendit des cris de femme, une discussion. Puis Jacob Kangili réapparut. Il claqua la porte derrière lui et monta à l'avant de la 404, à côté du chauffeur.

Il se retourna vers Malko, méchant.

— Là où on va, tu vas sûrement parler.

Ils démarrèrent. Malko essayait de ne pas céder à la panique. À côté de lui, les visages noirs étaient totalement inexpressifs. Il se souvint de ce que lui avait dit l'ambassadeur. Les Tanzaniens faisaient ce qu'ils voulaient. Ils pouvaient parfaitement le rouer de coups ou le tuer et le jeter ensuite dans le port.

La voiture serpentait à travers un immense quartier africain entièrement éteint. Il tâta discrètement la poignée sous son coude. Elle n'était pas verrouillée. À l'avant, Jacob Kangili sifflotait gaiement.

La 404 ralentit et freina : ils rejoignaient la route de Bagamayo. Malko aperçut au passage les deux blocs de béton des ambassades de France et d'Israël. La voiture avait repris de la vitesse, filant vers les plages, loin de Dar-Es-Salam. Ce qui plaisait de moins en moins à Malko.

Un énorme camion les croisa et le chauffeur cahota durement sur le bas-côté. Mais il ne ralentit pas.

Comme dans un rêve, Malko vit défiler la dernière station « Esso » de la sortie de la ville. Après, sur trente kilomètres, il n'y avait plus que la forêt.

Mais, de nouveau le chauffeur freina. Dans la lueur des phares, Malko aperçut un énorme baobab, sur la gauche de la route. Et, à droite, un chemin de latérite qui s'enfonçait perpendiculairement dans la forêt.

Malko sentit au bout de ses doigts le picotement désagréable de la peur. Au bout de ce chemin, se trouvait un complexe de bâtiments protégés de hauts murs gris sans aucun signe distinctif, en pleine jungle : le centre d'interrogatoire du Tanzanian Security Service. C'est là qu'on emprisonnait et qu'on torturait les opposants au régime. Marc Gowan lui en avait assez parlé.

S'il s'y laissait entraîner, ils allaient lui arracher la peau avec des tenailles... Comme les hommes de Kangili avaient fait parfois.

Le chauffeur venait de passer en première et redémarrait. Malko donna en même temps un violent coup de coude sur la poignée de la porte et poussa d'un coup d'épaule. La porte s'ouvrit. Son élan était tel qu'il bascula à l'extérieur, presque sans effort. Il entendit derrière lui des jurons en swahili puis le choc sur le sol l'étourdit un peu. Heureusement, il se trouvait déjà sur la latérite...

Il roula presque dans l'herbe avant de pouvoir se relever. Heureusement, il n'avait rien, sauf une violente douleur dans la hanche droite. À cent mètres derrière lui, il aperçut les lumières de la station Esso. Il se lança en courant. Derrière lui, la 404 de la police fit une marche arrière et fonça à sa poursuite.

Il n'y avait que deux voitures arrêtées à la station Esso. Dont une Mercedes. Le pompiste regarda avec effarement ce blanc maculé de boue rouge. Malko aperçut un visage blanc derrière le pare-brise de la Mercedes et se précipita vers l'homme assis au volant.

Et reconnut immédiatement la barbe blonde de Peter Raw. L'Anglais le dévisagea avec surprise.

— Qu'est-ce qui vous arrive ?

Malko ouvrit la portière et se laissa tomber dans la voiture à côté de lui. Juste au moment où la 404 de la police surgissait dans la station-service. Elle se mit en travers, bloquant la sortie.

— Des ennuis, dit Malko. Un stupide malentendu. Cela m'arrangerait que vous filiez d'ici...

Peter Raw ne bougea pas, les mains posées sur le volant. Il

regardait Jacob Kangili sauter de sa voiture. Le noir aperçut la Mercedes et marcha lentement vers elle.

— C'est avec Kangili que vous avez des problèmes ? demanda Raw.

— Exactement, dit Malko.

Peter Raw fit claquer sa langue contre ses dents en un geste d'une vulgarité consommée. Puis il bredouilla de sa curieuse voix hachée :

— Vous êtes mal parti. Feriez mieux de foutre le camp de ma voiture...

Malko sentit une immense rage l'envahir. Kangili s'était arrêté à trois mètres de la Mercedes, pour appeler ses hommes.

— Vous voulez dire que vous allez me laisser découper en rondelles par ces sauvages ?

— C'est votre problème, fit froidement Peter Raw.

— Nous sommes quand même des blancs tous les deux, explosa Malko.

L'Anglais eut un croassement moqueur.

— Il y a tellement longtemps que je suis dans ce bled que je commence à être noir à l'intérieur.

Kangili, suivi maintenant de deux de ses hommes, s'approcha. Avec un sourire supérieur. Il avait reconnu Peter Raw.

Malko se tourna vers l'Anglais, dominant sa rage.

— J'estime que les ennuis que vous pouvez m'éviter valent bien mille livres.

Peter Raw hésita une seconde, puis éclata d'un rire de crécelle. Il prit les clefs sur le tableau de bord et les mit dans sa poche avant d'ouvrir la portière.

— Voilà un langage que je comprends... Restez là.

À travers le pare-brise, Malko le vit serrer la main de Jacob Kangili. Les deux hommes souriaient. Le noir se lança dans des explications ponctuées de grands gestes. Peter Raw, lorsqu'il eut terminé, revint vers la voiture, le visage fermé, et se pencha à la glace ouverte.

— Il dit qu'il vous a surpris en train de sauter sa petite amie dans sa propre maison. Ce ne sont pas des choses à faire ici... Il veut vous les couper pour vous punir et je ne vois pas comment l'en empêcher.

C'est ce qu'on appelle de l'humour anglais.

— Je serais heureux que vous le dissuadiez de ce projet, répliqua Malko, aussi calmement qu'il le put. Et que vous lui fassiez comprendre que c'est lui qui m'intéresse, pas elle.

Une lueur goguenarde passa dans l'œil vif de Peter Raw.

— Pédé ?

— Oh, je vous en prie, dit Malko. Ce n'est pas le moment.

— O.K., je vais essayer, fit Raw.

Il repartit. Discussion beaucoup plus courte, cette fois, l'Anglais revint à la Mercedes, guère plus souriant.

— Il veut toujours vous couper les couilles, annonça-t-il sobrement. Mais il accepte de ne pas vous les faire manger...

C'était déjà un progrès. Quand on commence la palabre, en Afrique, on s'en tire toujours.

— Dites-lui qu'il faut que je lui parle avant. Et qu'il me les coupera ensuite, s'il en a toujours envie.

Peter Raw repartit à l'assaut. Cette fois, le dialogue ne dura que quelques secondes.

— Si vous ne voulez pas dire de quoi vous voulez lui parler, transmettez l'Anglais, il vient vous chercher.

Malko hésita. Mais il n'avait pas tellement le choix.

— Demandez-lui si cela l'intéresserait de se débarrasser de votre ami Mkele ?

Les traits de l'Anglais se figèrent d'un coup.

— Je n'aime pas ce genre de commission, fit-il sèchement.

Malko avait repris du poil de la bête.

— Faites-la ou vous perdrez vos mille livres.

À regret, Peter Raw retourna vers le noir. Cette fois ce dernier se dirigea droit vers Malko, précédé de l'Anglais.

— Il vous donne dix secondes pour vous expliquer, fit Raw.

Jacob Kangili arrivait. Aussitôt Peter Raw s'écarta prudemment.

— Je ne veux rien connaître de vos histoires, fit-il.

Il alluma une cigarette et s'éloigna de quelques pas.

Kangili s'accouda à la portière.

— Alors ?

Une lueur d'intérêt flottait quand même dans ses petits yeux intelligents.

— Je voulais vous voir pour vous proposer un marché, dit Malko.

— Lequel ?

— M'aider à liquider, Abdel Mkele.

Le noir éclata d'un rire sarcastique.

— C'est plutôt lui qui va vous liquider ! Il vous a raté une fois, mais la seconde sera la bonne.

Malko ne se démonta pas.

— Je suis toujours vivant, fit-il, et je n'ai pas renoncé. Mais j'ai besoin d'un homme comme vous.

Kangili semblait partagé entre l'intérêt et l'ironie.

— Pourquoi voulez-vous liquider Mkele ? demanda-t-il.

— Vous le savez aussi bien que moi, répliqua Malko. Votre Président n'a pas envie de voir Zanzibar annexé par la Chine...

Kangili secoua sa grosse tête.

— Je ne vous crois pas. C'est une histoire pour vous tirer des

pattes...

Il se redressa, sans lâcher Malko des yeux.

— Vous avez de la chance de connaître mon ami Peter, dit-il. Vous êtes dans sa voiture et il m'a demandé de vous laisser aller. Mais la prochaine fois que je vous trouve avec ma petite, je ne vous amènerai pas jusqu'ici pour vous couper la gorge.

Il lui tourna le dos, donna une tape amicale sur l'épaule de Peter Raw en passant et remonta dans sa « 404 ». L'Anglais revint lentement vers la Mercedes, s'assit au volant et remit les clefs.

— Vous me devez mille livres, dit-il simplement.

— Avec joie, fit Malko. Mais je ne me promène pas avec une pareille somme sur moi. Que diriez-vous d'un verre au *Kilimandjaro* ? En même temps, vous me ramèneriez...

L'Anglais haussa les épaules.

— Si vous y tenez. En tout cas, à l'avenir, faites attention.

Dès qu'ils roulèrent vers Dar-Es-Salam, Peter Raw haussa les épaules.

— Vous êtes fou de proposer un truc pareil à Kangili. Si je n'avais pas été là, il vous coupait en morceaux.

— Ce n'est pas absolument évident, dit Malko.

La terrasse du *Zébra Bar*, au dernier étage du *Kilimandjaro*, était délicieusement fraîche et dominait tout le port, avec les cargos éclairés brillamment. Féérique. Dans un box de bambous, Malko et Peter Raw, face à face, s'observaient. L'Anglais en était déjà à son troisième J & B Ce qui n'avait pas atténué son agressivité le moins du monde. Malko se contentait d'un grand verre de Contrexéville, pour se remettre de ses émotions.

— Quand verrai-je mes mille livres ? demanda-t-il.

Les yeux dorés de Malko se pailletèrent de vert.

— Je n'ai pas l'habitude d'oublier mes dettes d'honneur, fit-il sèchement. Et j'ai même l'intention de vous en faire gagner plus.

— Comment ?

Malko regarda autour de lui. Les autres boxes étaient vides. Les deux garçons noirs somnolaient à vingt mètres de là.

— En m'aidant.

— À quoi.

— Je vous l'ai dit tout à l'heure.

Peter Raw secoua lentement sa barbe blonde avec un sourire ironique.

— Tous les trois mois, un petit malin vient me proposer la même chose que vous. La dernière fois, c'était des gens de Londres qui

étaient prêts à me donner mon poids en or. Si j'acceptais de porter au Président de l'Ouganda un colis en forme de mort subite... Il y a vingt ans que je suis dans ce pays et les Africains m'ont accepté. Parce que je ne me mêle pas de leurs petites histoires. Alors, vous me filez mon blé, ce qui fait cinq cents livres par couille – un prix raisonnable – et on se dit au revoir...

Malko acheva sa Contrex.

— J'admire votre prudence, dit-il. Mais j'ai un marché à vous proposer que vous ne pourrez pas refuser.

L'Anglais repoussa son fauteuil en arrière, caressa sa barbe blonde et fit ironiquement :

— Dites vite. Parce que j'ai envie de me coucher.

— Vous savez que Mkele veut ma peau ?

— Je sais.

— Au cas où nous nous quitterions définitivement ce soir, dit gentiment Malko, il saurait dès demain que c'est vous qui m'avez sorti des griffes de Kangili. Alors qu'il se préparait au minimum à m'abîmer sérieusement. Il risque de manifester une certaine bouderie à votre égard.

Il y eut un long silence, troublé seulement par la rumeur de City Drive, dix étages plus bas. Puis les pieds du fauteuil de Peter Raw retombèrent sèchement sur le ciment de la terrasse.

— Vous êtes une belle ordure, laissa tomber l'Anglais.

— C'est un jugement, dit Malko sans se troubler, pas une réponse...

Peter Raw fixait Malko en caressant distraitement sa barbe.

— Ce n'est pas vous qui irez avertir Mkele ?

— Exact, fit Malko. Mais quelqu'un ira, à ma place. Dès demain.

Nouveau silence. Raw jouait avec son verre vide.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

Malko réprima un sourire de triomphe. Mieux valait un allié prêt à le poignarder à la première occasion que pas d'allié du tout.

— D'abord, que vous convainquiez Kangili de *nous* aider – il avait appuyé sur le « nous » car, sans lui, on ne peut rien faire. Il sait qui je suis et que c'est sérieux. Ensuite que vous mettiez votre connaissance du pays et des gens à mon service.

— Kangili marchera, dit Peter Raw, mais il vous liquidera ensuite, et moi avec...

— Ce sera à nous de nous défendre, dit Malko. Que pensent les Tanzaniens du gouvernement de Mkele ?

Peter Raw eut un sourire venimeux.

— Ils le vomissent. À cause de sa richesse d'abord. Ici, le Président Nyerere gagne 5 500 shillings par mois. Pas un sou de plus. Pour qu'on ne l'accuse pas de népotisme, il a même interdit à sa femme de

continuer son élevage de poulets... Et maintenant qu'ils ont vu les Chinois à l'œuvre, ils ont une frousse bleue. Les autres inondent la jungle du « petit livre rouge » en swahili. Seulement, je ne vois pas comment s'y prendre, Mkele est sur ses gardes.

— Moi, je vois, dit Malko.

Il entreprit d'expliquer à l'Anglais l'idée qu'il avait échafaudée. L'autre le regardait, sérieusement ébranlé. À la fin, il secoua la tête.

— Vous êtes complètement dingue, fit-il avec conviction.

— Très bien, dit Malko. Est-ce que les Tanzaniens participeront ?

— Si on n'en parle pas au Président, peut-être. C'est un idéaliste. Kangili est assez puissant pour arranger le coup s'il en a envie.

— Il faut s'en occuper, dit Malko. Activement.

Peter Raw eut un sourire ironique.

— Ne vous faites pas trop d'illusions, nous sommes en Afrique. Les choses ne se font pas comme ça.

Malko continuait à échafauder son plan.

— Est-ce qu'un pilote des East African marchera ?

L'Anglais secoua la tête.

— D'autant moins qu'ils sont blancs, qu'ils ont leurs familles ici et un bon job. Les East African Airways n'ont pas de commandants de bord noirs. (Il ricana.) Ils tiennent encore à leurs avions...

— Il faut absolument un pilote, fit Malko. Qualifié sur une grosse machine.

La barbe blonde de Peter Raw frémit. Il claqua des doigts.

— Il y a un type qui pourrait faire l'affaire. Si on met la main dessus. L'ancien pilote de Mkele. Un Zanzibarien d'origine arabe. Un jour, il a refusé de brûler la priorité à un jet commercial à Dar-Es-Salam et a tourné pendant cinq minutes avec Mkele à bord. À l'arrivée, celui-ci l'a battu comme plâtre avec l'aide de Kato. Sans les Tanzaniens, ils le tuaient. Il s'appelle Juma Salim. Je crois qu'il est à Dar-Es-Salam. Avant, on le voyait tous les jours chez *Margot's*...

— Je vais m'en occuper, dit Malko. Vous, voyez Kangili.

L'Anglais se leva.

— Je passerai ici, dès que j'aurai du nouveau, N'oubliez pas mes mille livres.

Avant de disparaître vers l'ascenseur, il se retourna.

— Je n'ai jamais beaucoup aimé Mkele, dit-il. Mais il est dangereux.

— Moi aussi, dit Malko.

Les deux hommes se toisèrent. Puis, l'Anglais parti, Malko s'accouda à la rambarde dominant le port. La brise tiède lui caressait le visage. Dure soirée. Il eut un petit pincement de nostalgie en pensant à Jane. C'était quand même dommage d'abandonner la jeune Américaine à la consommation exclusive de l'homme aux lèvres de

limace.

CHAPITRE VII

Trois jeunes Hindous, les cheveux dans le cou, la chemise de dentelle noire ouverte jusqu'au ventre sur un torse filiforme, la taille de guêpe serrée dans des pantalons tuyau de poêle, regardèrent Malko avec stupéfaction.

De mémoire d'Hindou, on n'avait jamais vu un blanc venir se promener sur Océan Road, dans leur coin à eux. De l'autre côté de la route, les contours vaguement mauresques de la Présidence se découpaient sur le ciel étoilé, dominés par un curieux donjon.

Comme tous les soirs, une centaine d'Hindous des deux sexes profitaient de la relative fraîcheur de la brise soufflant de l'océan Indien.

Le regard de Malko glissa sur le profil tourmenté et huileux des jeunes Hindous. Dès qu'il se fut un peu éloigné, ils échangèrent des remarques à voix basse dans leur langue.

Malko, se faufilant entre les voitures arrêtées face à la mer, arriva au bord de la plage. D'autres Hindous étaient assis à même le sable, en contrebas. Cela sentait la marée. Il regarda autour de lui, cherchant la haute silhouette d'Anjeli.

Cela grouillait d'Hindous, tous semblables dans l'obscurité. Les conversations à voix basse formaient une ambiance feutrée, presque oppressante.

Certains restaient dans leur voiture, portières ouvertes, les yeux fixés sur l'océan Indien. Leur ultime luxe... Très loin, de l'autre côté, se trouvait leur pays... Malko aperçut une femme, assise sur la plage, qui ressemblait à Anjeli. Il sauta sur le sable humide et s'approcha. Entendant des pas, la femme se retourna.

Elle avait cinquante ans, des bajoues, et une perle dans le nez.

— Ici !

Il tourna la tête. Cachée dans l'ombre d'une vieille Ford, il distingua une haute silhouette longiligne. En trois enjambées, il quitta la plage. Anjeli portait le même sari, bordeaux et rouge. Deux Hindous au visage olivâtre et hostile s'écartèrent discrètement. Dans la pénombre, Anjeli semblait encore plus grande.

— Ce sont des amis, expliqua la jeune Hindoue. Ils veillent sur moi. J'avais peur que vous ne veniez pas.

— Pourquoi ?

Elle hésita.

— Il n'y a que vous qui puissiez m'aider... Une femme, une métisse, est venue me voir de la part de Kato. Pour me dire de retourner à Zanzibar. Que le Président Mkele était fou de rage. Que si je ne rentrais pas...

Ses immenses prunelles noir liquide fixaient Malko avec une intensité douloureuse. Il lui sourit.

— Je pense que vous pourrez bientôt retourner là-bas. Mais...

— Et mon père ? dit-elle, il va le torturer, le tuer.

— Il faut gagner du temps, expliqua Malko, car j'ai besoin de vous un jour ou deux. J'ai trouvé un plan pour venir à bout de Mkele...

— Comment ?

— Ce serait trop compliqué à vous expliquer. Cette femme venue de la part de Kato, vous savez où la trouver ?

— Oui. J'ai un numéro de téléphone.

— Bien, fit Malko. Dès demain matin, vous allez entrer en contact avec elle, lui demander de vous remettre un pistolet. Lui jurer que, pour sauver votre père, vous allez me tuer.

Elle le fixa, étonnée.

— Mais que...

Il lui expliqua ce qu'il attendait d'elle. Dans tous les détails. Elle hochait la tête gravement, mais ne l'interrompt pas.

C'était une fille solide.

— Je crois que je peux y arriver, dit-elle.

— Bien. Je vous retrouverai après-demain ici à la même heure. J'espère que tout se passera bien.

— J'espère aussi, soupira Anjeli. J'ai tellement peur pour mon père. C'est un monstre, il va le tuer.

Zanzibar n'était qu'à 70 kilomètres à vol d'oiseau. Mais, dès que la nuit tombait, les bateaux n'avaient même pas le droit de sortir du port de Dar-Es-Salam. Pour qu'aucun débarquement ne puisse prendre par surprise le Président Mkele. Anjeli accompagna Malko jusqu'à sa voiture. Au moment où il allait y monter, elle se serra brusquement contre lui, avec une violence inattendue. Ses lèvres épaisses se posèrent sur son cou. Il sentit ses dents serrer sa chair, comme pour lui faire mal. Puis elle se détacha et courut vers ses amis.

Une rondelette putain kenyane affublée d'une perruque verte avec une robe guère plus longue qu'une ceinture moyenne, se laissa tomber sur une chaise à côté de Malko.

— *You buy me a drink*^{13} ?

Il secoua la tête négativement.

Dépitée, elle s'éloigna, dandinant ses fesses rebondies sous la soie verte. Si M^{me} Margot, ci-devant fondatrice de la plus luxueuse maison de rendez-vous de Zanzibar, avait pu voir où était tombé l'établissement qu'elle avait créé à Dar-Es-Salam, elle en eût été bien affligée.

Chez Margot n'était plus qu'une infâme boîte à matelots où un homme de bien comme Malko se sentait absolument déplacé. *Margot's*, seul reste de la présence française en Afrique de l'Est, s'élevait au coin de Makunganya et de Baimge Street, en face d'un terrain vague, en plein cœur de Dar-Es-Salam. Un énorme néon rouge annonçait *Airlines Hôtel*. C'était un étrange building en dégradé, chaque étage dominant la terrasse de l'étage inférieur. *Margot's* occupait le dernier étage. Au premier se trouvait un dancing bourré d'entraîneuses. Au passage, Malko avait remarqué l'écriteau cloué à la porte : « Minijupes interdites ». Pas par pudeur, mais pour éviter des débordements trop rapides de la part de clients pressés...

L'ascenseur était en panne depuis trois ans, Malko avait dû monter à pied les six étages.

L'Annapurna du stupre.

L'escalier n'était qu'une cage de ciment sale, sans aucune ouverture. Avec, à chaque demi-palier, une énorme glace. Toutes les dix marches, un couple s'étreignait. Outre que les punaises étaient beaucoup moins nombreuses que dans les chambres du *Airlines Hôtel*, la station verticale permettait d'éviter les sept shillings de la chambre. À la hauteur du troisième, Malko était passé devant le dos massif d'un matelot noir américain en train de trousser prestement avec des « hans » de bûcheron, une minuscule Tanzanienne debout sur la pointe de ses bottes, trois marches plus haut que lui. Ils ne l'avaient même pas regardé.

Au palier du quatrième, une fille lui avait barré la route. Des cuisses énormes, des seins dégoulinants, une tête simiesque. Directement, elle l'avait agressé dans ses œuvres vives avec un sourire canaille et édenté.

— *You come*^[14]...

Il avait eu toutes les peines du monde à s'en défaire et elle l'avait suivi jusqu'à l'entrée de *Margot's*.

En débouchant sur la terrasse, il avait eu l'impression d'atteindre le paradis. Une brise presque fraîche soufflait de la mer, on dominait les toits de Dar-Es-Salam. À droite de l'entrée, le bar disparaissait sous les putes aux perruques multicolores.

Malko regarda autour de lui. Il y avait une trentaine de filles, plusieurs avec des bottes, en dépit de la chaleur. Elles discutaient entre elles ou tentaient de s'infiltrer dans les groupes d'hommes qui

buvaient de la bière ou du whisky fabriqué Dieu sait comment.

Celle qu'il venait de chasser s'approcha d'un noir assis les pieds sur une table devant lui. Elle posa tranquillement la main sur son sexe. Sans rien dire, le noir plia sa jambe gauche et la repoussa du pied comme on se débarrasse d'un chien...

Bonne maison...

La fille s'éloigna sans insister. À côté de Malko, un groupe de noirs américains péroraient à tue-tête, accoudés à la balustrade. L'un d'eux, un béret à la Che Guevara enfoncé jusqu'aux oreilles, semblait particulièrement virulent. Malko réalisa alors qu'il était le seul blanc... S'il prenait fantaisie à ces énergiques de le balancer par dessus la rambarde, ce n'étaient pas les petites Kenyans qui les en empêcheraient, ni le policier tanzanien en uniforme qui veillait à l'entrée de la terrasse.

Il se leva et gagna le bar ; un groupe de noirs très jeunes dansaient sur place autour du juke-box.

Deux filles foncèrent sur lui, le coincèrent, se frottant contre lui, le palpant, en débitant des obscénités primaires dans un anglais approximatif.

Comment trouver Juma Salim, le pilote qu'il cherchait ? D'après Peter Raw, il était là tous les soirs.

Une noire, les cheveux tressés en petites nattes, s'approcha timidement. Malko lui sourit et demanda en anglais :

— Je cherche un ami, Juma, vous le connaissez ?

Elle le regarda sans comprendre. Analphabète et légèrement demeurée. Ce n'était pas de ce côté qu'il trouverait.

Il repéra un noir tout seul, à l'écart, penché sur la rambarde. Il s'approcha par-derrière.

— Juma ?

Le noir se retourna, les yeux dans le vague, ivre de bière de banane. Il murmura une injure en swahili et se mit à vomir par-dessus la rambarde. Malko battit en retraite.

Il s'approcha du bar et commanda une « snow cap ». Aussitôt, il fut cerné par une grappe de filles qui lui proposèrent un éventail varié d'horreurs tropicales. Excédé, il avisa une grosse à l'air éveillé, moulée dans une robe en fausse panthère qui la boudinait comme une saucisse de Francfort.

— Je cherche un ami, dit-il. Il s'appelle Juma Salim. Il vient souvent ici. Si vous me le trouvez, vous aurez cinquante shillings. Je ne bouge pas d'ici.

La fille fronça les sourcils. Par chance, elle comprenait l'anglais. Cinquante shillings, c'était ce qu'elle gagnait en une soirée de passes.

— *You speak serious*^[15] ? demanda-t-elle.

Malko, sans répondre, sortit une liasse de billets et les lui montra.

Aussitôt, la fille eut un large sourire et disparut dans l'escalier.
Une autre s'assit en face de Malko, comme pour le surveiller. Il but un peu de sa bière, essayant d'oublier où il se trouvait.
Il en avait par-dessus la tête de Dar-Es-Salam !

— C'est lui, ton ami ?

Malko sursauta. La grosse noire venait de surgir de l'escalier, remorquant un noir trapu avec un visage assez beau aux traits réguliers, des cheveux crêpés très court, l'air furieux. Il était vêtu d'une chemise sans manches, pleine de taches et d'un blue-jean.

Il dévisagea Malko et se tourna vers la fille.

— Qu'est-ce que c'est que ce blanc ! fit-il en swahili. Fous-moi le camp !

Se dégageant, il envoya une formidable tape sur le derrière en fausse panthère. La pute se mit à hurler. Aussitôt, le noir au béret de Che Guevara se rapprocha, menaçant. Comme si Malko avait frappé la fille.

— Heh ! Whitey !

L'homme que la fille était allé chercher marchait déjà vers l'escalier. Malko le rattrapa :

— Vous êtes Juma Salim ?

L'autre se retourna, les sourcils froncés.

— *Yeah*. Comment vous connaissez mon nom ?

Il parlait bien anglais.

— Je vous cherchais, dit Malko. Puis-je vous offrir une bière ?

Surpris, Juma Salim revint vers le bar et ils s'assirent côte à côte. Malko commanda une seconde « snow cap » après avoir glissé cinq billets dans la main de la fille. Juma Salim le guignait du coin de l'œil. Intrigué et pas tranquille. À travers la poche de son pantalon, il ne cessait de se gratter furieusement l'entrejambe. Il ne s'arrêta que pour boire sa bière d'un coup. Puis il demanda d'un ton amer :

— Qu'est-ce qu'un blanc fait dans ce bordel pour Nègres ?

— Vous êtes bien l'ancien pilote du Président Mkele ? demanda Malko.

Le visage rond de Juma Salim sembla s'arrondir encore plus.

— Comment vous savez ça ?

— Je le sais, dit Malko. Vous avez un job en ce moment ?

L'autre secoua la tête.

— Si j'avais un job, j'habiterais pas au *Morpion Hilton*. Ce fumier de Mkele a interdit qu'on m'engage aux East African Airways. Je fais des remplacements à la Tanzanair quand ils ont un gars malade. Mais ça ne va pas loin.

— Je pourrais peut-être vous donner un job, dit Malko.

Le noir le dévisagea avec un intérêt méfiant.

— Vous êtes dans une compagnie ?

— Non, mais je cherche un pilote.

Juma Salim se claqua la cuisse avec une moue découragée.

— Encore un truc foireux. Aller chercher des diamants dans la *copper belt* ou un truc comme ça. On risque de se faire flinguer et on n'est jamais payé. Vous autres, blancs, quand vous avez un bon job, vous le filez aux retraités d'East African. C'est pas ce qui manque à Nairobi.

Son ton était amer, agressif, Malko sentit qu'il allait partir, décrocher. Il se hâta de préciser, calmement mais fermement :

— C'est de *VOUS* que j'ai besoin. Est-ce que vous êtes qualifié sur DC9 ?

— Et comment ! fit fièrement Salim. J'ai été second pilote aux East African pendant quatre ans avant d'aller servir Mkele. D'ailleurs, les enculés de blancs nous laissaient faire tous les atterrissages et les trucs emmerdants. Et ils gagnaient 50 % de plus que nous...

Malko préféra ne pas s'engager dans la voie glissante de l'anticolonialisme. Juma semblait revendicatif, aigri et un peu trop sûr de lui. Mais pour ce qu'il allait lui proposer, il pouvait difficilement espérer un premier communiant. Il jeta un coup d'œil discret autour de lui. Le barman lavait des verres, les autres tabourets étaient vides et les filles s'étaient éloignées, découragées. De toute façon, le tumulte du juke-box couvrait leurs paroles.

— Vous seriez encore capable de piloter un DC9 ?

Juma hocha vigoureusement la tête.

— Bien sûr.

— Seul ?

— Vous voulez dire seul en cockpit ?

— Oui. Mais sur une très courte distance...

Le noir réfléchit.

— Il faudrait un second pilote pour l'atterrissage et le décollage. Qui connaisse un peu la machine. Pour la check-list. Mais qu'est-ce que c'est que votre combine ?

Malko fit comme s'il n'avait pas entendu. Il restait la question principale.

— Est-ce que vous pouvez poser un DC9 sur le terrain de Zanzibar ?

Juma Salim regarda Malko comme s'il l'avait traité de sale nègre.

— Non, mais vous êtes dingue ! Si je mets les pieds à Zanzibar, Mkele me fera couper en morceaux par Kato. Je préfère encore crever de faim ici.

— Ce n'est pas cela que je vous demandais, expliqua Malko. Est-ce

que, techniquement, un DC9 peut se poser à Zanzibar ? La piste est-elle assez longue, l'équipement radio suffisant, y a-t-il une balise, une piste en ciment ?

Le noir se gratta encore plus furieusement. Puis dit pensivement :

— La piste est courte, 2 400 pieds, mais l'approche est bonne. On peut descendre très bas au-dessus de la mer, il n'y a pas d'obstacle. Mais il n'y a pas de balise, pas de radioguidage, bien entendu. Faut faire ça au pif. Pour poser un DC9, ce serait juste. Si on rate dix mètres de béton, on va dans les cocotiers... Mais qu'est-ce que vous voulez aller foutre avec un DC9 à Zanzibar ?

Malko comprit que c'était le moment de montrer le bout de l'oreille.

— Où pouvons-nous parler tranquillement ?

Juma Salim se laissa glisser de son tabouret.

— En bas, dans ma chambre.

Malko faillit se boucher le nez en entrant dans la chambre minuscule, au troisième étage. La peinture des murs s'en allait par plaques. L'humidité les avait tellement rongés qu'on ne pouvait même plus distinguer leur couleur. Une ampoule nue pendait du plafond. Une âcre senteur de crasse, d'eau pourrie, de viande avariée suintait du plancher pourri.

— Alors, qu'est-ce que c'est, votre truc ?

— Je ne peux pas vous le dire encore, répondit Malko. Ce n'est qu'un projet. Mais j'avais besoin, avant d'aller plus loin, d'être sûr de votre... collaboration. N'oubliez pas non plus que l'appareil que vous auriez à piloter contiendra cent cinquante personnes. Il ne faudra pas aller dans les cocotiers...

— Cent cinquante personnes ! fit Juma Salim.

Une expression rusée fit briller ses yeux. Il s'assit sur le lit.

— Je commence à comprendre votre truc, fit-il en se grattant de plus belle. Si c'est ce que je crois, je suis votre homme. À condition que ça me rapporte.

Malko était resté debout au milieu de la pièce. Là où il avait le moins de chances d'attraper des bêtes.

— Cela vous rapportera, dit-il. Pas mal d'argent. Et une balle dans la tête si vous dites quoi que ce soit à qui que ce soit.

Juma Salim se leva d'un bond, tendit la main.

— C'est O.K. pour moi.

Malko lui serra la main puis prit un billet de cent shillings dans sa poche et le tendit au noir.

— Voilà pour vous empêcher de mourir de faim.

— Je suis ici tous les soirs, dit le pilote. Ou en haut quand j'ai de quoi me payer une pute... J'espère que ça marchera.

Malko referma la porte derrière lui. Alors qu'il était déjà à mi-palier, Salim la rouvrit et cria :

— Hé, je ne sais même pas votre nom !

— Ça ne fait rien, répondit Malko.

CHAPITRE VIII

Ahmed Chafik sortit de son bureau, précédé d'un petit noir boulot aux grands yeux d'antilope : le responsable du FRELIMO pour l'approvisionnement. Au moment où ils traversaient le petit hall d'exposition décoré de photos de maquisards, l'Égyptien remarqua une Hindoue très grande, en sari rose, plongée dans la contemplation des documents.

Au moment où il passait près d'elle, elle se retourna. Il reçut le choc des immenses prunelles noir liquide, de la bouche sensuelle, du nez délicatement busqué, orné, à la narine gauche, d'une petite perle.

Ses lèvres s'écartèrent en un sourire éblouissant et Ahmed Chafik eut l'impression que son estomac se remplissait d'un coup de lave brûlante. Depuis qu'il séjournait à Dar-Es-Salam, il n'avait pas vu une aussi jolie fille. La Tanzanie n'avait, comme ressources féminines, que des femmes de diplomates esseulées, pas toujours de première fraîcheur. Les noires ne lui disaient pas grand-chose, bien qu'il ne refusait pas, en jungle, de s'offrir une « rebelle ». Malheureusement, ces éléments politiquement avancés étaient très en retard sur le plan de la volupté. Il regrettait amèrement les chaudes bourgeoises du Caire qui trouvaient en lui le fumet de l'aventure. Dans la capitale égyptienne Ahmed était un Don Juan patenté, auréolé de sa qualité de révolutionnaire.

— Mon cher, fit la voix un peu apprêtée du dirigeant révolutionnaire, nous aurons libéré le Nord du Mozambique d'ici la fin de l'année... Si le temps reste sec assez longtemps.

Ahmed Chafik fit un effort surhumain pour détourner les yeux des hanches fines de la mystérieuse Hindoue. D'habitude, les seules personnes à regarder les photos de propagande étaient des gamins noirs dépenaillés.

Revenant à la prosaïque réalité, l'Égyptien plaqua sur ses beaux traits une expression guerrière et farouche.

— Je vous fournirai les armes, affirma-t-il. Vous ne manquerez de rien.

Ils sortirent du FRELIMO. La Land-Rover du leader noir était garée dans N'Rumah Street. Une foule bigarrée se pressait sur les trottoirs encombrés de marchands ambulants. Au fond, on apercevait

l'Ascari⁽¹⁶⁾ de la place de l'Indépendance brandissant sa baïonnette contre les colonisateurs...

Au moment de monter dans la Land-Rover, Ahmed Chafik se ravisa brusquement.

— Partez en avant, dit-il au noir. J'ai oublié un coup de téléphone important. Je vous rejoindrai avec ma voiture.

Ils allaient à l'hôtel *Kundunchi*, à quinze kilomètres au nord de la ville, pour un congrès du FRELIMO réunissant tous les sympathisants au mouvement. Ahmed devait prononcer un discours.

Dès que la Land-Rover se fut éloignée, il rentra dans le Q.G. du FRELIMO.

L'Hindoue était toujours plongée dans la contemplation des photos. Il s'approcha.

— Vous vous intéressez à notre cause ?

Elle se retourna d'un coup. Avec un sourire chaud, sensuel, émouvant.

— Oh, je les admire tant ! dit-elle. La voix était basse, chaleureuse, un peu retenue. Une expression de timidité extasiée rajeunit l'Hindoue.

— Vous les aidez ? demanda-t-elle.

Ahmed sentit sa poitrine se gonfler comme celle de Tarzan.

— Je suis l'âme du FRELIMO, dit-il gravement. Je ne quitterai ce pays que le jour où le Mozambique tout entier sera libéré du joug colonialiste.

— C'est merveilleux, soupira la belle Hindoue. J'aimerais tant pouvoir vous aider. Vous semblez si... (Elle chercha son mot.) Si décidé...

Ahmed Chafik n'avait jamais douté de son magnétisme personnel, mais s'il avait eu un tapis de prière, il l'aurait déplié immédiatement pour remercier Allah.

Il consulta sa montre, pris d'une inspiration subite. Allah ne lui pardonnerait pas de laisser échapper une occasion pareille.

— Voulez-vous en savoir plus sur le FRELIMO ? demanda-t-il.

L'Hindoue inclina la tête.

— Bien sûr, fit-elle avec enthousiasme.

Il la prit par le bras avec autorité, bien qu'elle soit plus grande que lui.

— Venez avec moi.

Elle hésita.

— Je ne voudrais pas vous déranger, vous avez sûrement beaucoup de choses à faire.

— Je vous en prie, insista l'Égyptien. Je dois présider une réunion du comité exécutif du FRELIMO, au *Kundunchi* et, ensuite, je serai heureux de bavarder avec vous.

— C'est vrai ?

Les prunelles noires étaient pleines d'émerveillement.

Ahmed Chafik hocha la tête gravement.

— Je ne pourrai malheureusement pas vous faire assister à notre réunion. Les débats sont secrets.

— Je comprends, fit vivement l'Hindoue. Je vous attendrai dehors, près de la piscine. J'aime beaucoup la plage du *Kundunchi*.

Il la regarda encore, ébloui de sa chance. Une Hindoue belle, révolutionnaire et apparemment libre, c'était trop !

— Je m'appelle Ahmed Chafik, dit-il en s'inclinant. Elle lui tendit la main.

— Mon nom est Anjeli.

Sa main était fine, souple, comme si elle n'avait pas contenu d'os. Son contact déclencha un flot d'hormones chez Ahmed. C'était une bonne journée. Il lui prit le bras pour la faire traverser le trottoir et l'amener à sa Land-Rover. Bénissant le FRELIMO. Au train où ils libéraient les possessions portugaises, il aurait largement le temps de séduire Anjeli. Et même sa fille.

Le *Kundunchi* ressemblait à une longue mosquée blanche posée à même le sable. De part et d'autre du hall central, rafraîchi par une fontaine et un massif de plantes tropicales, deux ailes s'étendaient parallèlement à la plage.

Anjeli Trombay cligna des yeux sous le soleil éblouissant.

L'océan Indien s'était retiré à près d'un kilomètre et se brisait en vagues blanches sur une petite barrière de coraux. La jeune Hindoue entendit des pas sur le sable et se retourna : Ahmed Chafik marchait vers elle à grandes enjambées, arborant un sourire vainqueur.

Elle s'était installée sur une natte à l'extrême bord de la plage sous une des paillotes bâties pour les hypothétiques clients du *Kundunchi*. La Tanzanie s'était payé un hôtel de luxe mais avait ensuite totalement oublié de le faire savoir. On découvrait le *Kundunchi* par hasard. De plus, aux demandes des agences de voyages étrangères, la direction répondait qu'il était plein. Simplement à cause de l'apathie fondamentale des employés de la réception. Quand un client s'en allait, ils oubliaient de rayer son nom. Sur le papier, le *Kundunchi* ne désemplissait pas.

— J'ai fini, annonça gaiement Ahmed Chafik.

Anjeli, les jambes repliées sous elle, le sari moulant sa poitrine lourde, leva un regard languissant, prometteur et soumis.

Le repos du guerrier.

— Vous devez être fatigué...

À part eux, il n'y avait personne sur la plage. En semaine, le *Kundunchi* était désert. Ahmed avait demandé à la jeune Hindoue de l'attendre assez loin du *lobby* plein de boubous multicolores et de dirigeants de la Révolution, sérieux comme des papes. Il ne fallait pas mélanger le travail et le plaisir.

Il passa une main sur son front.

— J'ai des responsabilités importantes. Des milliers de gens dépendent de moi. Quelquefois cela me fait peur... Il s'assit près d'elle sur le sable tirant les plis de son pantalon. De près, Anjeli était encore plus belle. Il dilata ses narines pour respirer son parfum. Une brise tiède venait de la mer, faisant voler quelques-uns de ses cheveux noirs.

— J'aime cet endroit, dit-elle, on respire ; à Dar-Es-Salam la chaleur est étouffante. Parfois, je marche sur la plage jusqu'à n'en plus pouvoir... Je m'amuse à regarder les crabes, les poissons volants, les singes dans la cocoteraie.

Ahmed Chafik sauta sur ses pieds.

— Moi aussi, j'adore la plage ! Venez !

Il lui tendit la main. Elle la prit, se déplaça gracieusement. Galamment, l'Égyptien épousseta le sable de son sari. Ce qui lui permit de mesurer la fermeté et la tiédeur de ses hanches. La lave, au fond de son corps, recommença à bouillonner. Anjeli lâcha aussitôt la main qui la tenait.

Côte à côte, ils partirent, quittant la plage du *Kundunchi*. Un boutre de pêche ancré tout près de la plage déchargeait sa cargaison. Devant eux, le sable était désert, sans limite, bordé par une cocoteraie sauvage. Ils marchaient sans mot dire, leurs pas faisant fuir les milliers de petits crabes qui s'enterraient aussitôt.

— Vous habitez Dar-Es-Salam ? demanda Ahmed.

Anjeli secoua la tête.

— Non. Zanzibar.

— Zanzibar !

Il la regarda avec des yeux nouveaux.

— Ce ne doit pas être drôle. On dit que la vie est très dure, que le Président Mkele fait régner la terreur...

Anjeli secoua la tête :

— Oh, ce n'est pas si terrible. J'y retournerai la semaine prochaine.

L'Égyptien dissimula son intérêt. Pourquoi ne pas joindre l'utile à l'agréable ? Il lui était très difficile de trouver des informations sur Zanzibar.

— Il y a toujours autant de Chinois ? demanda-t-il.

La jeune Hindoue éclata de rire.

— De plus en plus. Ils sont partout. Et ils terrorisent les Zanzibariens. Quand ils en surprennent un près de leurs installations,

ils le forcent à manger des kilos de riz. Ou à grimper à un cocotier jusqu'à ce qu'il tombe d'épuisement... Alors, personne ne rode autour de ce qu'ils construisent.

Ahmed buvait les paroles d'Anjeli. Il se voyait déjà rédigeant de copieux rapports pour sa Centrale du Caire, ayant de l'avancement, prenant de l'importance. Cette fille était une bénédiction... La meilleure façon de la « verrouiller » était évidemment d'avoir une aventure avec elle.

Ce qui ne semblait pas impossible. Contrairement aux autres Hindoues, elle paraissait très libre et même ouverte à des rapports dépassant le cadre de l'amitié. Il s'arrêta, lui fit face.

— Quel merveilleux endroit ! soupira-t-il. Et quelle chance j'ai de vous avoir rencontrée.

Anjeli eut un rire léger devant sa fougue !

— Quelle chance ! Pourquoi ?

Il prit sa main et posa ses lèvres sur la peau parfumée.

— Parce que vous êtes aussi ravissante que passionnante.

— Vous ne savez rien de moi, remarqua Anjeli sans dégager sa main.

— Je le devine, dit-il galamment. Mon intuition ne me trompe jamais.

Il faillit la prendre dans ses bras, mais se retint. Surtout ne pas l'effaroucher. Le *Kundunchi* ne formait plus qu'une tache blanche, éblouissante sous le soleil. Une mouette passa avec des cris aigus.

— Oh, regardez le petit singe !

Anjeli contemplait la cocoteraie qui bordait la plage, le bras tendu. Ahmed tourna la tête dans la direction indiquée. Souvent, on voyait des singes jouer dans les arbres, se poursuivre. Mais il n'en aperçut aucun.

— Je ne vois rien, avoua-t-il.

Il se retourna vers la jeune Hindoue et crut que son cœur s'arrêtait.

Le bras gauche le long du corps, très calme, elle braquait sur lui un petit revolver chromé. Il distinguait les mortels petits lingots de cuivre dans le barillet. L'Hindoue le visait comme au stand, le bras tendu devant elle, un œil fermé ! Instinctivement, Ahmed leva un bras pour se protéger le visage.

— Eh, cria-t-il, vous...

L'explosion lui déchira les tympans.

Elle avait tiré. Avec un hurlement, il fit un bond de côté, surveillant du coin de l'œil le trou noir du canon braqué sur lui. Il roula sur lui-même au moment du deuxième coup. Le sable jaillit tout près de lui, sous l'impact de la balle. Il se releva à quatre pattes, tournant le dos à Anjeli et décala vers la cocoteraie.

Deux autres détonations claquèrent dans son dos et il banda ses muscles, s'attendant à chaque instant à recevoir le choc d'une balle. Lui qui avait toujours soigneusement évité d'aller voir de trop près ce qui se passait dans les maquis... Au moment où il se laissait tomber derrière un tronc de cocotier abattu, une cinquième détonation claqua. Il se retourna et vit la jeune Hindoue qui courait maladroitement vers lui.

Il hésita une seconde, mais elle lui coupait la route du *Kundunchi*. Dans la cocoteraie, il pouvait s'abriter derrière les arbres. Il repartit.

— Mais elle est folle, complètement folle ! jura-t-il pour lui-même.

Cet attentat était insensé ! Lui qui ne se connaissait que des amis. À part les Portugais. Il y avait des Hindous dans les possessions portugaises. Mais, jusqu'ici, jamais les services « Action » portugais n'avaient fait appel à eux.

Anjeli se rapprochait. Il accéléra. Un autre coup de feu claqua.

Le cœur dans la gorge, il bondit en avant. Elle était enragée ! Il tourna encore la tête, ne vit pas une racine tordue et s'étala de tout son long. Une douleur aiguë lui déchira la cheville. Il pensa à une balle, mais il n'y avait pas eu de coup de feu : il s'était tout simplement déchiré un ligament ! Quand il voulut se relever, il jura de douleur. Mais la terrible Hindoue se rapprochait, se déplaçant souplement entre les arbres.

Il parvint à repartir, boitant, essoufflé, terrorisé. De nouveau, il glissa sur une noix de coco, faisant fuir un rat-palmiste et s'étala sur le ventre. Les pas de sa poursuivante lui firent tourner la tête. Horrifié, il aperçut le bras tendu, la gueule noire du pistolet braqué sur son dos. Il cria, le visage déformé par la terreur.

— Non !

Les deux détonations firent douloureusement vibrer ses tympans. Avec une surprise délicieuse, il réalisa qu'il n'avait pas été touché. Il se releva sur les mains et les genoux, vit l'Hindoue qui luttait avec son pistolet. Le barillet était vide. Il fallait qu'elle le fasse basculer, qu'elle éjecte les cartouches et qu'elle le recharge...

Galvanisé, Ahmed Chafik plongea dans les jambes de l'Hindoue. Il tira de toutes ses forces, et elle tomba sur lui dans un grand envol de soie rose. Il lui saisit le poignet droit, le tordit, toute sa galanterie oubliée. Pratiquement sans lutter, elle lâcha le pistolet, un petit Hardington à neuf coups, se dégagea, chercha à fuir. Il eut le temps de la retenir, lui tordant le bras. Elle supplia, décoiffée, affolée :

— Laissez-moi !

Mais la terreur était encore trop forte pour qu'il se conduise avec douceur.

Se relevant, il l'adossa à un arbre, prenant ses deux poignets frêles dans une seule de ses mains, la secoua furieusement, encore ivre de

peur. C'était un miracle qu'aucune des balles ne l'ait touché !

— Vous êtes folle ! rugit-il, complètement folle ! Pourquoi voulez-vous me tuer !

Peu à peu les battements de son cœur se calmaient et il essayait de retrouver un peu de dignité.

L'Hindoue posait sur lui le regard de ses immenses prunelles noires hallucinées. Soudain, elle se jeta vers lui de toute la tiédeur de son corps, sanglotant :

— Oh, je vous demande pardon ! Je vous en prie, ne me faites pas de mal !

De nouveau, Ahmed se sentit grand et généreux. Il ramassa le pistolet vide et le glissa dans sa ceinture, puis recula pour contempler le visage couvert de larmes de la jeune Hindoue qui réussissait à être encore belle, malgré tout. La superbe bouche qui l'avait fait rêver, tremblait d'émotion. Quelle incroyable histoire ! Il se demanda si on avait entendu les coups de feu du *Kundunchi*.

La cocoteraie était toujours aussi déserte.

— Pourquoi avez-vous tenté de me tuer ? demanda-t-il sévèrement. Si Allah ne m'avait pas protégé, je serais mort.

— On m'en a donné l'ordre, avoua Anjeli à voix basse. Sinon on tuait mon père.

Ahmed Chafik eut l'impression que toutes les vertèbres de sa colonne vertébrale se soudaient ensemble. Qui pouvait lui avoir tendu ce piège machiavélique ?

— Qui ? s'entendit-il demander d'une voix blanche.

Anjeli secoua la tête.

— Je ne peux pas vous le dire, il me tuerait.

De nouveau, l'Égyptien sentit la terreur le submerger. Il prit la jeune Hindoue par les épaules et la secoua furieusement.

— Tu vas me le dire, ou je te tue !

Et adieu la galanterie !

Anjeli ferma les yeux, secoua la tête avec une grimace douloureuse.

— Il faut jurer... ne le dire à personne... sinon...

— D'accord. Qui ?

Elle leva des yeux embués de larmes.

— Le Président Mkele.

Ahmed Chafik crut avoir mal entendu. Jamais il n'avait rencontré Mkele. Jamais il n'avait mis les pieds à Zanzibar.

— Mais pourquoi, balbutia-t-il. Pourquoi ?

Anjeli baissa les yeux.

— À cause des Chinois, souffla-t-elle. Il ne peut rien refuser aux Chinois. Ils ne vous aiment pas. Il paraît que vous êtes trop populaire chez les Tanzaniens. Ils veulent leur donner des armes à votre place.

Alors, ils ont décidé de vous éliminer. Vous les gênez.

Ahmed se passa la main sur le front. C'était un cauchemar. Il ne savait que penser. Au fond de lui-même, il réalisait parfaitement qu'il n'était qu'un « livreur », qu'un élément interchangeable. Si on le supprimait, un autre viendrait à sa place distribuer les armes égyptiennes. Il était le seul à savoir que la répartition se faisait du Caire, qu'il n'était qu'un magasinier en mort subite. Qu'à une cartouche près, il donnait ce qu'on lui disait de donner. À force de vantardise, il s'était bâti un personnage secret, tout-puissant. Les noirs du FRELIMO, assez naïfs, le croyaient doué d'un énorme pouvoir.

Pour eux, Le Caire était loin, et les Russes dans une autre planète. Il était l'homme qui leur donnait de quoi faire « boum ». Beaucoup lui avaient offert des amulettes pour le protéger. C'était le Che Guevara du pauvre. Et maintenant, voilà que cela se retournait contre lui... On le prenait réellement pour ce qu'il faisait semblant d'être. Même le Président de Zanzibar avait été impressionné par son personnage !

— Mais ce n'est pas possible, protesta-t-il d'une voix étranglée. Le Président Mkele est noir et je lutte pour la libération des Africains... Je vais aller le trouver.

Anjeli secoua la tête.

— Si vous mettez les pieds à Zanzibar, vous serez abattu immédiatement. Même à Dar-Es-Salam, vous êtes en danger de mort. Quand on saura que j'ai échoué, Watengu Kato en enverra d'autres. Ils sont déjà en ville. Le Président Mkele a promis 10 000 shillings à celui qui vous abattrait.

Intérieurement, Ahmed Chafik fut blessé par la modicité de la somme, un peu plus de mille dollars. C'étaient évidemment des tarifs de pays sous-développés. Mais il connaissait Kato de réputation...

Anjeli s'accrocha à lui.

— Il ne faut dire à personne ce que je vous ai confié, répéta-t-elle. Tout à l'heure, je n'ai pas vraiment visé, sinon, je vous aurais tué. Mais je vous avais trouvé tellement gentil, je ne pouvais pas. Alors, j'ai fait comme on m'avait dit, j'ai vidé mon barillet, mais j'ai tiré à côté !

C'était donc l'explication de l'extraordinaire maladresse de sa meurtrière. De nouveau, l'ego d'Ahmed Chafik se gonfla d'importance. Quand même, pour qu'un Président lâche des tueurs à ses trousses, il fallait qu'il soit réellement important... Aussitôt, la peur lui serra de nouveau l'estomac. Il ne tomberait pas à tous les coups sur un tueur à gages aussi émotif.

— Je ne peux pas me laisser tuer sans rien faire ! protesta-t-il.

— Vous n'êtes pas le seul, remarqua tristement Anjeli.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

La jeune Hindoue sembla hésiter, puis lâcha :

— Le Président Mkele a condamné un autre homme à mort. Un

blanc.

— À cause de moi ?

Cette fois, l'Égyptien ne comprenait plus du tout.

Non loin d'eux, une noix de coco se détacha et tomba à grand fracas, dérangeant un singe qui s'enfuit en poussant des cris aigus.

— Non, expliqua Anjeli. C'est un agent des Américains. Il paraît qu'il est venu ici pour liquider le Président Mkele. Mais il a raté son coup. Le Président était furieux. Il a envoyé ses meilleurs tueurs à Dar-Es-Salam. Pour lui et pour vous. Dans votre cas, il préférerait que cela ait l'air d'un crime passionnel. À cause de votre popularité. Je devais dire que vous aviez tenté de me violer...

— Maintenant... (Elle soupira.) C'est horrible, j'ai entendu ce qu'ils disaient. Un soir, ils se glisseront chez vous tout doucement et vous tueront avec leurs grands pankas, pendant que vous dormirez.

Elle débitait ses horreurs d'un ton tranquille. Ahmed Chafik sentit une sueur glaciale dégouliner dans sa nuque. Il ne pouvait quand même pas demander son rappel au Caire.

— Qui est cet homme ? Celui qu'ils veulent tuer aussi ? demanda-t-il.

Anjeli secoua la tête.

— Je ne sais pas. Il habite à l'hôtel *Kilimandjaro*. Il est blond et il a les yeux couleur d'or.

L'Égyptien jura entre ses dents.

C'était l'homme qu'il avait vu à la réception de l'ambassade américaine ! L'ami de Marc Gowan.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? demanda-t-il.

— Je vais dire que je vous ai raté, dit Anjeli, que vous avez fui dans la cocoteraie, que je ne veux pas recommencer. Mais je suis sûre qu'ils recommenceront...

— Vous croyez ?

Elle hocha la tête affirmativement.

Ahmed Chafik réfléchissait à toute vitesse. Le dilemme ne lui laissait qu'une issue. Il ne pouvait se plaindre aux Russes, encore moins aux Tanzaniens. Puisqu'on le prenait pour un héros, il allait se conduire en héros...

Il prit Anjeli par la main et l'entraîna vers le *Kundunchi*. Maintenant que le danger n'était plus immédiat, il recommençait à la trouver très belle.

— Vous n'allez pas me dénoncer ? demanda-t-elle d'une toute petite voix.

Il secoua la tête, avec une crispation nerveuse de la bouche qui aurait pu passer pour un sourire. Il avait mieux à faire.

CHAPITRE IX

Accroupis dans les hautes herbes du fossé, éclairés de temps en temps par les phares des véhicules qui passaient, les deux noirs écoutaient attentivement la femme, leur panku planté dans la latérite, devant eux.

Leurs tricots de corps étaient en loques, comme leurs shorts. L'un n'avait que deux doigts à la main gauche. Le nez de l'autre n'était qu'un horrible entrelacs de chairs pourries, gangrenées, déchiquetées. À travers les trous de leurs maillots de corps, on apercevait de curieuses taches roses sur leur torse...

C'étaient des lépreux. Échappés de la léproserie qui se trouvait à côté de la raffinerie italienne de l'A.G.I.P., sur la route de Bagamoyo. Ils survivaient de rapines, de mendicité, de noix de coco. Tous les soirs, ils se retrouvaient dans un coin connu d'eux, sur la baie de M'Sassani, non loin de la résidence du Président Nyerere. La police le savait, mais fermait les yeux. C'est là que les émissaires de Kato venaient chercher leurs hommes à tout faire. Car les lépreux, pour gagner quelques shillings, étaient prêts à tout. Rejetés par le monde, ils n'avaient rien à perdre.

La métisse qui leur parlait, accroupie comme eux, le visage lisse, leur tendit à chacun un billet de 100 shillings.

Une somme royale.

D'une voix sèche, elle leur répéta leurs instructions, se releva et sauta hors du fossé.

Les deux lépreux ne bougèrent pas. Silencieux, résignés et implacables. Si on leur avait donné cent shillings pour s'entre-tuer, ils auraient accepté.

Flavia regagna sa voiture et reprit la route de Dar-Es-Salam, en espérant qu'elle n'aurait pas à affronter une nouvelle colère de Mkele.

Des projecteurs cachés dans les flamboyants éclairaient le jardin de Marc Gowan, le transformant en décor hollywoodien. Ce qui permettait par la même occasion de s'assurer qu'il n'y avait pas d'intrus... Une voiture passa à toute vitesse sur Touré Drive, allant

vers le nord. On l'aperçut vaguement à travers la barrière blanche. Malko posa son « bloody Mary ». Il avait abandonné son alpaga pour un pantalon et une chemise de voile beige, qui semblait moulée sur lui.

— Je vais aller dîner à *l'Oyster Bay Hôtel*, dit-il. Espérons que notre ami Ahmed a mordu à l'hameçon.

Le patron de l'antenne C.I.A. semblait soucieux.

— Vous jouez avec le feu, remarqua-t-il. Entre Ahmed, Kangili et Peter Raw, c'est un vrai nœud de vipères.

— Vous oubliez l'honorable Président Mkele, souligna Malko. Il a quand même essayé de me tuer deux fois en trois semaines. Et j'ai l'impression que ce n'est pas fini.

L'Américain secoua la tête.

— Ce n'est pas le plus dangereux. Méfiez-vous de Kangili. À cause de Peter Raw, il acceptera peut-être d'entrer dans votre combine, mais il ne vous laissera pas quitter la Tanzanie vivant. Et Raw l'aidera.

— Je sais, dit Malko. Mais je ne quitterai la Tanzanie que Mkele mort.

Marc Gowan le regarda avec un drôle d'air, mi-ironique, mi-admiratif.

— Pourquoi cet acharnement ?

Malko regardait le ciel austral plein d'étoiles brillantes, extraordinairement clair.

— De temps en temps, il faut se faire plaisir, dit-il doucement.

Pur produit de l'époque colonialiste, le vieux maître d'hôtel de *l'Oyster Bay Hôtel*, noir comme du charbon, sautillait autour de la table de Malko, alternant la soumission la plus abjecte avec des sourires mielleux. Il semblait commandé par des fils invisibles, tant ses gestes étaient saccadés. Impossible de donner un âge à ses traits ridés. Mais, à voir son attitude, il avait dû connaître l'occupation allemande... Quelle différence avec l'arrogance des jeunes Tanzaniens qui semblaient souffrir de devoir servir des blancs.

On apporta la langouste grillée. Superbe. Le vieux garçon monté sur ressorts en sautait de joie. Hélas, Malko était obligé d'arroser cette merveille avec de la « snow-cap ». Il ferma les yeux, rêvant qu'il s'agissait d'un Mouton-Rotschild... ou d'un Dom Pérignon.

Le restaurant de *l'Oyster Bay Hôtel* était plein à craquer. Presque exclusivement des blancs. L'hôtel faisait face à l'océan Indien, à trois kilomètres du centre de Dar-Es-Salam. Au premier, le restaurant ouvert sur la brise du large ne désemplassait pas. C'était un des rares endroits de la Tanzanie où l'on pouvait faire un repas décent. Pas d'air

climatisé, mais de grands ventilateurs à l'ancienne mode.

Une trentaine de personnes s'agglutinaient autour des tables basses de la galerie, en contrebas du restaurant. Malko, lui-même, avait dû patienter au bar, près de vingt minutes...

Au moment où il extirpait la chair blanche de la langouste de sa coquille, la haute silhouette d'Ahmed Chafik apparut en haut de l'escalier de bois, face au bar. Toujours aussi élégant. Un foulard de soie rouge noué autour du cou, une chemise monogrammée ton sur ton, un pantalon impeccablement blanc. Et, au bras, une sacoche à cartes d'officier. Che Guevara de salon...

Malko plongea le nez dans sa langouste. Savourant l'instant presque autant que la chair succulente du crustacé.

Quand il regarda dans la direction du bar, l'Égyptien lui faisait face, inspectant la salle. Dès qu'il croisa le regard de Malko, un sourire automatique se plaqua sur son visage. Malko lui fit un signe amical de la main et, comme s'il n'attendait que cela, Ahmed Chafik ne fit qu'un bond jusqu'à sa table. Dégoulinant d'amabilité.

Il serra vigoureusement la main de Malko.

— Nous nous sommes vus chez l'ambassadeur des États-Unis, fit-il. Avec notre ami, Marc Gowan.

Malko lui rendit son sourire. En quittant le *Kilimandjaro*, deux heures plus tôt, il avait prévenu la réception qu'il dînait à l'*Oyster Bay Hôtel*...

— Vous êtes seul ? demanda-t-il.

Ahmed Chafik, qui s'était assis en face de lui, rajusta son foulard rouge, d'un geste embarrassé.

— Euh, j'attends une dame, mais je ne suis pas certain qu'elle ait pu se libérer.

— Restez donc avec moi en attendant, proposa Malko. Que diriez-vous d'une langouste ?

L'Égyptien eut un sourire contraint, mais resta assis :

— Je ne voudrais pas vous déranger...

— J'attendais aussi une dame, dit Malko, mais elle n'est pas venue. Peut-être est-ce la même ?

Ahmed rit poliment. Il paraissait nerveux, jetait sans cesse des coups d'œil derrière lui, vers l'escalier. Le garçon vint prendre sa commande. Malko l'attendit, laissant stoïquement refroidir sa langouste. Que de sacrifices la C.I.A. lui demandait ! À côté d'eux, une famille anglaise faisait un vacarme d'enfer.

— Comment vont vos rebelles ? demanda gentiment Malko. Il paraît que vous êtes très actif, que vous mettez l'Afrique à feu et à sang.

Ahmed Chafik eut un sourire constipé et plutôt sinistre.

— Vous savez, on dit beaucoup de choses, protesta-t-il. Je ne suis

que le simple exécutant d'une politique.

— Nous sommes tous des exécutants, dit doucement Malko. Mais c'est parfois important.

L'Égyptien jouait avec une boulette de pain, le regard dans le vide. Un garçon laissa tomber un plat derrière lui et il sursauta, se retournant d'un bloc. Malko retint un sourire :

— Vous êtes bien nerveux ! Vous avez peur que les Portugais vous fassent assassiner ?

Chafik secoua la tête sans répondre. Il n'appréciait pas l'humour de la situation à sa juste valeur.

— J'espère qu'ils n'iraient pas jusque-là, fit-il d'une voix blanche.

Malko sentait que quelque chose lui brûlait les lèvres mais qu'il n'osait pas le lâcher.

— Vous faites un métier dangereux, remarqua-t-il.

— À qui le dites-vous ! soupira Ahmed Chafik.

Le cri du cœur.

Les deux hommes se regardèrent quelques secondes. À côté d'eux, les Anglais mangeaient enfin en silence. Un coup de brise fraîche rafraîchit délicieusement l'atmosphère du restaurant durant quelques secondes. Ahmed Chafik se pencha par-dessus la table.

— Écoutez, dit-il gravement, nous sommes des professionnels tous les deux. Alors, ne jouons pas au plus fin.

— Que voulez-vous dire ?

Malko le fixait, un bout de langouste au bout de sa fourchette. Remerciant mentalement la douce Anjeli.

Dalila avait des émules dignes de la tradition.

— Impossible de les amener à Dar-Es-Salam, soupira Ahmed Chafik. Les Tanzaniens ne voudront jamais. Ils veulent, absolument, conserver l'image d'une Fédération de l'Est Africain heureuse. Même s'ils rêvent de se débarrasser d'Amin et de Mkele. Or, pour transporter mes hommes, j'ai besoin des camions de l'armée tanzanienne.

Malko savait que l'Égyptien disait la vérité.

Le restaurant s'était vidé, bien qu'il ne soit que onze heures. Mais la conversation entre les deux hommes était passionnante. Très vite, l'Égyptien avait révélé à Malko le but de leur rencontre : s'aider mutuellement à liquider l'affreux Mkele qui voulait leur mort à tous les deux...

Il avait fallu à Malko énormément de sang-froid pour ne pas sourire durant le récit horrifique de l'attentat perpétré par Anjeli. L'Égyptien en était encore bouleversé.

Malko avait accepté « du bout des lèvres » l'offre de l'Égyptien, en

exigeant le secret le plus absolu vis-à-vis de sa Centrale du Caire. Chafik avait approuvé chaleureusement. Et il avait même l'impression que c'est lui qui avait suggéré l'utilisation des maquisards du FRELIMO pour la liquidation de Mkele...

On en était aux détails pratiques...

— Vous pouvez donc disposer de cent vingt hommes ? demanda Malko. Avec un armement léger...

— Affirmatif, fit Ahmed Chafik, de nouveau dans sa peau de révolutionnaire. Ils ne sont pas trop mal entraînés. Certains se sont même déjà battus contre les Portugais.

Étant donné la valeur de l'armée zanzibarienne, cela n'avait pas une importance énorme...

— Ils ne poseront pas de questions ? s'enquit Malko.

Zanzibar, ce n'est pas le Mozambique... Il ne faudrait pas qu'ils refusent de marcher à la dernière seconde...

— Ils détestent les Chinois, affirma l'Égyptien. Je leur expliquerai que le Président Mkele est un traître à la cause africaine. Qu'il vend son pays aux Chinois. Du moment que l'opération sera cautionnée par les Tanzaniens, cela suffit. Ce sont des gens simples.

Malko leva les yeux, regardant l'océan Indien luisant doucement sous la lune. Savourant son triomphe. En deux jours, il avait totalement retourné la situation. D'homme traqué, il devenait attaquant. Il avait le noyau de son expédition : cent vingt guérilleros, c'était plus qu'il n'en fallait pour liquider les partisans de Mkele. Il se chargerait lui-même du Président. Mais tout n'était pas encore résolu. Loin de là...

— Il faut absolument trouver une base de départ, dit-il. Où sont vos hommes en ce moment ?

— Il y en a dans le Sud et aussi, dans le Nord, près de Moshi. Nous avons un camp d'entraînement tout près de la frontière du Kenya. Parce que le terrain ressemble à celui de l'Afrique du Sud.

— Ce n'est pas loin du Kilimandjaro Airport, remarqua Malko. Ce serait peut-être plus facile de démarrer de là que de Dar-Es-Salam et plus discret pour les Tanzaniens, puisque cet aéroport est en pleine nature. Aruscha est à près de cinquante kilomètres. Ensuite, on filerait directement jusqu'à Zanzibar. Cela ne doit pas faire une demi-heure de vol.

Ahmed Chafik paraissait inquiet.

— Vous croyez que cela marchera ?

Les yeux dorés de Malko lui adressèrent un sourire rassurant.

— Pourquoi pas ? Jamais Mkele ne pensera qu'il s'agit d'une attaque en voyant un appareil *civil* des East African Airways. La tour de contrôle de Zanzibar ferme à sept heures. Personne ne pourra donc interroger l'avion avant qu'il ne se pose. Ensuite, ce sera trop tard... Et

même s'il y avait encore un contrôleur dans la tour, il suffirait de dire par radio que l'appareil est en difficulté. Les Zanzibariens ne se poseront pas de question.

L'Égyptien suivait les explications, les sourcils froncés. Tandis que le vieux maître d'hôtel noir continuait à sautiller autour de la table, comme un pantin détraqué.

— Et comment atteindrons-nous la ville ? demanda Chafik.

— Je m'occupe de cela, dit Malko. La villa de Mkele se trouve en bord de mer, à mi-chemin entre l'aéroport et la ville. Il suffira que vos hommes établissent des barrages sur la route pour éviter que Mkele ne reçoive du secours. J'irai, avec une vingtaine d'hommes et vous, m'occuper de lui.

Ils étaient maintenant pratiquement seuls dans le restaurant. Malko paya l'addition et se leva, suivi de l'Égyptien. Il appréciait assez de monter un coup de main contre le tyran de Zanzibar avec l'aide d'une barbouze égyptienne et d'armes russes.

Ahmed Chafik était tombé dans le piège, les yeux fermés. Il ne restait plus qu'à réunir les autres éléments. Escorté de l'Égyptien, il sortit du restaurant. Touré Drive était déserte, les villas coscues de Oyster Bay endormies à cette heure tardive. Ils traversèrent la petite route goudronnée pour gagner la cocoteraie où les voitures étaient garées.

Malko serra la main de l'Égyptien.

— Je vous contacterai au FRELIMO, dit-il.

Au moment où il s'apprêtait à monter dans sa Cortina, il aperçut deux ombres qui s'approchaient, marchant entre les cocotiers. Il pensa d'abord à des amoureux. Puis il réalisa qu'il s'agissait de deux hommes. Dans la pénombre, il vit briller les lames au bout de leurs bras.

Ahmed Chafik sursauta en même temps que Malko.

— Attention !

Fiévreusement, il luttait avec les courroies de sa sacoche d'officier.

Malko fit un saut de côté, évitant un des hommes – un noir – qui fonçait sur lui. La lame d'un long panká l'effleura avant de frapper la tôle de la Cortina, devant le pare-brise. Par la portière ouverte, Malko plongea la main à l'intérieur de la voiture pour prendre son pistolet extraplat caché sous le siège.

Un coup de feu claqua derrière lui.

Ahmed Chafik brandissait à bout de bras un gros Tokarev automatique avec lequel il venait de tirer une balle dans le dos de l'agresseur de Malko. Le noir poussa un cri, essaya de frapper encore et s'effondra dans l'herbe, une grosse tache sombre sur son maillot de corps. Mais, son compagnon se rua en avant à son tour, l'arme haute.

Son moulinet rata Malko d'un cheveu, mais coupa net l'antenne de

radio. Malko parvint à lui saisir le poignet à deux mains et commença à lutter avec lui, le coinçant contre la carrosserie de la Cortina... Le noir se débattait furieusement, donnant des coups de pied, bavant, grondant comme une bête.

Ahmed Chafik tournait autour des deux hommes, son Tokarev au poing, hésitant et affolé. En deux jours, il avait vu plus de violence qu'en deux ans d'action révolutionnaire... Soudain, Malko parvint à coincer le noir contre la carrosserie de la Cortina. Ahmed Chafik se précipita.

— Non ! cria Malko.

Trop tard. L'Égyptien avait appuyé le canon du Tokarev contre les côtes maigres de l'agresseur. Malko sentit le corps du noir tressauter contre lui, secoué par l'impact des balles de 38. Le poignet qu'il tenait se relâchait d'un coup. Les détonations se répercutèrent sèchement, faisant vibrer ses tympanes. Il recula, et le noir glissa contre la carrosserie, les yeux fixes. Malko aperçut le nez rongé par la lèpre, les taches blêmes sur les bras.

— Mon Dieu, balbutia Chafik, je l'ai tué...

Il était livide. C'était la première fois qu'il se servait d'une arme contre un être humain. Il regarda les deux corps étendus dans l'herbe de la cocoteraie avec une énorme envie de pleurer. Malko le prit par le bras. Personne n'était encore venu de l'*Oyster Bay Hôtel*, mais cela n'allait pas tarder...

— Vite, je vais filer, dit-il à l'Égyptien. Vous direz que vous avez été attaqué par des voyous. Avec la position que vous avez ici, vous ne risquez rien. Alors qu'on risquerait de me poser des questions gênantes... Qui mettraient en danger nos projets.

L'Égyptien approuva machinalement d'un hochement de tête. Les yeux fixés sur les cadavres des deux lépreux. Se retenant de toute sa force pour ne pas vomir.

— Ils voulaient vraiment nous tuer, murmura-t-il d'une voix étranglée.

— Certainement pas nous demander l'heure, fit Malko, en tournant son démarreur.

Cette attaque brutale était providentielle. Si Ahmed Chafik avait encore eu besoin d'être convaincu... Il ajouta perfidement, en passant sa première :

— Vous l'avez échappé belle.

Dans la lueur des feux rouges, il aperçut l'Égyptien, immobile devant les deux hommes qu'il venait de tuer. Des gens traversaient la route, venant aux nouvelles. Il se demanda pourquoi le Président Mkele avait fait appel à des lépreux.

Il devenait urgent de réaliser son plan avant que le tyran de Zanzibar ne parvienne à l'empêcher de quitter la Tanzanie vivant.

Le murmure des Hindous discutant à voix basse sur le grand parking de Océan Drive était couvert par le grondement sourd de la marée montante. Dans une heure, l'océan Indien atteindrait le bord de la plage. Malko sentait dans son dos l'humidité du rocher qui les dissimulait, Anjeli et lui. La jeune Hindoue lui faisait face, assise sur ses talons à même le sable, ses immenses prunelles noires fixes comme sur une photo. De la route en surplomb, on ne pouvait les voir. Et, de toute façon, les amis de la jeune Indienne veillaient sur eux. Aucun noir ne viendrait les chercher là, au milieu de ses frères de race.

— Vous avez été merveilleuse, dit Malko. Grâce à vous, mon plan est en train de se réaliser... Ahmed Chafik est maintenant persuadé que Mkele veut se débarrasser de lui.

Anjeli eut un sourire triste, éteint. Elle portait un sari beaucoup plus ordinaire, en légère soie rose sans broderies.

— J'étais tellement émue que j'aurais pu le tuer, même sans le vouloir, avoua-t-elle.

— Tout ira bien maintenant, affirma Malko. Dès que l'opération aura réussi, votre père sera hors de danger. Mais il faut faire vite. Mkele continue à mettre tout en œuvre pour se débarrasser de moi. Il va finir par y parvenir. Je ne suis pas invincible.

Anjeli se mordit les lèvres.

— J'ai de mauvaises nouvelles, murmura-t-elle. La métisse est venue aujourd'hui. De la part de Kato. Mkele ne croit plus que je pourrai vous tuer. Il faut que je rentre à Zanzibar, sinon, on tuera mon père demain soir, en l'empalant à la mode arabe. J'ai retenu une place dans l'avion de sept heures. Je ne sais pas si je vous reverrai jamais.

Elle se tut et on n'entendit plus que le bruit de la mer. Malko essayait de faire le point. Il lui fallait au moins une semaine pour mettre son plan sur pied. Impossible de conseiller à la jeune Hindoue de désobéir au tyran. C'eût été condamner son père à mort.

— Obéissez, dit-il. Je viendrai vous chercher à Zanzibar.

Anjeli montra ses dents éblouissantes dans un sourire las. D'un mouvement souple et coulé, elle se rapprocha de lui. Leurs visages se frôlèrent. La bouche de l'Hindoue voleta sur lui, puis se posa sur la sienne. Elle l'embrassa lentement, avec passion et tendresse, les mains nouées derrière sa nuque.

Puis, doucement, ses doigts glissèrent le long du torse de Malko, suivant le dessus des côtes, puis plus bas. À son tour, il suivit les contours de son corps flexible, à travers la soie de son sari. Il pouvait sentir la tiédeur de sa peau.

Ses longs cheveux noirs flottaient dans son dos plus bas que ses reins. Elle ondula sous le contact, poussa un petit gémissement, rejetant la tête en arrière.

L'ombre du rocher les protégeait. Elle se tordit sous sa main, gémit

doucement. À quelques mètres d'eux, il y avait une centaine d'Hindous. Ce qui inhibait un peu Malko. Il suggéra à l'oreille d'Anjeli :

— Pourquoi n'irions-nous pas au *Kilimandjaro* ?

Elle secoua la tête :

— On pourrait nous voir. C'est trop dangereux. Nous sommes bien ici...

Maintenant, elle était à genoux devant lui, très droite, ondulant comme un cobra, ses longs cheveux au vent. Elle se lovait contre lui, se tordait, épousait son corps, avec une souplesse invraisemblable. Son sari entourant toujours son corps, mais Malko avait pourtant l'impression qu'elle était nue. Il atteignait ses seins tièdes, la peau tendre de ses cuisses, son ventre brûlant, sans jamais rencontrer d'obstacle. Comme si la soie s'écartait par miracle devant ses caresses.

Ses mains à elle couraient sur lui comme des filaments impalpables, créant d'infinitésimales décharges électriques partout où elles se posaient.

Elle l'avait dénudé, voletait autour de lui.

Abandonnant sa bouche, elle s'inclina et commença à le caresser. Comme si sa colonne vertébrale avait été en caoutchouc. Son long cou ondulait doucement. Sentant son plaisir approcher, Malko voulut l'arracher de lui, mais elle s'accrocha avec la ténacité d'une pieuvre parfumée.

Pendant quelques secondes, il oublia le rocher glacé dans son dos, les tueurs de Mkele, la C.I.A. Il n'en finissait pas de se vider de son plaisir.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il se heurta aux prunelles noires d'Anjeli levées vers lui. Pleines de fierté et de reproche :

— Vous avez crié, dit-elle tendrement.

La brise de l'océan Indien rafraîchit la chair brûlante de Malko.

Des Hindous se baignaient un peu plus loin, jouaient dans l'eau.

Brusquement, Anjeli se leva, tirant Malko par la main :

— Venez, ôtez vos vêtements.

Il obéit, ne gardant que son slip de bain qu'il portait toujours sur lui en Tanzanie. De nouveau, Anjeli, enveloppée jusqu'aux pieds dans son sari rose était le symbole de la pudeur. Ils entrèrent dans l'eau en se tenant par la main. Elle était délicieusement tiède. Le sable continuait en pente douce, très loin.

Ils marchèrent une centaine de mètres, s'éloignant du groupe qui se baignait. Puis Anjeli s'appuya contre Malko. Les vagues clapotaient à la hauteur de leur taille. Le sari de la jeune Hindoue flottait autour d'elle comme une méduse colorée.

Elle embrassa Malko, s'enroulant autour de lui comme une liane, ravivant son désir, par la simple force de son contact. Elle semblait ne

pas peser, être irréaliste.

Sans qu'il sache comment, Malko se retrouva nu, les pieds solidement ancrés dans le fond. Anjeli accrochée à son cou. Il sentit soudain les jambes de l'Hindoue remonter le long des siennes, épouser ses hanches en une prise possessive et acrobatique. Elle était d'une souplesse et d'une minceur incroyable. À part ses seins épanouis, elle avait le corps d'un garçon. Aidée par les remous de l'océan Indien, elle hissa peu à peu son bassin, centimètre par centimètre, avec une lenteur exaspérante, les bras noués derrière la nuque de Malko.

Sans cesser de le regarder.

Puis, insensiblement, elle se laissa retomber, glissant le long de son torse. Sans le toucher, sans dénouer ses bras, elle s'empala jusqu'à ce que leurs os se heurtent, et demeura ainsi, la bouche entrouverte sur ses dents éblouissantes. Ses prunelles noires presque complètement révulsées. Seuls de petits frémissements faisaient trembler par moments son corps.

Les pieds de Malko s'étaient enfoncés dans le sable du fond, sous le poids d'Anjeli. Il n'osait pas bouger, pour ne pas troubler le miracle. Son sexe tendu, enfermé dans son écrin ardent, palpitait sans intervention de sa volonté.

Anjeli écarta soudain son buste du sien pour mieux le voir et s'inclina sur le côté, l'entraînant dans une sorte de valse lente au milieu des vaguelettes et de l'écume blanche, toujours clouée à lui. Elle souriait, aussi à l'aise dans son étrange position que si elle avait été dans un lit.

La lune se cacha derrière un nuage.

Les Hindous qui prenaient le frais semblaient maintenant à des millions d'années-lumière.

— Ne bouge pas, souffla la jeune Hindoue.

Elle s'était rapprochée de lui, les yeux dans les yeux. La pointe de sa langue darda, caressant rapidement les lèvres de Malko, avec une précision incroyable. Les mains qui tenaient sa nuque vinrent étreindre son visage, le bout des doigts sur les tempes.

— Nous allons jouir ensemble, dit-elle gravement.

Le clapotement tiède sur les reins de Malko semblait le masser. Il aurait voulu que cet intermède ne cesse jamais.

Il ressentit tout à coup une impression extraordinaire, comme si une main invisible avait pressé violemment son sexe. Il crut rêver. Il était toujours dans la même position, ancré profondément dans la jeune Hindoue. Leurs corps ne bougeaient pas.

Et pourtant, il se passait quelque chose d'incroyable. La pression sur son sexe se relâcha, puis reprit, douce, insistante, aussi excitante que la caresse d'une bouche. Comme un gant de velours vivant. Il regarda Anjeli : elle avait les yeux clos, la tête rejetée en arrière, une

grande ride verticale barrait son front. On aurait pu la croire en catalepsie. Ses autres muscles faciaux s'étaient relâchés, révélant la légère asymétrie de son visage.

Mais, plus bas, au centre de son corps, le rythme des pressions s'accélérait sans que les hanches d'Anjeli bougent d'un millimètre. C'étaient ses membranes internes qui emprisonnaient Malko et le relâchaient sur commande... sur un tempo de plus en plus rapide, comme douées d'une vie indépendante. La jeune Hindoue paraissait posséder le contrôle total de ses muscles les plus intimes... À son tour, il commença à haleter, sous l'emprise de l'étrange gant de velours.

Son plaisir vint d'un coup et, en réponse, les muscles d'Anjeli se serrèrent autour de lui, à lui faire mal. Ses nerfs apaisés, le chaud fourreau demeura autour de lui, vivant, intime. Anjeli ouvrit les yeux.

— C'est ainsi que je fais l'amour, dit-elle doucement, lorsque j'aime vraiment quelqu'un.

Malko pensa aux milliers de sculptures érotiques Hindoues... Il n'aurait jamais cru devenir un bas-relief vivant... De nouveau, il sentit le contact de la mer tiède autour d'eux.

Doucement, Anjeli se détacha de lui, ramenant les pans de son sari autour d'elle.

— Il faut que je rentre, dit-elle, nous allons être les derniers.

Malko la précéda hors de l'eau. Son sari plaqué contre son corps fin la moulait avec une précision pleine d'érotisme.

Ils s'arrêtèrent dès que l'eau ne leur arriva plus qu'à la cheville. Anjeli fixa Malko.

— Je vous attends à Zanzibar, dit-elle doucement. Ne tardez pas trop.

— On ne va pas s'étonner de vous voir mouillée ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête :

— Nous nous baignons toujours avec nos saris. Par pudeur.

CHAPITRE X

Assis à même le plancher poussiéreux, un petit Tanzanien tout noir contemplait avec une immense apathie un tas de clefs plus haut que lui. Il y en avait de toutes les tailles, depuis la « Yale » moderne et plate, jusqu'à la vieille clef rouillée pesant un kilo. Certaines portaient une étiquette, mais la plupart étaient nues... Entendant du bruit derrière lui, l'homme aux clefs en prit une dans le tas, l'examina, l'essuya entre sa chemise, y attacha une petite étiquette avec un fil de fer, y inscrivit un numéro et le transcrivit dans un grand registre posé par terre.

Malko regardait ce cimetière de clefs avec stupéfaction. Inattendu, dans ce building ultramoderne du « Housing and Finance » qui dominait la place de l'Indépendance, en plein cœur de Dar-Es-Salam.

— À quoi joue-t-il ? demanda-t-il à Peter Raw.

— Ils ont nationalisé tous les immeubles locatifs de Dar-Es-Salam, fit l'Anglais. Pour faire avancer le socialisme, mais surtout pour emmerder les Hindous. Il n'y avait qu'eux à être propriétaires.

Il ricana dans sa barbe blonde.

— Seulement les Hindous les ont baisés. En leur donnant les clefs sans leur dire à quels appartements elles correspondaient. Ils en ont quelques milliers qui ne leur servent pas plus que si les maisons qu'elles ouvrent se trouvaient dans la Lune. Il faudrait les prendre une par une et les essayer dans toutes les serrures de Dar-Es-Salam. Il y en a pour un petit siècle, au rythme où les Tanzaniens se remuent.

Malko réprima un sourire en dépit de ses problèmes. Le socialisme révolutionnaire à la sauce africaine donnait de curieux résultats. Ils traversèrent la pièce aux clefs, suivirent un couloir. Peter Raw bougonna :

— Je voulais déménager, expliqua-t-il. On m'a dit qu'il n'y avait rien. J'ai cherché. Rien qu'à Oyster Bay, j'ai trouvé vingt-huit villas vides ! Mais ils n'ont pas les clefs, et la loi n'autorise pas à forcer les portes. Alors, je vais m'arranger avec un Hindou à qui je refilerai un bakchich et qui me donnera un double en me disant à quoi il correspond. En attendant, on ne trouve plus un appartement à Dar-Es-Salam. Pas plus que de chocolat, d'huile, de beurre ou de viande... Et vive la Révolution !

Peter Raw était passé le prendre à son hôtel, juste au moment où Malko était en train de lire dans le *Daily News* le récit de la honteuse agression dont avait été victime le secrétaire général de l'O.U.A., Ahmed Chafik.

L'éditorialiste fulminait contre les voyous qui attaquaient les passants, dès la nuit tombée, le long de Océan Road et à Oyster Bay.

Malko avait hâte de rencontrer Kangili. De la réponse de la barbouze tanzanienne dépendait le succès ou l'échec de son plan.

Peter Raw s'arrêta devant une porte et frappa un coup léger. Un noir en civil ouvrit et les fit pénétrer dans un bureau climatisé. Des cartes de Tanzanie hérissées de punaises multicolores tapissaient les murs. Par la fenêtre, on apercevait la pharmacie indienne, au coin d'Indépendance Avenue.

— Où sommes-nous ? demanda Malko.

— C'est une des bases secrètes de la T.S.S., fit Peter Raw. On y recense les ennemis du peuple...

— Qui sont les ennemis du peuple ?

Une voix douce fit suavement derrière lui :

— C'est moi qui décide qui sont les ennemis de la Tanzanie.

Jacob Kangili avait silencieusement ouvert la porte et les contemplait avec une expression impénétrable.

Coiffé de son éternelle casquette de velours, les mains toujours aussi chargées de bagues, il alla s'asseoir derrière le bureau et adressa un sourire venimeux à Malko, ses lèvres ressemblant de plus en plus à deux grosses limaces.

— Qu'avez-vous de neuf à m'apprendre ? demanda-t-il.

Malko éprouvait un certain malaise à se retrouver en face du noir qui l'avait traité si brutalement. Mais il essaya de faire taire ses sentiments personnels.

— C'est *vous* qui avez du neuf. Vous seriez disposé à m'aider.

Le noir leva sa main. Sa paume était rose.

— Cela dépend, dit-il, de ce que vous voulez faire et de ce que vous attendez de moi.

Ses petits yeux intelligents ne quittaient pas Malko. Comme pour déceler la moindre faille chez lui.

— J'ai besoin d'un avion, dit Malko, d'un DC9 des East African Airways. Qu'il puisse décoller de Dar-Es-Salam, disons dans l'après-midi, se rendre à un autre terrain et revenir ensuite à Dar-Es-Salam dans la nuit.

Une lueur d'étonnement passa dans les yeux de Kangili, vite maîtrisée.

— Simplement un avion ! fit-il ironiquement.

— J'apporte tous les autres éléments, répliqua Malko.

Kangili était sérieusement accroché. Ce n'était pas le moment de

baiser. Calmement, Malko exposa son plan au chef du T.S.S. Sans oublier de mentionner la participation d'Ahmed Chafik. En entendant le nom de l'Égyptien, Kangili fronça les sourcils :

— Pourquoi en veut-il à Mkele ?

— Les Russes ne voient pas d'un bon œil les Chinois s'installer à Zanzibar, précisa Malko. Ils désirent garder le contrôle des mouvements rebelles agissant à partir de votre pays.

Cette fois Kangili était franchement intéressé. Il jouait avec une bague, la faisant tourner autour de son petit doigt.

— Continuez, dit-il à Malko.

Son ton s'était nettement radouci.

Malko expliqua son plan dans tous les détails. Peter Raw s'efforçait de prendre un air absent, tiraillant sur sa barbe. Mal à l'aise. Ce qu'il était parvenu à éviter pendant vingt ans arrivait : il était entre l'arbre et l'écorce.

— Que ferez-vous de Mkele si votre débarquement réussit ? demanda-t-il. Il va vendre chèrement sa peau.

— Deux voitures m'attendent à l'aéroport, dit Malko. Avec une douzaine d'hommes, je le prendrai par surprise dans sa villa. Pendant que le reste du commando nous protégera, en coupant la route de la ville.

Jacob Kangili remit sa bague pour caresser sa courte barbiche noire. Perplexe.

— Qui pilotera le DC9 ?

— J'ai le pilote, dit Malko. Il ramènera ensuite l'avion à Dar-Es-Salam. Le commando rentrera par bateau.

— Dans le cas où votre opération réussirait, dit lentement Kangili, je pense que notre Président reprendra une autorité complète sur Zanzibar.

— C'est votre affaire, dit Malko.

Kangili l'examinait avec curiosité.

— Vous avez l'aval de votre gouvernement pour ce genre d'opération ? interrogea-t-il curieusement.

— Quel gouvernement ? demanda sereinement Malko.

Un ange, aux ailes couleur de muraille, passa. Jacob Kangili, en un duel silencieux, affrontait les yeux dorés de Malko. Finalement, il détourna son regard, sans plus insister.

— Comment suis-je certain que l'opération que vous projetez se déroulera bien ? dit-il. Qu'elle aboutira réellement à l'élimination du Président Mkele ?

Malko haussa les épaules.

— Il y a toujours des risques dans ce genre d'entreprise, dit-il.

Jacob Kangili leva brusquement la tête :

— Cela pourrait se faire dans trois jours, dit-il. Vendredi. Ce jour-

là, l'avion de Nairobi arrive en fin de journée et ne repart que le lendemain matin...

Malko n'en croyait pas ses oreilles : le Tanzanien acceptait !

— Cela semble parfait, dit-il. Il ne faut pas une heure pour aller à Aruscha. Une heure pour embarquer les troupes et une demi-heure pour voler jusqu'à Zanzibar.

Jacob Kangili semblait de nouveau soucieux.

— Que se passera-t-il si Mkele est au courant et vous attend à l'aéroport ?

Malko haussa les épaules :

— C'est vous qui l'auriez mis au courant.

Le silence se prolongea. Jacob Kangili ne releva pas. Mais Malko venait de penser à un autre problème.

— Que diront les contrôleurs de la tour à Dar-Es-Salam en voyant un DC9 de East Africain repartir à vide, sans plan de vol ?

Kangili balaya l'objection d'un geste de sa main manucurée.

— Je m'en occuperai. Pouvez-vous être prêt pour vendredi prochain. Dans trois jours ?

— Je vous le confirmerai, dit Malko. Demain au plus tard.

— Très bien, dit Kangili.

Il se leva et, après une courte hésitation, serra la main de Malko, puis celle de Peter Raw, avant de les accompagner jusqu'au couloir. Le tas de clefs n'avait pas diminué et, au train où allait le noir, il en avait jusqu'à l'an 2000. Peter Raw attendit d'être dans l'ascenseur pour secouer la tête avec accablement. L'Anglais semblait sincèrement effondré.

— Il va se servir de vous et vous liquidera ensuite, fit-il. Vous ne pensez pas sérieusement quitter la Tanzanie après avoir participé à une histoire pareille ? Vous ne reviendrez même pas de Zanzibar. Ils vous tueront dès que vous aurez liquidé Mkele.

— Ils essaieront, dit Malko, mais c'est Chafik qui a le contrôle des maquisards de FRELIMO. J'essaierai qu'il ne me trahisse pas. Et j'ai bien l'intention de prendre certaines précautions.

L'ascenseur s'arrêta avec une secousse et ils fendirent le groupe de noirs qui attendaient pour traverser le hall. L'Anglais secoua la tête.

— C'est quand même de la folie, insista Peter Raw. Je connais Kangili. Il est retors et il déteste les blancs. Tous les blancs.

— Vous aussi ? demanda Malko.

— Moi aussi, répondit Peter Raw, d'un ton sans illusion.

Ils s'arrêtèrent sur le pas de la porte. À côté, le bureau de la Lufthansa était vide, tandis que les deux pharmacies Hindoues de la place ne désemplissaient pas. Un flot de voitures tournait autour du rond-point. Sur son socle, l'Ascari de bronze, baïonnette au canon, semblait fondre sous le soleil. En face du petit building blanc de *Haji*

Brothers, des marchands avaient étalé sur le trottoir leurs colifichets multicolores.

Malko et Peter Raw marchèrent en silence jusqu'au *New Africa Hôtel* devant lequel l'Anglais avait garé sa Mercedes.

Quelques rares touristes étaient assis à la terrasse. La seule de Dar-Es-Salam. Peter Raw s'arrêta et dit soudain, de son étrange voix hachée et bredouillante :

— Je ne veux plus me mêler de cette histoire. Trop dangereux. Je préfère ne jamais savoir comment ça s'est passé.

Malko tira de la poche de son pantalon une enveloppe et la tendit à l'Anglais.

— Voici 500 livres. Vous aurez les autres lorsque tout sera terminé.

L'Anglais hésita, prit l'enveloppe sans un mot. Puis il se dirigea vers sa Mercedes. Malko monta dans sa Cortina transformée en four solaire. Et, en plus, il y avait une contravention sur le pare-brise ! Un comble. Parce qu'il était garé devant un des poteaux métalliques destinés à recevoir les problématiques parcmètres... Il se força à empoigner son volant brûlant. Le compte à rebours était commencé. Il n'avait plus une seconde à perdre.

Juma Salim dormait sur son grabat, étendu sur le ventre, nu comme un ver.

De jour, le *Airlines Hôtel* était encore plus sinistre que la nuit. On entendait un couple se disputer violemment en swahili à l'étage au-dessus.

La porte du pilote était d'ailleurs entrouverte lorsqu'il était arrivé. Au moment où il allait secouer le noir pour le réveiller, il y eut un bruit derrière lui. Il se retourna.

Une noire aussi totalement nue que Juma, très jeune, les cheveux tressés à la façon traditionnelle comme des antennes de Martiens, venait d'entrer derrière lui. Elle avait un corps très sombre avec de petits seins et une croupe très cambrée. Pas du tout gênée, elle sourit largement en voyant Malko.

Avec la charmante absence de pudeur d'une jeune guenon, de l'autre main, elle frotta son pouce contre son index en un geste expressif et international.

Gentiment, Malko écarta le petit corps noir et, s'accroupissant près du lit, secoua Juma Salim. Le pilote grogna mais ne se réveilla pas. La petite noire plongea dans la ruelle du lit et exhiba triomphalement une bouteille de J & B aux trois quarts vide.

L'ex-pilote de Mkele avait bien utilisé les 100 shillings de Malko.

Cela promettait pour la suite de l'opération...

Pas rancunière, la noire le prit à deux mains et le retourna sur le dos. Découvrant la preuve tangible des phantasmes érotiques du Zanzibarien. Ce dernier entrouvrit un œil, aperçut la fillette, et, d'un geste précis, l'agrippa entre les jambes, la faisant tomber près de lui.

Le Zanzibarien semblait ne pas s'apercevoir de la présence de Malko. Tout se passa très vite, comme si la fillette accomplissait une corvée. Juma Salim grogna, s'arc-bouta sur le grabat, et la fillette se redressa aussitôt. Tranquillement, elle alla cracher dans le lavabo. Avec un regard horriblement complice pour Malko.

Juma Salim ouvrit enfin les yeux pour de bon. Il alluma une cigarette et fixa Malko d'un air grognon.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Vous êtes toujours d'accord pour piloter le DC9 ? demanda Malko.

Le Zanzibarien contemplait la fillette qui s'était assise en tailleur au bord du lit et suivait le dialogue incompréhensible pour elle.

— Je vous l'ai dit, fit Salim.

— C'est pour vendredi, alors.

Juma Salim fixa le plafond, soudain totalement dessaoulé.

— *Shit* ! C'est dans trois jours ! Il faut voir en vitesse si on peut...

— Mais vous venez de me dire que... coupa Malko qui ne comprenait plus.

Juma s'étira et se leva, louchant vers la fillette.

— Il faut être sûr qu'il n'y aura pas d'influence défavorable, dit-il avec grand sérieux. Je connais un très bon sorcier, sur la route de Morogoro.

Tranquillement, il passa un pantalon et une chemise, claqua affectueusement les fesses de la petite putain et ouvrit la porte.

Le *panka* s'abattit d'un coup sec sur les plumes. Le caquetage du poulet cessa d'un coup. La tête tomba dans la boue, près du billot, tandis que son corps continuait à se débattre entre les doigts du vieux sorcier. Un jet de sang jaillit du cou sectionné, droit dans le plat d'étain. Le noir laissa le *panka* planté dans le billot et serra le corps du poulet étique dans ses vieux doigts ridés, pour bien extirper le sang. Son visage était couturé de cicatrices, avec de gros yeux de crapaud proéminents. Il opérait dans un minuscule jardinet situé devant sa case de tôle ondulée, au bord d'une sente boueuse se terminant un peu loin dans la jungle.

Fasciné et déférent, Juma Salim, accroupi en face du sorcier, regardait couler le sang du poulet.

Le sacrifice était l'épilogue d'une longue palabre en swahili, terminée par l'offre d'un billet de vingt shillings...

Aussitôt, un garçonnet noir était parti en courant pour revenir deux minutes plus tard avec un poulet affreusement maigre, à l'œil rond affolé.

Maintenant, l'œil était fixe et le sang faisait de petites bulles dans le plat d'étain...

C'était une autre Afrique, plus vraie que celle du dépôt des autobus urbains qui se trouvait à cent mètres, en bordure de la grande route.

Le vieux trempa le bout de ses doigts dans le sang et les examina ensuite en marmonnant des incantations incompréhensibles.

Juma Salim n'osait plus respirer.

Comme si le sang ne lui suffisait pas, le vieux sorcier reprit le poulet et l'ouvrit dans toute sa longueur d'un coup de *panka*. Puis il plongea les doigts avec délectation dans le ventre du volatile et en retira des viscères grisâtres qui dégagèrent aussitôt une odeur abominable. Insensible à la puanteur, le vieux disposa les minuscules intestins en gracieuses arabesques sur le billot, les arrosa d'un peu de sang, les porta à ses narines. Malko aurait bien voulu être ailleurs.

Juma Salim suivait tous les gestes du sorcier avec l'extase d'une chaisière de Saint-Sulpice devant le Saint-Père. Maintenant, le noir traçait des dessins avec le sang du poulet.

Il releva la tête et éructa des phrases incompréhensibles en swahili, d'un ton sans réplique. Juma Salim écoutait, l'âme sur la couture du pantalon. Tandis que le sorcier dispersait son oracle, il se mit à secouer la tête d'un geste automatique.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Malko, sérieusement inquiet.

Le Zanzibarien avait l'air horriblement malheureux. ! dit de la voix étrangement aiguë qu'ont les noirs lorsqu'ils sont émus :

— Oh, ça ne va pas du tout... L'oracle dit qu'on ne peut pas faire cela vendredi.

— Pourquoi ?

— Les influences ne sont pas favorables. Ce monsieur est très sérieux, très connu, on vient le voir de Zambie et même de plus loin... Il ne se trompe jamais.

Tranquillement, le vieux sorcier mâchonnait une noix de cajou. Malko sentait sa raison lui échapper. Il plongea ses yeux dorés dans ceux de Juma Salim. Avec tout le magnétisme dont il était capable.

— Écoutez, fit-il, vous êtes qualifié comme pilote sur un DC9. Vous n'allez quand même pas croire à ces sornettes !

Obstiné et fermé, le Zanzibarien secoua la tête.

— Vendredi, ce n'est pas possible.

— Il faut que ce soit possible, dit Malko avec tant de force que le

noir resta la bouche ouverte.

Pris entre deux feux, il se remit à parler au sorcier sur un ton timide. L'autre écouta, cracha un bout de noix de cajou, puis répliqua par une longue phrase.

L'air totalement affolé, Juma Salim traduisit :

— Il dit que si on lui donne beaucoup d'argent, il veut bien essayer de faire d'autres sacrifices afin de combattre les influences mauvaises.

« Vieille canaille », pensa Malko.

— Eh bien, payons-le.

Les comptables de la C.I.A. feraient une drôle de tête en voyant sur sa note l'achat d'un sorcier.

Mais ce n'était pas assez. Le vieux noir tint absolument à examiner les paumes de Malko. Il hocha ensuite la tête, donna son diagnostic. Juma Salim parut un peu soulagé.

— Il dit que vous avez beaucoup de chance, traduisit-il, que l'on pourra peut-être contrebalancer les influences mauvaises. Mais il ne faudra pas venir se plaindre à lui si cela ne marche pas.

Malko écarta ces restrictions. Il avait hâte de retrouver la civilisation et d'en finir avec ces simagrées.

— Combien veut-il ?

Nouvelle discussion sordide en swahili. Des gosses avaient surgi de nulle part, et, immobiles, muets, contemplaient Malko, les yeux grands comme des soucoupes.

Le sorcier demandait deux cents shillings, somme absolument exorbitante.

Malko se dit qu'à ce prix-là, il eût été en droit d'exiger un sacrifice humain... Dans la brousse, on murmurait que cela se faisait encore... L'Afrique profonde n'avait pas vraiment changé. Dans beaucoup de villages de brousse, on achetait encore une femme pour cinq cents shillings^{17}.

Après cinq minutes, le sorcier transigea pour quatre-vingts shillings. Rassuré et presque souriant, Juma Salim retrouva son calme. Malko paya et les deux hommes quittèrent le sorcier, suivis par les gosses.

— Il ne faut pas aller contre les mauvais esprits, expliqua sentencieusement le noir. Le Président Mkele est très fort parce qu'il a toujours écouté les sorciers. C'est un homme sage.

— Vous avez des cartes de navigation aérienne ? demanda Malko, plus terre-à-terre.

— Oui, dit Salim. Et je connais l'approche de Zanzibar par cœur. C'est très facile.

— Et le Kilimandjaro Airport ?

— C'est facile aussi, fit-il, très sûr de lui. Une piste pour les longs

courriers, de 3 500 mètres.

La promesse du sorcier lui avait remonté le moral. Ils remontèrent dans la Cortina garée au bord de la route et retournèrent vers le centre de Dar-Es-Salam. Ils croisèrent une grosse Jeep chinoise pleine de Chinois. Juma Salim fit la grimace.

— Ils sont partout, ces macaques-là...

Où le racisme va-t-il se nicher ?

Malko repassait mentalement tous les détails de son opération. Il lui fallait s'assurer maintenant l'aide de la C.I.A. pour la dernière partie de son plan. Le chef de station de la *Company* à Zanzibar était le vice-consul des Etats-Unis, Ronald Hamilton. Marc Gowan l'avait convoqué pour la journée.

Le bureau de Marc Gowan ressemblait à une prison. Les fenêtres étaient barricadées de volets métalliques, la porte blindée, hérissée de verrous. Des coffres-forts béaient, trois en tout, bourrés de documents jusqu'à la gueule. Même en plein jour, le chef de station de la C.I.A. travaillait à la lumière électrique : il n'osait jamais lever complètement ses volets métalliques. L'ambassade américaine de Dar-Es-Salam n'occupait que le quatrième étage d'un grand building de City Drive, en face du port.

Les Tanzaniens n'autorisaient que douze diplomates, en plus de l'ambassadeur. Alors que les Chinois avaient au bas mot 30 000 hommes en Tanzanie... dont une centaine entassés dans les deux grands bâtiments blancs de la Délégation Commerciale chinoise, M'Sassani Road.

Marc Gowan accueillit Malko chaleureusement, en manches de chemise, ses lunettes d'écaille sur le nez, toujours aussi vif.

— Hamilton est chez l'ambassadeur, dit-il. Ensuite, il vient nous voir.

Il se frotta les mains, d'un geste machinal, sourit à Malko.

— Si votre opération réussit, je vous écrirai le rapport le plus élogieux qu'on n'ait jamais écrit sur vous...

— J'espère que cela ne sera pas à titre posthume, fit Malko, mi-figue, mi-raisin.

L'Américain leva ses lunettes sur son front, pétillant de malice.

— Pas de défaitisme.

Malko s'assit dans un vieux fauteuil de cuir. De tous les responsables de la C.I.A. rencontrés au cours de ses missions, Marc Gowan était le plus sympathique. On frappa à la porte.

— Entrez ! cria l'Américain.

La porte s'ouvrit sur un garçon joufflu, assez empâté, avec de

grosses lunettes qui dissimulaient mal un fort strabisme divergent. Il serra la main de Malko à lui broyer les phalanges.

— Ronald Hamilton, consul à Zanzibar.

— J'ai déjà parlé de vous, commenta Gowan. Ronald est tout prêt à vous aider.

Le consul jura entre ses dents.

— Et comment ! fit-il. C'est une honte de nous laisser traiter comme ça par ces singes ! Ma femme est en train de devenir folle. Même entre diplomates, nous avons besoin d'une autorisation pour aller les uns chez les autres. Russes, Français ou Anglais. Il n'y a que les Chinois qui sont chez eux.

Il en transpirait de rage, sous l'œil compatissant de Marc Gowan. Le chef de station de la C.I.A. sourit.

— Quand le State Department lui a parlé de Zanzibar, Ronald était à Panama. On lui a dit que c'était Tahiti en mieux, avec des plages, des filles, du soleil...

Accablé, Ronald Hamilton secouait silencieusement la tête.

— Pensez-vous que nous puissions coincer Mkele facilement ? demanda Malko.

Le consul frotta ses mains grassouillettes l'une contre l'autre. Une leur affreusement méchante derrière ses lunettes.

— Tous les après-midi, il va jouer aux cartes au siège de l'A.S.P., dit-il. Un grand building très bien gardé, près du marché de Zanzibar. D'habitude, Kato, le chef de la police, l'accompagne. Ensuite, il rentre en Mercedes dans sa villa, au bord de la mer, retrouver ses femmes.

Malko crut avoir mal entendu.

— Oui, expliqua Ronald Hamilton, il en a cinq ou six, dont une Hindoue très jeune. La plus récente. Sa maison se trouve au milieu d'un parc et, le soir, est gardée par une demi-douzaine de gardes. Il est relié par téléphone à la caserne de la police. En plus, il a deux gardes personnels qui couchent devant sa chambre.

— Pouvez-vous venir à l'aéroport ? demanda Malko. Il faudrait deux voitures pour m'emmener jusqu'à la villa.

— Sûrement, fit Hamilton. Nous avons deux Ford au consulat.

Il semblait ne pas se tenir de joie à l'idée de l'attaque menée contre le Président Mkele.

Malko se sentit réchauffé par l'enthousiasme du consul.

— Ce sera le seul DC9 à avoir jamais atterri à Zanzibar, remarqua-t-il. Nous arriverons vendredi vers 19 heures. Lorsque l'opération sera terminée, le mieux sera de se regrouper au consulat, d'où nous pourrons communiquer avec Dar-Es-Salam. La liquidation de Mkele va sûrement provoquer des remous. À Zanzibar et en Tanzanie.

— Méfiez-vous de Watengu Kato, avertit Ronald Hamilton. Il est ambitieux et retors. Et il sait beaucoup de choses. Mais il n'aime pas

beaucoup les Chinois...

— À propos, dit Malko, pensez-vous que les Chinois chercheront à sauver Mkele ?

Le consul hésita.

— S'ils étaient au courant, ils préviendraient sûrement Mkele. Mais ils n'agiront pas directement. Bien qu'ils aient des armes et des hommes. Ils ne veulent pas se mêler ouvertement des affaires intérieures de Zanzibar.

Malko était soulagé de voir qu'il pouvait compter sur l'appui de Ronald Hamilton.

— Quand retournez-vous à Zanzibar ? demanda-t-il.

— À cinq heures, fit le consul. Je dois être rentré à sept heures. Sinon ces singes vont faire toute une histoire. Je suis obligé de me cacher pour dire bonjour à des amis de passage dans l'île. À Zanzibar, ces touristes n'ont même pas le droit de contacter leur propre consulat... Sauf s'ils sont arrêtés. Je suis suivi même quand je vais acheter des cigarettes ! Par un « guide »... Comme si je ne connaissais pas cette putain de ville en forme de sein.

— De sein ? fit Malko.

Le consul eut un sourire amer.

— La ville de Zanzibar a la forme d'un sein de femme. Mais c'est du venin qui en sortirait si on le pressait.

Malko pensa à quelque chose.

— Il faudrait un moyen de nous prévenir si vous vous aperceviez de quelque chose de suspect d'ici vendredi.

— J'ai un télex et une radio, répliqua le consul. Plus la « valise ». Mais c'est moins sûr : les Zanzibariens ont déjà essayé deux fois de la violer. Ils prétendaient que je l'avais bourrée de clous de girofle.

Charmant pays. Malko tendit la main au jeune diplomate.

— À vendredi.

— À vendredi, dit en écho le diplomate. Je serai à l'aéroport. Que Dieu vous garde.

En voilà un que Harvard Business School n'avait pas complètement pourri. La mitraillette semblait l'attirer plus que l'ordinateur. Comme s'il avait deviné les pensées de Malko, il ajouta timidement :

— Je possède un fusil Wetherly à répétition. Huit coups. Je l'avais emporté pour la chasse à l'éléphant. Je pense que je le prendrai vendredi.

Marc Gowan lui jeta un regard lourd de reproche. Un analyste de la C.I.A. ne se promenait pas avec un fusil à éléphants... Surtout pour la chasse aux Africains.

Le consul referma doucement la porte derrière lui. Gowan jouait distraitement avec une fiche en carton.

— Je n'aimerais quand même pas être à votre place, dit-il dans un grand élan de sincérité. Ahmed Chafik est une planche pourrie, ses guérilleros sont des zozos qui savent tout juste se servir d'une fronde, quant à Kangili, il est plus dangereux qu'un cobra.

— Je sais, dit Malko. Il n'y a plus qu'à espérer que Dieu est de mon côté.

Malko regardait le port à travers les interstices des volets de fer. L'homme de la C.I.A. était visiblement soucieux.

— L'ambassadeur est inquiet. On ne pourra rien pour vous. Il ne faudrait pas que les Tanzaniens se débarrassent, du même coup, de Mkele et de nous...

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ? demanda Malko.

Marc Gowan jouait avec ses fiches de carton comme si c'étaient des cartes à jouer.

— Kangili est trop malin pour se lancer dans cette opération sans le feu vert du gouvernement, expliqua-t-il. Nous leur avons apporté sur un plateau d'argent ce qu'ils espéraient depuis des mois. Ils voulaient remettre la main sur Zanzibar sans savoir comment s'y prendre. Mkele est trop démagogue, trop puissant. Même les Zanzibariens qu'il terrorise le défendraient. Parce qu'il ose traiter les Hindous comme tous les Africains rêvent de le faire. Nous allons leur tirer les marrons du feu. Tâchons de ne pas nous brûler les doigts...

Malko sentait toute la réticence de l'homme de la C.I.A. La *Company* était de plus en plus nerveuse lorsqu'il s'agissait de se lancer dans une opération « noire ». Elle voulait changer son image de marque, troquer la cape et l'épée contre l'ordinateur...

— J'espère qu'on ne me reprochera pas d'avoir voulu débarrasser le monde du Président Mkele, remarqua Malko.

— Personne ne vous le reprochera, coupa vivement Marc Gowan. Mais vous devez être super-prudent. Parce que je suis certain que les Tanzaniens nous tendent un piège. Croyez bien que, s'ils ne voulaient pas se débarrasser de Mkele, les maquisards de Chafik ne bougeraient pas de leur camp.

— Je sais, dit Malko.

Il se leva.

— Je vais prendre certaines précautions. À demain.

L'image d'Anjeli Trombay hantait son cerveau. Qu'était-il arrivé à la jeune Hindoue à son retour à Zanzibar ?

CHAPITRE XI

Les deux pauvres diables de Kenyens se tenaient le dos au mur, les mains ligotées derrière le dos, pieds nus.

Penché sur le mur blanc, un énorme lézard vert, rigoureusement immobile, contemplait les deux condamnés de son œil à facettes. Contre cette face extérieure du mur de la prison on avait exécuté des centaines d'opposants et d'Arabes.

Lentement, solennellement, le Président Mkele leva le bras droit.

Les deux Kenyens fixaient de leurs gros yeux affolés les canons des mitraillettes chinoises braquées sur eux.

Le « peloton » d'exécution se composait d'une douzaine de soldats zanzibariens dépenaillés à l'air farouche. Une trentaine de noirs se tenaient à distance respectueuse. Muets et terrorisés. De simples passants que les hommes de Kato avaient rabattus jusqu'au lieu de l'exécution. Le Président Mkele aimait donner une publicité maxima à sa justice... Devant les Zanzibariens se tenaient une demi-douzaine de blancs, – tous membres des consulats, – invités officiellement à l'exécution des deux contrebandiers de clous de girofle.

Le bras du dictateur s'abaissa. Les mitraillettes crépitèrent. Les soldats tiraient dans le tas, sans viser. Un des condamnés eut le visage emporté en biais par une rafale. Des parcelles de chair jaillirent jusqu'aux spectateurs. Le gros lézard vert disparut comme une flèche. Leurs chargeurs vides, les soldats baissèrent leurs armes. L'âcre senteur de la cordite effaçait l'odeur de la jungle toute proche. Kato, son vieux Webley au poing, marcha rapidement jusqu'aux corps étendus, encore secoués de soubresauts, inondés de sang. Il vida calmement son barillet dans ce qui restait des deux têtes crépues et revint vers son maître. Toujours aussi tiré à quatre épingles, l'air, avec ses lunettes et sa saharienne, d'un petit instituteur. Les Zanzibariens commençaient à se disperser. Le Président Mkele se retourna et défia du regard les étrangers des consulats. Il savait que, dans quelques minutes, la nouvelle de cette exécution sauvage courrait sur tous les télex diplomatiques, assortie de commentaires horrifiés. Mais il s'en moquait. Personne ne pouvait rien contre lui. Il était le maître incontesté de Zanzibar.

Ses yeux tombèrent sur le visage figé d'horreur d'Anjeli Trombay.

Elle aussi, il l'avait fait chercher pour assister à l'exécution. Sa haute taille le dominait. Avec son sari rouge, elle paraissait encore plus grande. Il n'était pas encore parvenu à prendre une décision à son égard. On ne l'avait pas remise en cellule, la laissant habiter dans son ancienne maison. Mais quelque chose dans le récit d'Anjeli faisait tiquer Mkele. Son intuition lui disait qu'elle lui mentait.

Certes, le fidèle Kato aurait pu faire avouer n'importe quoi à Anjeli Trombay. Mkele préférait cependant jouer au chat et à la souris, l'affoler peu à peu...

Il se rapprocha de l'Hindoue, hiératique et glacée d'horreur.

— Tu vois ce qui attend les traîtres à Zanzibar.

Son ton était plein d'emphase. Les prunelles noir liquide de la jeune Hindoue fixaient les morts.

— Tu ne dis rien ? insista Mkele d'un ton faussement bonhomme. Tu n'es pas d'accord ?

— Si, si, se força à répondre Anjeli.

Elle n'avait pas revu son père depuis son retour. Elle ignorait même s'il était encore vivant. Mkele la tenait totalement à sa merci. Intérieurement, elle comptait les heures, avec une confiance aveugle en Malko.

— J'ai soif, fit le dictateur.

Des mouches commençaient à couvrir les deux morts, aspirant le sang encore frais. Vivement, Kato courut jusqu'à la Mercedes et ramena une « snow-cap » à son maître qui commença à la boire au goulot. Des portières claquèrent. Les diplomates s'en allaient. Les soldats tirèrent les cadavres par les pieds. Les sept gardes de Mkele attendaient près de la voiture, bavardant et plaisantant.

Une 404 conduite par une des petites Zanzibariennes de « l'Office populaire du tourisme » stoppa soudain à côté de la Mercedes. Un blanc en descendit. En voyant la barbe blonde en broussaille et les lunettes noires, Mkele fronça les sourcils.

— Tu viens prendre des photos ?

Peter Raw avança vers le Président avec un geste de ses mains nues montrant qu'il n'avait pas d'appareil. Et juste ce qu'il fallait de servilité dans son sourire pour désarmer Mkele. Ce dernier avait l'intuition d'un animal. Il sentit immédiatement que l'Anglais n'était pas venu pour l'exécution.

— Tu sais que je n'aime pas beaucoup te voir traîner par ici, dit-il quand même, afin de bien étaler sa supériorité.

Peter Raw ravala sa haine. Intrigué par la présence d'Anjeli.

— Je voulais solliciter une audience, Excellence, bredouilla-t-il. Pour une raison importante...

— Une audience fit Mkele. Tu peux me parler ici, je suis au milieu de mon peuple...

Toujours le lyrisme tropical... Il ne restait que les morts, les gardes du corps, Kato et Anjeli Trombay.

La jeune Hindoue essayait de dissimuler son trouble, ne quittant pas Peter Raw des yeux. Le cœur tordu d'angoisse. Malko lui en avait parlé, comme de son complice dans l'opération pour liquider Mkele. Que faisait-il là ? Il fallait coûte que coûte prévenir Malko.

Ce qui, à première vue, semblait pratiquement impossible.

Tandis que les deux hommes parlaient, elle recula, comme par discrétion envers le dictateur. Watengu Kato lui jeta un regard inquiet, mais, comme son maître n'avait pas donné d'ordres, la laissa s'éloigner. D'ailleurs, l'homme affecté à la surveillance d'Anjeli s'était déjà levé. C'était un pauvre diable de chômeur comorien qui gagnait sa pitance en surveillant des touristes ou des gens comme Anjeli, pour le compte de Kato.

La méthode avait le mérite de la simplicité. Il suivait l'Hindoue à quelques mètres, recroquevillé dans son vêtement blanc et notait les gens et les lieux visités. Si elle cherchait à aller dans un lieu interdit comme un consulat étranger, il l'en empêchait. Au besoin par la force. Trotinant, il emboîta le pas à Anjeli Trombay. Ils étaient bien à un mille de Zanzibar.

Une camionnette de transport en commun les doubla, surchargée de noirs venant de l'autre bout de l'île.

Anjeli se retourna au moment où le Président Mkele faisait monter Peter Raw dans sa Mercedes. Vivement, elle plongea dans la jungle bordant la route, comme pour satisfaire un besoin naturel. Si Mkele l'apercevait, il risquait de vouloir la garder près de lui... Surpris, l'espion attaché à ses pas s'arrêta au bord de la route. Quand la Mercedes passa près de lui, suivie de la Jeep des gardes du corps, il salua respectueusement en se cassant en deux. Anjeli regarda les voitures s'éloigner vers la ville, cachée derrière un gros manguiier.

Anjeli Trombay sourit au douanier qui inspectait les ballots odorants de clous de girofle à l'entrée du port. Il la laissa passer. Le Comorien qui la suivait s'assit sur un bloc de pierre avant la grille du port. Il ne craignait rien. C'était une impasse.

Un groupe de noirs bavardaient sous un fromager. Ils regardèrent Anjeli. On voyait peu d'Hindous dans les petites rues étroites et tortueuses de Zanzibar. Et encore moins d'Hindoues. Celle-là était particulièrement belle. Un des noirs fit une remarque obscène en swahili et les autres rirent grassement.

Anjeli marcha jusqu'au rebord de pierre et s'arrêta, contemplant, en contrebas, l'eau noire sale et immobile.

Quelques barques de pêche achevaient de pourrir. Juste en dessous d'elle, des noirs chargeaient un gros boutre de ballots de clous de girofle. Il fallait un visa aux pêcheurs pour sortir du port, et la police surveillait la jetée en permanence. Toujours la fameuse peur des « envahisseurs »... Les pêcheurs mouraient de faim, sur leurs barques inutiles. On ne trouvait presque plus de poisson à Zanzibar. Comme il fallait quand même des protéines, les cours du chat et du rat-palmiste avaient atteint des records...

Les cargos étrangers n'avaient même pas le droit d'accoster. Des boutres faisaient la navette avec le quai.

Sauf les Chinois, bien entendu.

Anjeli fixa la mer avec désespoir. Pas question d'envoyer une lettre ou un télégramme de la poste. Tous les employés étaient des mouchards de Kato. On ne la laisserait même pas entrer dans les bâtiments de l'aéroport. Les seuls admis là-bas étaient les employés de l'organisation de tourisme, tous membres de l'Afro-Shirazi Party.

Hors du port, la mer était bleue, magnifique. Anjeli se décida brusquement. Elle s'engagea dans un escalier de pierre, menant au quai inférieur, là où le boutre était en chargement et s'approcha des dockers. Un noir lui adressa un sourire. Anjeli s'approcha, consciente de l'incongruité de sa présence.

— Il va bientôt partir ? demanda-t-elle, désignant le boutre des yeux.

Le noir cracha son bétel, regarda les jambes qui se découpaient à contre-jour à travers le sari, passa une langue rose sur ses grosses lèvres. Alléché et prudent en même temps. Il n'aimait pas les Hindous, qui prêtaient de l'argent et réclamaient ensuite le double. Mais cette fille-là était jeune et belle. Il pourrait peut-être l'épouser, grâce aux nouvelles lois.

— À Mombasa, dit-il.

Mombasa était le grand port du Kenya. Anjeli n'y connaissait personne. Mais il y avait des Hindous. Elle pourrait toujours se débrouiller. Elle accentua son sourire, le cœur battant.

— Quand ?

— Dès qu'on a fini de charger.

Elle regarda dans la direction de la grille du port. Son « guide » somnolait, appuyé contre un gros fromager. S'il ne la voyait pas ressortir il penserait peut-être qu'elle était repartie chez elle sans qu'il la voie. On ne pouvait pas quitter Zanzibar à la nage. Le noir la toisait en silence, intrigué par sa présence. Anjeli se lança :

— Je voudrais bien faire un tour en mer, dit-elle à voix basse.

Il ne répondit pas. À Zanzibar, tout était dangereux. Elle pouvait le dénoncer.

— N'ayez pas peur, ajouta vivement Anjeli, en se rapprochant

encore.

Il secoua la tête, tenté malgré tout par la beauté de l'Hindoue.

— Vous savez bien que c'est défendu, grommela-t-il. Surtout pour vous.

Anjeli haussa ses frêles épaules, avec un sourire éblouissant et enjôleur. Espérant que le noir ne sentirait pas son angoisse.

— Tout est défendu. Même de respirer.

À côté d'eux, les dockers continuaient leur va-et-vient, franchissant la petite passerelle, les ballots sur les épaules. Anjeli repensa à Peter Raw. Il fallait prévenir Malko coûte que coûte.

— Je pourrai vous faire un cadeau, dit-elle.

Une lueur d'intérêt passa dans l'œil du noir. Anjeli montra son poignet droit où brillaient trois minces bracelets d'or. Les pêcheurs et les boutres faisaient un peu de contrebande avec la Tanzanie et le Kenya. Ils avaient besoin d'or, comme monnaie d'échange.

— C'est de l'or, souligna-t-elle.

Le noir prit son poignet et roula deux gros doigts autour des minces bracelets d'or.

— Il n'y en a pas beaucoup, remarqua-t-il.

— C'est tout ce que j'ai, fit Anjeli, en retirant son poignet.

Elle surveillait du coin de l'œil son « espion ». S'il la voyait en train de discuter avec les pêcheurs, il interviendrait immédiatement.

Le noir se décida brusquement. Une expression rusée et avide sur ses traits épais. Il tendit la main paume ouverte.

— Ça va, donne.

Elle fit coulisser les bracelets et les lui tendit. Il les enfouit aussitôt, dans son short en loques.

— Tu peux monter, dit-il. Tu vas te cacher jusqu'au départ.

Anjeli contempla la montagne de ballots encore sur le quai.

— Mais vous ne partez pas encore ?

Le noir lui saisit le bras, presque brutalement.

— Tu vas te cacher, sinon, on te verra. La police inspecte tous les bateaux avant qu'ils partent.

Il avait raison. Sans hésiter, Anjeli s'engagea souplement sur l'étroite passerelle de bois et sauta sur le pont. Le noir l'avait suivie. Il lui montra une ouverture carrée d'un mètre de côté sur le pont.

— Descends là.

Une échelle étroite disparaissait vers le centre du vieux boutre. Anjeli s'accroupit et chercha à tâtons le premier barreau. Soudain, le noir qui l'observait lui parut gigantesque. Une fois en mer, elle le supplierait de la déposer à Mombasa.

Les six ou sept dockers qui chargeaient s'arrêtèrent de travailler, regardant la mince silhouette de l'Hindoue disparaître dans le boutre.

Il faisait agréablement frais dans la grande salle de conférences du building de l'A.S.P., au rez-de-chaussée, grâce aux murs très épais et aux minuscules fenêtres. Mais le Président Mkele avait l'impression d'avoir la fièvre. Il fixa Peter Raw de ses petits yeux noirs et méchants, cherchant son regard derrière les lunettes noires.

Même le fidèle Kato n'avait pas assisté à leur entretien. Le Président Mkele aimait bien passer pour un devin, un sage qui prévoyait l'avenir. En ne faisant pas état de sa conversation, son auréole grandirait encore. Mais il faudrait qu'il songe plus tard à se débarrasser de cet homme qui lui sauvait la vie.

Il but une gorgée de sa bière pensivement. La lumière aveuglante du soleil pénétrait parcimonieusement par les ouvertures.

— Vous en êtes certain ? aboya Mkele.

Peter Raw dissimula son mépris. Il haïssait Mkele. Mais c'était parfois utile de rendre service.

— Si vous ne me croyez pas, dit-il sèchement, c'est votre droit. J'ai voulu rendre service à un ami.

Mkele sentit qu'il allait trop loin.

— Vous avez bien fait, fit-il vivement. Ce traître de Nyerere ! Ce chien ! Je le tuerai, je le découperai en morceaux.

Il s'était redressé de toute sa taille, ses yeux avaient pris un éclat insoutenable, il serrait les poings comme s'il avait été en train d'étrangler le vieux Président de la Tanzanie.

— Le Président Nyerere n'est pour rien dans cette histoire, se hâta d'affirmer Peter Raw. Ce sont les gens qui l'entourent. (Il hésita une seconde.) Jacob Kangili, surtout...

— Ce chien pédéraste ! hurla soudain Mkele.

Un magnétisme animal émanait de lui, en dépit de ses dents pourries, de sa moustache ridicule, de son étrange robe blanche. Peter Raw comprit en une fraction de seconde pourquoi ce simple chauffeur de taxi analphabète avait pu conquérir le pouvoir. La cruauté alliée à la volonté et à l'intuition faisait des miracles en politique.

Son explosion de colère était soigneusement minutée. Il se calma aussitôt, estimant son interlocuteur suffisamment rapetissé. Les yeux brillants, il dit à Peter Raw d'une voix redevenue normale :

— Je veux que Kangili vienne aussi, fit-il. Je lui arracherai les entrailles... Je lui couperai son sexe et je le lui ferai manger. Il saignera à mort devant moi. Ensuite, je jetterai son corps à la mer, qu'il flotte jusqu'à son maître.

Il bredouilla encore quelques injures en swahili et en arabe. Peter Raw commençait à se demander s'il ne jouait pas à l'apprenti sorcier... Il voulait bien de l'amitié de Mkele, mais les Tanzaniens comptaient

aussi :

— C'est un homme très prudent, remarqua-t-il. Pourquoi ne lui envoyez-vous pas l'Hindoue que vous avez envoyée à l'agent de la C.I.A et à Ahmed Chafik ?

La colère de Mkele tomba d'un coup.

— Ahmed Chafik ? demanda-t-il. Qui est Ahmed Chafik ?

Peter Raw n'en croyait pas ses oreilles. Mais avec ces menteurs d'Africains, il fallait se méfier. Surtout avec Mkele.

— Vous avez bien voulu liquider Ahmed Chafik à cause des Chinois.

— Des Chinois ?

Cette fois, Mkele ne mentait visiblement pas. Sa stupéfaction n'était pas feinte. Peter Raw comprit d'un coup. L'homme blond était plus fort qu'il ne l'avait pensé. Lui, Peter Raw, avait peut-être choisi le mauvais camp...

— Racontez-moi tout, intima Mkele. Vite.

L'Anglais n'avait plus le choix. Il s'exécuta, racontant le faux attentat.

Mkele virait lentement au violet, croisant et décroisant ses gros doigts, les yeux injectés de sang.

Ivre de rage.

Il prit soudain sa bouteille de bière vide et la jeta de toutes ses forces contre le mur.

— Kato ! il avait hurlé si fort que Peter Raw ne put s'empêcher de sursauter. Le chef de la police surgit aussitôt, la main sur la crosse de son vieux Webley. Comme toujours, il était resté derrière la porte, à tout hasard. Tremblant aux éclats de voix de son maître.

— Où est l'Hindoue ? glapit Mkele.

Kato se troubla. Son regard vacilla derrière ses lunettes.

— Je vais la chercher, bredouilla-t-il. Je sais où elle est. Tout de suite.

— Ramène-la, fit sombrement Mkele. Ou je t'arrache les yeux.

Le chef de la police sortit en trombe, une sueur froide lui glaçant la nuque. Pourvu que cet abruti de Comorien n'ait pas fait l'idiot. Il avait rarement vu son maître dans un état pareil... Heureusement que Zanzibar était minuscule. Et qu'on ne pouvait pas en sortir.

CHAPITRE XII

Le premier se laissa tomber à genoux, à même le plancher pourri. Il était impressionnant, avec des boules de muscles sillonnant ses épaules et son torse, des traits plats et bestiaux, des cheveux crépus couverts de poussière blanchâtre.

D'une seule main, il arracha sa ceinture et défit son blue-jean en loques, libérant le monstrueux prolongement logique de cette montagne de chair.

Pendant plusieurs secondes, appuyé sur une main, penché en avant, il contempla le corps gracile et écartelé de la jeune Hindoue.

Avec une avidité mêlée de crainte superstitieuse. Même dans ses phantasmes les plus fous, il n'aurait jamais rêvé d'une fille aussi belle. Il se remplissait les yeux des hanches fines, du ventre plat et brun, de la poitrine ferme et abondante, des interminables cuisses fuselées.

Agacé par l'hésitation du noir, un de ceux qui tenaient Anjeli jeta :
— *Sasa*⁽¹⁸⁾ !

Le grand noir écarta les genoux de la jeune Hindoue à deux mains, comme on écarte des volets, sans effort. Puis il se rapprocha encore, jusqu'à la toucher. À ce contact, la jeune Hindoue eut un tel sursaut que les deux dockers qui la maintenaient durent peser de tout leur poids. Ils lui avaient enveloppé la tête et la gorge dans son sari, la dénudant complètement, à la fois pour étouffer ses cris et jouir de la vue de son corps.

D'un seul élan, le noir la viola.

La plainte aiguë qui sortit du sari porta son excitation à un degré inimaginable. Lentement, il fit tourner ses hanches pour distendre les délicates muqueuses internes contractées par le viol. Le sang battait à ses tempes. Il agrippa de ses mains calleuses les hanches de la jeune Hindoue pour s'ancrer encore plus en elle, et Anjeli poussa un gémissement étouffé. Il haletait, déjà incapable de contenir son désir.

Il se mit à la marteler de toutes ses forces, comme pour l'ouvrir en deux avec une violence telle que ses deux camarades maintenant l'Hindoue en tressautaient. Celui qui tenait réunis les deux poignets d'Anjeli la vit enfoncer ses ongles dans ses paumes. Jusqu'à ce que le sang coule. On étouffait dans l'étroit réduit au plafond si bas qu'on ne pouvait même pas se tenir debout, large de deux mètres au plus.

À la hâte, les dockers avaient jeté par terre de vieux sacs imprégnés de l'odeur entêtante du clou de girofle. Sans cesse, les pieds de ceux qui tenaient Anjeli glissaient et heurtaient la cloison. Ils étaient descendus tout de suite après la jeune Hindoue, l'avaient jetée à terre avant qu'elle puisse remonter à l'air libre.

En dépit de sa résistance désespérée, ils lui avaient arraché son jupon, remonté son sari. Anjeli avait hurlé. En vain.

Celui qui la violait explosa dans une convulsion de plaisir, les reins agités de secousses spasmodiques. Appuyé sur les coudes, il resta prostré sur la jeune femme, sa face couverte de sueur, enfouie dans la poitrine nue.

Elle eut un sursaut et vomit dans les plis de son sari, comme pour expulser d'elle la semence du noir. Celui qui la maintenait couchée en travers de sa poitrine frappa sur l'épaule du gigantesque docker.

— *Nenda zako*^{19}.

Le docker se releva à regret, se rajusta et remonta l'échelle. Il resta immobile sur le port, ébloui par le soleil, frustré de n'avoir pas renouvelé son exploit. Puis, il cracha dans la mer et s'engagea sur la passerelle. Il atterrit près du groupe de ses camarades. Il dit à voix basse au plus proche :

— *Maramoja*^{20}.

Le noir s'élança sur la passerelle, sauta sur le pont et descendit rapidement l'échelle. En arrivant dans le réduit, le marin qui tenait Anjeli fit signe au nouveau venu de prendre sa place. Il s'était installé commodément, lui serrant la gorge entre son avant-bras et son coude.

Le nouveau venu s'accroupit derrière Anjeli. Celui qui venait de la lâcher vint s'agenouiller devant elle, défit son vêtement et s'enfonça à son tour dans l'Hindoue. Sans aucune difficulté. Il en fut déçu et furieux, dut se contenter de la marteler de coups de boutoir, jusqu'à ce qu'il prenne son plaisir à son tour. Calmé, il fit signe au nouveau venu qui roulait des yeux blancs devant le corps tordu de spasmes de la jeune Hindoue. Le spectacle de son camarade s'acharnant sur le long corps mince l'avait mis dans tous ses états.

Il s'allongea à son tour sur l'Hindoue.

Le corps d'Anjeli n'était plus que douleur. Elle avait l'impression que des milliers d'hommes s'étaient répandus en elle, l'avaient déchirée, profanée, souillée.

Physiquement, la pénétration du premier de ses bourreaux avait été un supplice. Son corps se refusait tellement qu'il s'était forcé un passage dans des chairs à vif. Ensuite elle avait eu l'impression d'être martelée sans interruption, à des rythmes divers ; par une

monstrueuse et inhumaine machine.

Elle étouffait sous le sari, manquait d'air. Il lui semblait qu'elle avait perdu connaissance à plusieurs reprises, réveillée chaque fois par la douleur brûlante d'un nouveau viol.

À un moment, ses bourreaux l'avaient retournée sur le ventre. Puis un des dockers avait forcé ses reins, sous les quolibets jaloux des autres. Elle avait mordu son sari, essayant de s'étouffer avec. Puis l'horrible douleur lui avait fait oublier tout le reste. Ses plaintes avaient couvert les rires et les grognements de l'homme qui la forçait. Elle réalisa soudain qu'aucun corps ne s'était affalé sur elle depuis plusieurs minutes.

Elle n'eut pas le temps de se poser de questions.

Les mains qui la tenaient la lâchèrent, arrachèrent le sari entortillé autour de sa tête. Elle vit une poitrine noire devant elle, un visage méchant et satisfait. Celui de l'homme qui lui avait pris ses bracelets. Elle baissa les yeux sur son propre corps nu, étonnée de ne voir aucune marque extérieure de son supplice. Seule une petite mare de sang souillait les sacs sur lesquels on l'avait étendue. Il y avait des griffes aussi, sur ses hanches, là où les noirs s'étaient accrochés, pour mieux la violer. Elle n'éprouvait plus ni dégoût, ni peur, ni haine. Simplement, un immense vide, une envie irraisonnée et incoercible de ne plus vivre.

— Tu peux sortir, fit le noir, on s'en va.

Elle le fixa avec des prunelles de somnambule. L'air était irrespirable. L'odeur du clou de girofle mêlée à celle du musc. Elle voulut se mettre à genoux et réprima un cri de douleur. Sa colonne vertébrale était bloquée. Comme si elle avait cent ans. De ses mains tremblantes, elle essaya de réenrouler le sari taché de vomissures autour d'elle. Elle tremblait tant qu'elle y parvint à peine, ne retrouvant plus ses gestes automatiques.

— Dépêche-toi, intima le noir. Il faut qu'on soit sortis du port dans une heure.

Elle acheva de nouer son sari autour de sa poitrine, agenouillée sur le sol, ses longs cheveux répandus jusqu'aux reins, sa tête frôlant le plafond. Réalisant ce qu'il disait. Une atroce amertume la submergea.

— Mais vous aviez dit que vous m'emmèneriez ! protesta-t-elle d'une voix blanche.

Un sale sourire découvrit les gencives rosâtres du patron du boutre.

— Tu y as pris goût, hein ! fit-il. C'est autre chose que tes pédés d'Hindous. Mais on n'a pas le droit de t'emmener. Nous, on ne veut pas d'histoires avec la « pouliche » ! Alors, tu fous le camp.

Il la poussa vers l'échelle. Démolie, anéantie. Elle avait si mal qu'elle put à peine grimper les échelons. Le noir la poussait aux reins,

en profitant pour une ultime et ironique caresse.

Elle se hâta pour échapper à la main ignoble qui se glissait entre les plis du sari. Comme si cela avait encore de l'importance. La brise de l'océan Indien lui caressa le visage. Elle ignorait combien de temps avait duré son supplice. Les dockers s'étaient éloignés. Seuls les marins du boutre s'affairaient sur le pont.

Elle vit dans un brouillard des faces noires, des regards gênés ou cyniques. Elle entendit un rire.

Tous ceux qui étaient là l'avaient prise, souillée. Elle vit les haillons, les jambes sales, les visages bestiaux. Le ciel sembla basculer. Elle dut se retenir au bastingage pour ne pas tomber.

Le patron, remonté derrière elle, la poussa sur la passerelle. Elle tomba sur le quai, se releva. On hissait déjà les voiles sur le boutre. Elle s'éloigna, marchant à petits pas comme une très vieille femme, une douleur déchirante au creux du ventre.

Elle remonta, passa la grille du port. Le Comorien n'avait pas bougé, mais était réveillé. Il s'était bien douté de ce qui se passait sur le bateau. Regrettant qu'on ne l'ait pas invité...

Anjeli passa devant lui sans le voir. Se sentant affreusement impuissante. Elle ne pouvait se plaindre d'avoir été violée sans avouer qu'elle avait voulu fuir Zanzibar. Comme un automate, elle passa devant le vieux *Ladies Club* avec ses colonnades de bois, transformé par le Président Mkele en entrepôt, se dirigeant vers le consulat américain.

Son ultime chance, mais le Comorien trotta à sa hauteur. Elle aperçut soudain, se balançant à vingt mètres du rivage, un canot automobile, équipé d'un moteur hors-bord. Celui du consul américain. Chaque fois qu'il voulait s'en servir il devait demander l'autorisation au ministre des Affaires étrangères. Avec cela, elle pourrait gagner Dar-Es-Salam.

Abandonnant Kenyatta Road, elle tourna à droite pour gagner la mer par une sorte de plan incliné.

Anjeli Trombay arriva à la plage. Les maisons étaient bâties directement sur le sable. Elle se retourna : le Comorien se hâtait derrière elle, intrigué par son itinéraire.

Sans hésiter, elle entra dans l'eau. La fraîcheur relative lui sembla délicieuse. Elle eut un éblouissement causé par la douleur et la fatigue. Le Comorien se mit aussitôt à courir, essayant de la rattraper, croyant à une tentative de suicide. Anjeli avança encore, l'eau lui arriva rapidement à la poitrine. La chair de son ventre l'élança, brûlée par l'eau salée. Le Comorien s'arrêta : il ne savait pas nager.

Anjeli perdit pied trois mètres plus loin. Épuisée, gênée par son sari, elle dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas couler. Mètre par mètre, elle nagea vers le hors-bord. La mer était vide comme les

rues de Zanzibar. Derrière elle, le Comorien fit demi-tour et partit à toutes jambes chercher du secours...

Watengu Kato sortait du *Zanzibar Hôtel* lorsque le vieux Comorien surgit à bout de souffle. À mots coupés, il lui expliqua la situation. Kato dut se retenir pour ne pas le tuer sur place. Si la fille se sauvait, il était perdu. Jamais Mkele ne lui pardonnerait. Il se rua dans sa 404 où attendaient deux de ses hommes.

— Vite à la plage.

Ils foncèrent à travers les rues étroites et désertes et atteignirent la mer en deux minutes.

Kato sauta à terre, sortit son Webley. Anjeli avait baissé le moteur hors-bord et tentait de le mettre en marche. Le chef de la police hésita : le temps d'aller au port chercher une barque, l'Hindoue risquait de filer. Il leva son pistolet, le rabaissa après une hésitation. S'il la tuait, Mkele serait furieux.

— Allez-y vous deux ! glapit-il.

Les deux policiers se précipitèrent. Eux savaient nager. Kato tourna sa rage contre le Comorien. En une enjambée il fut sur lui, le prit à la gorge.

— Si elle se sauve, je te tue !

À toute volée, il gifla le vieux, avec la main tenant le pistolet.

Anjeli tirait toujours sur la corde du démarreur. Le Comorien tomba à terre, la joue ouverte. Kato brandit son arme et tira, visant trop haut. Anjeli ne leva même pas la tête. Des visages apeurés apparurent aux fenêtres d'une des maisons donnant sur la plage.

Les deux policiers n'étaient plus qu'à dix mètres du hors-bord. Kato comptait les secondes. Un des noirs atteignit enfin le hors-bord. Il s'y accrocha des deux mains. Anjeli abandonnant le moteur, frappa les mains accrochées au plat-bord. Mais l'autre se hissa à l'arrière et lui saisit les jambes.

Anjeli tomba avec un cri de désespoir. Sur le rivage Kato s'essuya le front. Derrière lui, les volets claquèrent.

En voyant Anjeli, Peter Raw eut honte de se trouver là. Le visage de la jeune Hindoue était tuméfié, marbré de coups. Les déchirures de son sari laissaient voir d'autres marbrures de sang séché. Elle boitait. Le noir qui l'amenait, la traînant par les longs cheveux noirs réunis dans sa main, la poussa en avant, devant la table. Elle tituba. Leva ses prunelles noires sur Peter Raw et le Président Mkele. L'Anglais croisa

son regard.

Il y lut un désespoir sans limite, une horreur sans nom. L'absolu de la douleur physique et morale. À donner la chair de poule. Le genre de regard qu'avaient les déportés. Il se dégoûta. Le Président Mkele rota, se leva et vint se planter devant la jeune Hindoue.

— Tu ne dis rien ? interrogea-t-il d'un ton doux. Angeli ne bougea pas.

— Elle n'a pas voulu parler, intervint servilement Kato. Je l'ai surprise en train de voler un bateau.

— De voler un bateau... répéta Mkele.

De la main droite, il prit les longs cheveux noirs, et attira vers lui la tête de l'Hindoue.

— Pourquoi volais-tu un bateau, chienne ?

Il aurait pu aussi bien parler à une morte. Les yeux d'Anjeli demeurèrent fixes. Son expression absente. Peter Raw se demandait même si elle respirait. Mkele laissa retomber les cheveux, et se tourna vers Kato.

— Va chercher ce qu'il faut. Je vais l'interroger moi-même.

Peter Raw avala difficilement sa salive. La grande salle de conférences de l'A.S.P. lui parut soudain sinistre. Appuyés au mur, les sept gardes du corps fixaient avidement le long corps gracile d'Anjeli.

— Le dernier avion décolle dans une demi-heure, fit Peter Raw. Je dois retourner à Dar-Es-Salam.

— Vous êtes mon hôte, dit d'un ton sans réplique Mkele. C'est un honneur que je fais rarement à un étranger.

Peter Raw se tut. Il regardait les photos pendues au mur, essayant de ne pas voir la forme debout devant lui.

La porte de la salle s'ouvrit sur Kato. Il précédait un groupe de policiers en uniforme. D'abord, Peter Raw ne comprit pas ce qu'ils portaient. Puis, il reconnut deux grands battants de porte en ébène, hérissés d'énormes cônes de cuivre – symboles des clous de girofle – comme toutes les portes des maisons de Zanzibar.

Ils posèrent un des battants par terre, les cônes de cuivre la pointe en l'air. Chacun d'eux mesurait une quinzaine de centimètres de long. Ils étaient espacés sur le battant de vingt centimètres en vingt centimètres. Quatre autres policiers attendaient respectueusement, tenant l'autre battant vertical.

Peter Raw passa nerveusement la main dans sa barbe en broussaille.

— Qu'allez-vous lui faire ? demanda-t-il.

Le Président Mkele regarda la forme prostrée devant lui. Anjeli n'avait toujours pas bougé, comme si elle était déjà morte. Le noir tourna vers l'Anglais un visage bouffi de haine, aux traits contractés, au regard trouble.

— Elle va avouer, dit-il d'une voix sifflante. Je veux savoir tout ce que prépare ce blanc maudit.

Il aboya un ordre en swahili.

Aussitôt deux policiers empoignèrent Anjeli. Ils la jetèrent brutalement sur la porte posée à même le carrelage. La maintenant par les poignets et les chevilles.

Mais la jeune Hindoue ne se débattait même pas.

Les yeux ouverts, elle semblait ailleurs. Sa tête heurta une des pointes de cuivre et elle poussa un petit cri. Son corps était grotesquement écartelé entre les pointes. L'une d'elles entraînait dans son dos, à la hauteur des hanches, une autre lui écrasait la nuque. Pourtant elle ne réagissait toujours pas.

Mkele jeta à Kato un regard aigu, plein de soupçon.

— Tu es certain qu'elle n'a eu le temps de prévenir personne ?

— Certain, répondit le chef de la police. Elle a essayé de se sauver, mais...

Il continua en swahili. Presque aussitôt le Président éclata d'un rire méchant et se tourna vers Peter Raw.

— Cette chienne a voulu se sauver sur un boutre ! Les braves garçons, dégoûtés de sa trahison, lui ont donné une petite leçon.

Il se tourna vers Kato.

— Tu leur donneras un visa de pêche pour un mois.

L'Anglais avala sa salive.

Il n'aimait pas du tout la tournure horrible que prenaient les événements. Mais c'était bien tard pour se sortir du guépier.

— Fais-la parler, cria Mkele.

Watengu Kato rajusta son foulard et s'approcha de la porte où était étendue l'Hindoue. S'accroupissant, il lui parla à l'oreille. Sans obtenir la moindre réponse, pas même un mouvement des lèvres. Il se redressa, tira sur les pans de sa saharienne.

— Excellence, elle ne veut rien dire.

Mkele claqua des doigts et s'appuya au dos de son fauteuil.

— Vas-y.

Kato cria un ordre.

Peter Raw serrait son verre entre ses doigts à le briser. Depuis qu'il se trouvait en Afrique, il avait assisté à pas mal d'horreurs. Mais, cette fois, il sentait que tout allait être dépassé. Les quatre policiers qui tenaient le second battant le basculèrent, ses pointes de cuivre dirigées vers le bas. Puis ils se déplacèrent et le tinrent au-dessus de l'autre battant de façon à ce que la jeune Hindoue se trouve entre les deux. Kato tourna la tête vers son maître, d'un air interrogateur.

— *Sasa hivi*⁽²¹⁾ ! cria Mkele.

Les quatre policiers abaissèrent le battant jusqu'à ce qu'il n'y ait presque plus d'espace avec l'autre. Les gros clous de cuivre n'étaient

pas opposés, pointe à pointe, mais en quinconce. De cette façon, le corps d'Anjeli était obligatoirement broyé entre les pointes qui s'ajustaient les unes dans les autres. Le battant du dessus devait peser une centaine de kilos et la pression de son propre poids écrasait le corps frêle de la jeune Hindoue. Dans un geste de protection, cette dernière avait étendu le bras gauche et maintenant sa main dépassait d'entre les battants, les ongles enfoncés dans les paumes. Mais elle n'avait pas crié.

Les quatre policiers s'étaient redressés, aux quatre coins de la porte et attendaient.

Mkele se tourna vers Peter Raw, ses petits yeux noirs brillants de méchanceté.

— Les Arabes nous ont au moins appris une bonne chose, fit-il. Ils suppliciaient ainsi les esclaves noirs qui tentaient de s'échapper, du temps du Sultan. C'est notre revanche.

Il se tourna vers Kato.

— Demande-lui si elle veut parler.

Kato s'approcha des portes sombres, s'accroupit près de la main, cria une question. Attendit quelques et se releva.

— Elle ne veut pas répondre.

— Tue-la alors, fit Mkele.

Sa voix était redevenue calme. Il avait croisé ses doigts boudinés sur son ventre.

Les quatre policiers se baissèrent et appuyèrent aussitôt de toutes leurs forces sur les angles du battant supérieur. Un gémissement horrible jaillit d'entre les deux panneaux. Peter Raw avait envie de vomir. Anjeli devait être écrasée entre les énormes clous de cuivre, broyée, laminée. Fasciné, il ne pouvait détacher les yeux de la main crispée qui sortait des battants. Les quatre brutes continuaient à appuyer de toutes leurs forces. Il réalisa qu'il serrait lui-même de toutes ses forces les accoudoirs de son fauteuil...

De nouveau, le cri jaillit, aigu, filant, inhumain.

Kato arrêta ses hommes d'un geste sec. Il s'approcha et appela Anjeli.

Sans plus de succès que les deux fois précédentes.

— Continue, ordonna Mkele.

Peter Raw savait qu'il agissait par haine pure. Anjeli ne pouvait rien lui apprendre de plus important que lui. Cette fois, les policiers se mirent debout sur le battant qui écrasait l'Hindoue et se lancèrent dans une sinistre ronde, se tenant par les épaules pour ne pas tomber. Riant et s'interpellant comme des gosses heureux.

Juste à l'endroit où se trouvait le corps disloqué d'Anjeli Trombay, il y eut soudain un jappement très bref, qui se transforma en gémissement étranglé, en une sorte de souffle bas qui dura plusieurs

secondes.

La main crispée se détendit d'un coup.

Immédiatement, Peter Raw fut sûr qu'Anjeli venait de mourir. Les policiers continuaient à piétiner le battant qui descendait inexorablement millimètre par millimètre, freiné seulement par le corps délicat de la jeune Hindoue.

Enfin, l'espace ne diminuait plus. Les gros clous de cuivre étaient emboîtés les uns dans les autres.

Mkele avait pris une expression boudeuse.

— *Pole-Pole*⁽²²⁾ ! cria-t-il.

Mais c'était trop tard. Quand les quatre policiers sautèrent à terre et soulevèrent le battant supérieur, Peter Raw détourna les yeux devant le corps disloqué et sanglant d'Anjeli. Une des grosses pointes de cuivre lui avait enfoncé le sternum, une autre lui brisait la cuisse, une autre encore lui écrasait les reins. Sa nuque était coincée entre deux sous un angle horrible.

— Mets-la dans un sac, ordonna Mkele et qu'on la jette à la mer. Je ne veux plus jamais en entendre parler.

— Et le père ? demanda Kato.

Bon comptable de l'horreur.

Mkele hésita.

— Tue-le aussi.

Il fit face à Peter Raw avec une lueur d'ironie mauvaise.

— Sans vous, je n'aurais jamais découvert ce complot contre ma vie. Heureusement, je ne fais qu'exécuter les ordres de la Providence. C'est ELLE qui vous a envoyé.

Peter Raw ne répondit pas. Pour la première fois depuis très longtemps, il avait honte de lui-même.

Et puis Mkele se leva.

— Allons dîner, ensuite, je vous ferai conduire à l'hôtel *Zanzibar*. Vous pourrez prendre le premier avion demain matin.

L'Anglais ne répondit pas. Il n'avait plus faim. Il fixait une rigole de sang qui avait coulé sur le plancher de teck sombre. Tout ce qu'il restait d'une jeune femme pleine de vie.

Il but un verre d'un coup. Sans arriver à maîtriser le tremblement de ses mains.

CHAPITRE XIII

Peter Raw s'essuya le front d'un revers de main. La sueur coulait dans ses yeux et le piquait. Il avait arrêté la climatisation dont le ronflement l'agaçait. Il se versa une large rasade de gin, ajouta quelques glaçons, un peu de « Tonic Water » et vida le verre d'un coup. Le goût amer le fit frissonner. C'était le quatrième depuis le début de la soirée. Pourtant, dès qu'il fermait les yeux, il voyait encore devant lui le corps disloqué et sanglant d'Anjeli Trombay.

Sa maison était entièrement silencieuse, les boys s'étant retirés dans leur baraque, au fond du jardin. La route déserte menant à l'Université était à l'écart des bruits de Dar-Es-Salam. Le cri d'un singe ou d'un oiseau trouait, seul, parfois, la nuit. L'Anglais repensa à la cruauté glaciale et inutile du Président Mkele. La tête lui tournait légèrement.

Soudain, il avait envie de voir des gens, peut-être de passer une demi-heure avec les putains de *Margot's* ou de *Etienne's*, de ne plus boire seul. En plus du malaise causé par la fin atroce de la jeune Hindoue, il essayait d'enfermer au plus profond de lui-même la peur sournoise qui l'oppressait. Jacob Kangili ne serait pas assez fou pour aller lui-même à Zanzibar. Donc il survivrait à l'opération, même si Mkele anéantissait le DC9 et ses occupants. Et chercherait immédiatement le traître.

Peter Raw se leva, prit ses clefs et éteignit la lumière. Dans le jardin, un vieil ascari surgit de l'ombre pour lui ouvrir la grille. L'Anglais fila vers la route de Bagamoyo.

Dar-Es-Salam était à une douzaine de kilomètres.

Malko baissa la tête sur sa crème caramel à l'odeur de caoutchouc pour éviter de croiser le regard insistant de Jane Logan posé sur lui. Ce n'était pas le moment de déchaîner la jalousie de Jacob Kangili.

La salle à manger, au premier étage du *New-Africa*, était sinistre, avec un éclairage au néon qui faisait prendre immédiatement vingt ans de plus aux femmes. Quant à la cuisine, elle aurait fait honte à l'Armée du Salut ; mais c'était l'endroit « In » pour les Africains.

À deux pas du bureau de Jacob Kangili, sur Azikine Street, entre la place de l'Ascari et l'église luthérienne.

Malko avait été étonné de le voir arriver à ce dîner escorté de Jane Logan. La jeune Américaine portait encore près de la tempe l'ombre bleuâtre d'un coup, souvenir de l'irruption de Malko dans sa vie. Vêtue d'un blue-jean et d'un tee-shirt, sans soutien-gorge, les cheveux relevés en chignon, pas maquillée, elle ne paraissait pas plus de seize ans.

Sous ses paupières lourdes, son regard trouble s'était juste attardé une seconde sur Malko, quand il lui avait serré la main, à son arrivée. Le dîner avait été morne. Jacob Kangili avait fait comme si la jeune femme n'existait pas, ne lui adressant jamais la parole. D'ailleurs, il avait peu parlé. Malko continuait à être fasciné par ses lèvres en forme de limace et par les bagues s'enchevêtrant sur ses mains longues et fines, presque féminines. Sa voix douce ne portait pas, mais il appuyait chaque phrase importante d'un regard insistant de ses yeux marron.

— Après-demain, je serai dans la tour de contrôle, conclut-il. Le DC9 des East African Airways arrive à 15 heures 10 de Nairobi. Il refera ses pleins. Pour pouvoir repartir vers 17 heures pour le Kilimandjaro Airport. Il n'y aura pas de plan de vue. Donc pas de trace. Il ne restera aucune trace des mouvements de l'appareil... Je resterai à l'aéroport jusqu'à son retour. Que vous ayez réussi ou non, il faut qu'il se pose avant le jour.

— Vous reviendrez dedans pour me mettre au courant de la façon dont l'opération s'est déroulée. J'ai trouvé un copilote pour Juma Salim. Un garçon qui m'est dévoué, un des plus anciens membres du T.A.N.U. Il a volé comme second pilote sur DC9.

— Juma Salim devra arriver, en civil, vers quatre heures. Je l'attendrai dans la tour de contrôle.

Malko tentait vainement de faire fondre sur sa langue sa crème caramel fabriquée avec de vieux pneus. La seule chose mangeable, était un fromage kenyan qui ressemblait à du cantal.

L'après-midi même, il avait rencontré Ahmed Chafik au Q.G. du FRELIMO. La résolution de l'Égyptien ne semblait pas avoir faibli. Depuis l'attentat de l'*Oyster Bay Hôtel*, il ne sortait pratiquement plus du FRELIMO. Mais il ne serait tranquille que les maquisards embarqués sur le DC9. Il aurait bien aimé aussi voir comment Juma Salim pilotait.

— Il n'y aura pas de fuite à l'aéroport ? demanda-t-il.

Jacob Kangili sourit.

— Non, j'ai fait courir le bruit que le FRELIMO allait lancer une opération contre le Mozambique. Avec notre aide.

— Parfait, dit Malko. Je vais aller donner ses instructions à Juma

Salim. Il doit être chez *Margot's* comme d'habitude.

Ils n'avaient plus rien à se dire. Jacob Kangili se leva et tendit la main à Malko.

— À votre retour.

La poignée de main de Jane Logan fut beaucoup plus appuyée. Un peu trop longue, peut-être.

Malko atteignait le cinquième palier de la cage d'escalier menant à la terrasse de *Margot's*, quand il entendit un martèlement de hauts talons sur les marches derrière lui. Il se rangea pour laisser passer cette hétéaire pressée.

Jane Logan surgit, essoufflée, son chignon défait. Elle s'arrêta les yeux brillants, en face de Malko, reprenant son souffle, la bouche entrouverte, ses yeux d'antilope agrandis par l'émotion et peut-être aussi par autre chose.

— Il fallait absolument que je vous parle, dit-elle. J'ai fait semblant de me disputer avec Jacob. Il croit que je suis rentrée à la maison en moto... Je savais que vous veniez ici.

Malko hésita, sur ses gardes. Il se méfiait de Kangili comme d'un serpent.

— Que voulez-vous ?

— Il ne faut pas aller à Zanzibar, dit-elle. Ils veulent vous tuer. Ils se servent de vous.

Si elle était sincère, elle prenait un risque certain en venant le trouver... Mais pourquoi agissait-elle ainsi ?

— Je sais, dit-il sans s'émouvoir. Je ferai attention. Mais je ne renoncerai pas.

Elle se mordit les lèvres comme si elle voulait en dire plus, puis brusquement, se jeta contre Malko. Son baiser fut si violent que leurs dents s'entrechoquèrent. Ils oscillèrent entre les parois de ciment, perdant presque l'équilibre. La langue acérée de Jane dansait une sarabande effrénée, chaude, agile, effrontée.

Un marin U.S. les bouscula sans qu'elle interrompe son étreinte. Malko l'écarta gentiment. C'était de la dynamite.

— Je suis seule tous les après-midi à la plage du Kundunchi, dit-elle d'un trait. En face, il y a une petite île. On peut y aller facilement en bateau.

Elle se détourna et disparut dans l'escalier. Malko écouta décroître le bruit de ses talons, puis reprit son ascension. Les nymphomanes lui avaient toujours fait peur, avec leur côté mante religieuse. Jane Logan le voulait, même si cela devait déclencher des cataclysmes. Son avertissement n'avait d'autre but que de l'attirer dans ses filets.

Il émergea sur la terrasse. C'était toujours le même spectacle. Les petites putains kenyanes circulaient entre les groupes, impudiques comme des guenons, gaies, parfois excitantes. Ensuite, elles iraient attendre les derniers clients du *Kilimandjaro*. Malko repéra immédiatement Juma Salim, les pieds sur une table, une main enfoncée jusqu'au coude sous la mini-jupe d'une fille.

Malko s'approcha.

— *Jambo*⁽²³⁾ ! fit le noir.

— *Jambo*, dit poliment Malko.

Il retirerait au moins de son expérience tanzanienne des rudiments de swahili.

Trois bouteilles vides de « snow-cap » traînaient sur la table.

À contrecœur, le pilote retira sa main et congédia la fille d'une tape sur les fesses.

— Tout est prêt, annonça Malko aussitôt.

Cela ne parut pas émouvoir Juma Salim. Les yeux dans le vague, il écouta les explications de Malko. Puis, il demanda d'une voix traînante :

— Ça va me rapporter combien ?

Depuis le début, Malko s'attendait à cette question.

— Combien voulez-vous ?

Le noir leva la tête vers les étoiles innombrables du ciel austral.

— Je veux un million de shillings... Parce que l'oracle est contre nous. C'est très mauvais.

Cent cinquante mille dollars. Cela mettait cher l'heure de pilotage. Jamais la C.I.A. ne paierait une somme pareille ! Seulement, il ne pouvait pas se passer de Salim et l'autre le savait.

— Vous ne croyez pas que vous exagérez un peu ? demanda suavement Malko en attirant une chaise à lui.

On en était à trois cent mille shillings lorsque Peter Raw fit son apparition. Malko ne l'aurait peut-être pas remarqué si l'Anglais n'avait pas eu une altercation avec le barman qu'il couvrit d'injures swahili. Toutes les conversations s'arrêtèrent. L'Anglais, debout au bar, était aussi digne qu'ivre mort. Des Africains s'approchèrent, menaçants, mais le barman s'interposa. Peter Raw n'était pas un blanc comme les autres. Il avait certains droits.

Diplomatiquement, il alla mettre une pièce dans le jukebox et une musique tonitruante couvrit les éruptions de l'Anglais. À ce moment, ce dernier aperçut Malko. Il hésita, puis leva son verre dans sa direction. Il le but d'un trait et s'effondra ensuite dans un fauteuil en rotin. Soudain calmé, Juma Salim l'observait avec étonnement.

— Qu'est-ce qui lui prend à ce blanc-là ? Il ne vient jamais ici, je l'ai entendu dire une fois que c'était un endroit tout juste bon pour les Négros...

— O.K. pour trois cent mille shillings, dit Malko, coupant court. Vous les recevrez au *Kilimandjaro Airport*, avant de décoller pour Zanzibar.

Il se leva. Épuisé par la chaleur lourde et la palabre.

— N'oubliez pas vos gris-gris, fit-il. Agacé par les palinodies du noir.

Juma Salim le fixa sans le moindre sourire. Ce sont des choses avec lesquelles on ne plaisantait pas.

Quand Malko passa près du bar, Peter Raw injuriait une Kenyane qui lui proposait ses charmes pour une somme pourtant modique, la comparant à une vache masai, ce qui n'est pas gentil pour les Masaïs.

Malko s'engouffra dans l'escalier de ciment. Il avait hâte de prendre une douche. La chaleur poisseuse collait sa chemise et son pantalon de toile à sa peau.

Malko s'arrêta au feu rouge du Salender Bridge. Le temps de respirer la puanteur du marécage. Quelques mois plus tôt, on avait tué un python qui traversait au feu rouge...

Ruanda Road était déserte. Il passa devant l'ambassade du Japon avant d'arriver devant la barrière blanche de la villa du chef de station de la C.I.A. Vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis le feu vert de Jacob Kangili. Cette réunion avec Marc Gowan allait être la dernière avant l'opération.

Plusieurs fenêtres étaient éclairées. À peine eut-il sonné que l'Américain vint ouvrir lui-même.

En entrant dans le living-room décoré à la californienne, Malko eut la surprise de voir le visage rougeaud de Douglas Salem, l'ambassadeur des Etats-Unis à Dar-Es-Salam. Ce dernier l'entreprit tout de suite.

— Vos projets m'inquiètent beaucoup, dit-il gravement. Si les Chinois arrivent à nous impliquer là-dedans, cela risque de faire basculer toute l'Afrique de l'Est dans leur camp.

Les yeux dorés de Malko étaient en train de virer au vert. Tout à coup, il fut prodigieusement agacé par la prudence de l'ambassadeur.

— Vous voulez la peau de Mkele, oui ou non ? demanda-t-il avec une certaine brutalité.

Douglas Salem se troubla devant cette question brutale. Il avait horreur d'être mêlé à ce genre d'histoire.

— Je dois demander des instructions à Washington, expliqua-t-il.

Cela peut prendre deux ou trois jours.

Malko sentit sa patience lui échapper.

— Je pars demain matin pour le Kilimandjaro Airport, dit-il. Tout est prêt pour demain. Jamais je ne retrouverai un tel concours de circonstances. J'ai risqué ma vie pour réaliser ce projet, ainsi que d'autres existences. Alors, cela se fera.

— Et si les Zanzibariens s'emparent de vous ?

L'ambassadeur était partagé entre l'inquiétude et l'excitation. Malko eut un sourire froid.

— J'emporte vingt kilos d'explosifs. Si je vois que l'opération tourne mal, je les ferai sauter. On ne retrouvera de moi que des morceaux trop petits pour incriminer la *Company*.

Il y eut un silence gêné. Marc Gowan baissa les yeux. L'ambassadeur jouait pensivement avec son verre.

— Dans ces conditions... dit-il.

Malko se leva.

— Nous n'avons plus rien à nous dire, messieurs. Rendez-vous après-demain. Ici.

Il serra la main de l'ambassadeur et Marc Gowan le raccompagna. La température était délicieuse. Leurs pas crissaient sur le gravier. À la barrière blanche, il dit à Malko avec un sourire en coin :

— Bravo pour le coup de la dynamite ! L'ambassadeur a été très impressionné. Sinon, il nous mettait des bâtons dans les roues. Fameuse trouvaille...

— Ce n'est pas une trouvaille, dit calmement Malko.

C'est la vérité.

L'Américain le regarda avec incrédulité, derrière ses lunettes.

— Vous plaisantez ? La *Company* ne vous paie pas pour jouer les desperados.

Malko sourit.

— Ne vous tracassez pas.

Il traversa Touré Road à grands pas, suivi par le regard stupéfait de Marc Gowan. Décidément, cette vieille noblesse européenne ne tournait pas rond.

Heureusement qu'elle était du bon côté.

CHAPITRE XIV

Malko donna un brusque coup de volant afin d'éviter un trou assez grand pour engloutir un mammoth adulte.

L'étroit ruban de la route goudronnée filait droit vers le nord, vers Moshi, rapiécé comme un vieux chandail. Deux ou trois fois, il avait aperçu des cantonniers noirs en haillons, poussant languissamment une brouette pleine de goudron. Pour boucher les plus gros trous.

Depuis le grand carrefour de Korogwe la végétation avait changé. La verdure éblouissante de la jungle tropicale, émergeant de la grasse latérite, avait laissé la place à une sorte de savane maigrichonne d'où s'élançait parfois un cocotier rectiligne et immense. Dans le lointain, on apercevait le massif montagneux à cheval sur le Kenya et la Tanzanie. Mais le Kilimandjaro était encore invisible.

Malko s'étira sans lâcher son volant. Il n'y avait presque pas de circulation sur l'étroite route qui se faufilait entre les collines. Il croisait parfois un taxi débordant de têtes noires, un camion, un vieil autobus poussif.

Des noirs marchaient patiemment sur le bas-côté, ne cherchant même pas à faire de l'auto-stop. La marche était encore la façon traditionnelle de se déplacer entre deux villages. La voiture, c'était bon pour les blancs, et l'autobus, trop cher. Plus il montait vers le nord, plus la température rafraîchissait. On se serait cru en Europe, à part les boubous aperçus furtivement.

Encore une heure, et il arriverait à Moshi, la ville la plus proche de la frontière du Kenya. Le camp d'entraînement des guérilleros d'Ahmed Chafik se trouvait au sud de la route « 23 » en bordure de la grande steppe masaï, à mi-chemin entre Arusha et Moshi. Dans une région déserte, à part quelques villages masaïs. Ils gagneraient en camion le Kilimandjaro Airport, distant d'une dizaine de kilomètres. Pour plus de sécurité, il avait été convenu que les troupes embarqueraient en bout de piste, sans utiliser le terminal flamboyant neuf de l'aéroport.

La police locale avait été prévenue par les soins de Jacob Kangili, qu'il s'agissait d'un exercice du FRELIMO, secret bien entendu. Le responsable de l'aéroport avait proposé de le fermer purement et simplement pour que les combattants de la liberté aient les coudées

franches.

De toute façon, les compagnies internationales boudaient le Kilimandjaro Airport, à cause de son absence d'assistance technique et de ses formalités tatillonnes, préférant se poser à Nairobi. Le seul personnel qualifié, c'était les femmes de ménage...

Tout en conduisant, Malko passait en revue tout ce qui pouvait ne pas marcher. Son plan reposait sur la surprise. Même s'il ne parvenait pas à repartir, il espérait parvenir jusqu'à la villa du dictateur.

L'âme la plus noire ne résistait pas à une pareille quantité d'explosif.

Son dos était douloureux après sept heures de conduite ininterrompue. Il n'avait pas voulu prendre l'avion régulier Aruscha-Dar-Es-Salam. Pour ne pas laisser de traces de son passage.

Fugitivement, il se mit à rêver à la silhouette élancée et fine d'Anjeli Trombay.

S'il y avait un « après », il aimerait la ramener à Dar-Es-Salam.

Ronald Hamilton raccrocha son téléphone, agacé. Pas la moindre tonalité. Cela arrivait souvent à Zanzibar, mais rarement pendant deux heures. Il passa dans le bureau du premier secrétaire et essaya les touches du télex.

Mortes, elles aussi. Pas le moindre courant.

Il souleva le couvercle du poste radio à ondes courtes et poussa le bouton de mise en marche.

Aussitôt, il passa sur batterie. Les aiguilles du potentiomètre restèrent à zéro. Il se tourna vers le garçon de bureau comorien.

— Tu as touché à quelque chose ?

Le Comorien secoua la tête.

Fébrilement, Ronald Hamilton ouvrit l'arrière du poste, tâtonna.

Ses doigts ne trouvèrent que le vide à l'emplacement des grosses piles. Quelqu'un les avait volées. Ce ne pouvait être que le Comorien... Mais il n'avouerait jamais. Ronald Hamilton se décida brusquement.

— Je vais à la poste, cria-t-il au vice-consul James Culver. Ces bournoules ont coupé le courant !

Il était cinq heures de l'après-midi. Dans trois heures, normalement, le DC9 pirate se poserait sur le petit terrain en pleine jungle, à cinq kilomètres de Zanzibar. Hamilton et Culver conduiraient chacun une voiture jusqu'à l'aéroport. Le jeune diplomate en frémissait d'impatience. Il était allé prendre son petit déjeuner au *Zanzibar Hôtel*, pour flairer l'ambiance de la petite ville. Il avait trouvé les rues aussi mortes que d'habitude, comme si un tremblement de

terre avait fait fuir les habitants.

Mais c'était tous les jours ainsi. Les Zanzibariens avaient si peur des hommes de Watengu Kato qu'ils ne sortaient que lorsqu'ils ne pouvaient pas faire autrement.

Quant aux Hindous, ils se recroquevillaient dans leur misère, essayant de se faire oublier. Leurs boutiques étaient vides, leurs enfants devaient payer des sommes exorbitantes pour aller à l'école et on violait leurs filles. Mais ils devaient sourire, au nom de la coexistence pacifique. Pour qu'on ne les tue pas comme les Arabes.

Ronald Hamilton poussa la porte du petit consulat et resta pétrifié. Un camion militaire était arrêté sous le gigantesque flamboyant qui ombrageait la petite place. Cinq ou six soldats noirs se tenaient devant les colonnades blanches du consulat, armés de fusils d'assaut chinois. L'un d'eux braqua son arme sur le diplomate.

— *Sisama, Bwana*⁽²⁴⁾.

Le jeune diplomate américain le toisa, stupéfait. Zanzibar avait beau être à l'O.N.U., le statut diplomatique n'était que très vaguement respecté. La plupart du temps, les soldats zanzibariens appliquaient aveuglément leurs consignes kafkaïennes, diplomates ou pas diplomates. Mais on n'avait encore jamais osé interdire à Ronald Hamilton de sortir de son propre consulat. Son sang ne fit qu'un tour.

— Mais je suis diplomate ! cria-t-il.

Il voulut avancer. Un soldat braqua son arme avec un sale sourire, le doigt sur la détente. Hamilton sentit une drôle d'impression au creux de son estomac.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il d'une voix blanche.

— *No exit*, intervint un sous-officier.

— Je vais à la poste, protesta Hamilton.

Le sous-officier secoua la tête, sans répondre. Il n'y avait rien à faire. Depuis qu'il était à Zanzibar, Hamilton avait subi pas mal de brimades, mais il sentait que, cette fois, il y avait autre chose. Liée au complot contre Mkele.

Il regarda les deux voitures du consulat garées sous le flamboyant. Inaccessibles. À travers les vieilles maisons de l'autre côté de la place, on voyait le bleu de la mer. Le consulat se trouvait à la « pointe » de la ville en forme de sein.

— Je vais me plaindre à la Présidence, menaça Hamilton.

Le soldat haussa les épaules. Il s'en foutait complètement. Le diplomate fit demi-tour et claqua la porte, ivre de rage. Il était totalement coupé du monde.

Il n'y avait qu'une explication : Mkele avait été mis au courant de l'attaque. Et il attendait le commando pour l'anéantir. Maintenant Ronald Hamilton n'avait aucun moyen de prévenir Malko ou l'ambassade de Dar-Es-Salam. Effondré, il alla expliquer la situation à

James Culver.

La minuscule ambassade était enclavée entre des vieilles maisons aux larges balcons de bois.

— Essayons par Kenyatta Street, suggéra Culver.

Hamilton se précipita, ouvrit un volet et recula : une Land-Rover pleine de soldats était arrêtée sous ses fenêtres. Ils levèrent la tête vers lui et il se rejeta en arrière.

— Nom de Dieu de nom de Dieu !

Ronald Hamilton se laissa tomber sur une chaise, anéanti. Il avait quatre heures pour trouver un moyen d'envoyer un S.O.S.

Le DC9 à destination de Kampala venait de décoller quand la porte de la tour de contrôle s'ouvrit sur la haute silhouette de Jacob Kangili, suivi de plusieurs soldats et d'un civil. Le contrôleur-chef sentit sa colonne vertébrale se liquéfier. Il savait qui était Kangili... Il chercha désespérément ce qu'il avait pu faire pour mériter les foudres du T.S.S.

Jacob Kangili lui tendit la main en souriant.

— Le T.A.N.U. a besoin de toi, dit-il, mystérieusement. Es-tu membre du Parti ?

Question stupide. Sans carte du T.A.N.U., on ne pouvait ni manger ni survivre. Trois millions de Tanzaniens l'avaient, sur onze millions de citoyens, vieillards, femmes et enfants compris.

Le contrôleur tira la sienne de sa poche avec des doigts tremblants. Prêt à tout pour ne pas se retrouver dans le centre d'interrogatoire de la T.S.S.

Kangili jeta à peine un coup d'œil à la carte.

— Je suis sûr que tu es un bon Tanzanien ?

— Bien sûr, Excellence, trouva la force de bredouiller le contrôleur.

La panique lui brouillait la vue. Désespérément, il cherchait ce qu'il avait pu faire pour attirer sur lui l'attention du puissant Jacob Kangili.

— Nous lançons une opération contre les colonialistes portugais, annonça pompeusement Kangili. Tu vas nous aider, mais il faudra qu'il n'y ait aucune trace du mouvement. Tu ne réclamera pas de plan de vue.

Le contrôleur approuva énergiquement. Jacob Kangili laissa deux soldats dans la tour et redescendit. Pour se heurter à Juma Salim.

Les douaniers et les fonctionnaires de l'immigration commençaient à plier bagage. Il n'y avait pas d'autres vols dans la soirée.

Juma Salim n'était pas rassuré en serrant la main de Jacob Kangili, mais il tenait à ses trois cent mille shillings.

Une Jeep de la Tanzanair s'arrêta près d'eux. Il en descendit un petit noir trapu, portant un foulard vert et bleu avec une bande noire transversale aux couleurs du T.A.N.U. Le second pilote du DC9. Il serra chaleureusement la main de Kangili. Ce dernier l'utilisait comme mouchard régulièrement. De ce côté, il était tranquille.

Salim ne ferait pas de fantaisies.

Le DC9 achevait de faire compléter ses pleins. Bien entendu, il était arrivé en retard de Nairobi. Mais, dans une demi-heure, tout serait prêt.

Kangili présenta les deux pilotes l'un à l'autre et consulta sa montre.

— Installez-vous dans l'avion, fit-il. Je vais à la tour. Dès que vous êtes prêts à décoller, contactez-moi par radio. Ne donnez pas votre immatriculation. Votre code est « UHURU ». Sitôt après le décollage, vous observerez un silence radio total.

Il regarda les deux hommes partir à pied vers le gros DC9. Profondément satisfait. Jamais il n'aurait eu l'idée de mettre au point un plan aussi audacieux pour se débarrasser du tyran de Zanzibar. Tout le gouvernement tanzanien y avait souscrit, escomptant bien que cela pourrait donner une leçon au Président Aminé, de l'Ouganda, qui commençait aussi à en faire à son aise.

Le coup du DC9 ne pourrait se refaire, mais on trouverait sûrement autre chose...

Le chef du Tanzanian Security Service regarda autour de lui : le terrain était désert. Les vieux taxis avaient été discrètement renvoyés à Dar-Es-Salam. Même le bureau de change était fermé.

Jacob Kangili se hâta vers la tour de contrôle.

Un des réacteurs du DC9 se mit à gronder. Il était prêt à décoller.

Le second réacteur du DC9 se mit en route à son tour.

« UHURU » était en marche.

— UHURU, autorisé à décoller. Montez au niveau 150. Cap 020.

La voix du contrôleur chevrotait un peu. Il n'arrivait pas à s'habituer à la présence silencieuse et menaçante de Kangili, debout derrière lui. Le Tanzanien regardait le DC9 qui semblait minuscule en bout de piste. De gros nuages traînaient au-dessus de Dar-Es-Salam, annonçant un orage.

— Contrôle. Dar-Es-Salam, je décolle, annonça la voix de Juma Salim.

Les vitres de la tour tremblèrent sous l'onde sonore. Jacob Kangili

regardait. Le DC9 commença à rouler, allant de plus en plus vite.

Il se rapprocha de l'officier qui commandait le détachement protégeant l'aéroport.

— Quand l'avion reviendra cette nuit, dit-il à voix basse, il y aura un blanc à bord. Il faudra le tuer, dès qu'il descendra, sans lui laisser le temps de dire ou de faire quelque chose. Compris ?

— Compris, répondit l'officier.

CHAPITRE XV

Peter Raw arriva essoufflé au bord de la large piste de ciment et s'arrêta. Il se trouvait à près de deux kilomètres des bâtiments de l'aéroport, en pleine nature.

Le grondement des réacteurs du DC9 qui s'arrachait de son point de stationnement lui fit lever la tête.

Il n'avait plus beaucoup de temps.

Plongeant la main dans le sac de papier marron qu'il serrait contre lui, il commença à arroser la piste avec les objets métalliques qu'il contenait. Le bruit qu'ils firent en tombant sur le ciment parut énorme à Peter Raw. Mais qui pouvait l'entendre ?

Courbé en deux, il traversa, vidant son sac régulièrement. Arrivé de l'autre côté, il plongea dans l'herbe haute et, accroupi, contempla son œuvre.

Les petits tétraèdres de métal brillaient sous le soleil. Chacun était fait de quatre pointes de cinq centimètres de longueur.

Quelle que soit la position dans laquelle ils tombaient, il y avait toujours une pointe en l'air...

Peter Raw en avait répandu près de deux cents, tout ce qu'il possédait.

Aucun pneu ne résistait à ces mortelles pointes d'acier. L'Anglais leva la tête avec précaution. Le DC9 avait atteint maintenant l'extrémité de la piste et se préparait à décoller.

Les quatre réacteurs hurlèrent.

Peter Raw plongea dans l'herbe à plat-ventre. Le cœur battant, tandis que la grosse machine fonçait vers lui.

Serrant la hampe de son micro, le contrôleur de la tour de Dar-Es-Salam regardait le DC9 lancé à pleine vitesse.

Aux deux tiers de la piste, il décolla, avec un angle de près de trente degrés. Il s'élevait parallèlement à la tour.

Les yeux plissés par la réverbération, Jacob Kangili regardait le DC9 qui montait entre les nuages, s'éloignant vers le nord.

L'appareil n'était plus qu'un point dans le ciel orageux. Dans une

demi-heure, il atteindrait le Kilimandjaro Airport.

— Restez ici jusqu'à ce que je vous dise de partir, dit Kangili. On vous portera à manger.

Il sortit de la tour et descendit rapidement l'escalier. Il avait d'autres précautions à prendre.

Peter Raw stoppa en face de la fabrique de chaussures « Bata », sur le bord de la route de Dar-Es-Salam, à l'aéroport. Il descendit comme pour uriner le long d'un arbre, emportant son sac en papier marron. Tranquillement, il le jeta dans le fossé. Après le passage du DC9, il s'était précipité sur la piste pour récupérer ses pointes.

Il ne tenait pas à laisser de traces de sa tentative. La déception et l'inquiétude le rongeaient. Apparemment le DC9 avait décollé normalement. Ce qui le replongeait dans ses affres. Car sa seule chance de survie était que le DC9 ne puisse atteindre Zanzibar.

Kangili ne saurait jamais qu'il avait trahi, si l'opération était mort-née. Quant au Président de Zanzibar, il se trouverait bien quelqu'un pour le faire passer de vie à trépas.

Il remonta dans sa voiture. Le soir, il prendrait encore une cuite. Le corps disloqué d'Anjeli Trombay continuait à le hanter. Il fallait l'oublier, arracher la vision horrible de sa mémoire... Il était tellement écoeuré qu'il avait failli tout dire à Malko lorsqu'il l'avait vu chez *Margot's*. Puis la routine de la trahison avait repris le dessus. Le tout était de tenir, d'accumuler assez d'argent pour s'acheter une grande ferme dans le Surrey et ne plus jamais voir un noir.

La plaine masai s'étendait à perte de vue, sur la gauche de la route A-23 doucement ondulante avec une maigre végétation de buissons épineux. Le ruban d'asphalte était totalement désert. Malko stoppa au coin d'une piste jaunâtre partant de la route et s'enfonçant dans la plaine. Un panneau de bois délavé, cloué à un arbre indiquait : Kikuletwa, 8 miles.

C'était le lieu du rendez-vous. Dès que Malko sortit de la Cortina, la chaleur l'enveloppa, terrifiante. L'air était sec et brûlant. De l'autre côté de la route, la masse imposante du Kilimandjaro s'élevait en pente douce, cachée à son sommet par une couronne de nuages blancs.

On n'aurait jamais cru qu'il atteignait plus de six mille mètres, tant il s'élevait peu dans le ciel. Des buissons s'écartèrent soudain et une jeune Masai surgit, l'arc en bandoulière, une lance à la main, des

bracelets de bimbéloterie autour des bras, vêtu de hardes, pieds nus, elle s'arrêta, grave et digne devant la voiture. Son visage rond aux traits réguliers n'était presque pas négroïde. Ses grands yeux marron fixaient alternativement Malko et la voiture. Impénétrables. Malko eut beau lui sourire, elle ne se dérida qu'à l'arrivée d'autres gamins, plus jeunes, qui, eux, commencèrent à faire des grimaces et à tendre la main.

— Shillings...

C'est le seul mot qu'ils connaissaient. Les Masaïs ne parlaient même pas le swahili, vivaient à l'écart de la civilisation, heureux et sauvages, chassant encore le lion à l'épieu. L'un d'eux planta en riant sa lance sur une des énormes sauterelles qui grouillaient dans la pierraille. Un nuage de poussière apparut sur la piste de Kikuletwa, une Jeep arrivait à toute vitesse. Malko dut attendre qu'elle soit tout près pour reconnaître Ahmed Chafik. En tenue de brousse verte, avec un chapeau de toile, l'Égyptien stoppa à côté de lui et sauta à terre.

Rien ne manquait à son équipement, même pas le lourd pistolet automatique russe à la ceinture et les « rangers » flambant neufs. Malgré son accoutrement un peu théâtral, Malko fut heureux de le voir. Ils se serrèrent la main.

— Tout va bien ? demanda l'Égyptien.

Malko consulta sa montre.

— Le DC9 sera au Kilimandjaro Airport dans une heure et demie.

Ahmed Chafik sourit, plein de confiance.

— Très bien, suivez-moi jusqu'au camp. Nous laisserons votre voiture là-bas.

Malko remonta dans sa Cortina et attendit que la Jeep ait fait demi-tour. Puis il suivit à distance respectueuse le nuage de poussière jaune. Les Masaïs coururent derrière lui pendant quelques mètres. Un peu plus loin, il passa près de leur village, invisible de la route, de la même couleur que la savane. Quelques huttes éparpillées.

Machinalement, il vérifia que son pistolet extra-plat se trouvait toujours dans le vide-poches de la voiture. Il l'avait chargé de cartouches « magnum », avec une puissance triple de la charge ordinaire. Les ogives blindées qu'il tirait pouvaient percer une plaque d'acier de dix millimètres. À plus forte raison l'épiderme d'un dictateur.

Dans le coffre, se trouvaient les quarante livres de sticks de dynamite, pour le cas où les choses tourneraient mal.

Juma Salim pencha la tête vers la gauche pour identifier la piste. Le Kilimandjaro Airport était totalement désert. Même pas un avion de

tourisme. La longue piste de 3 500 mètres s'étalait sous les ailes du DC9, rectiligne et brillante sous le soleil couchant.

Le noir prit son micro puis le raccrocha. Inutile de prendre contact avec la tour de contrôle. On l'attendait et, à cette heure-là, aucun jet commercial ne se trouvait dans les parages en approche. Quant aux avions militaires, la Tanzanie n'en possédait pas. Salim inclina légèrement le DC9, commençant son arrondi. Le copilote annonça aussitôt.

— Train sorti.

Au même moment, les nuages qui entouraient la partie supérieure du Kilimandjaro se déchirèrent et le sommet plat couvert de neige apparut. Éblouissant.

Le copilote l'aperçut et cria :

— C'est comme sur les bouteilles de bière snow-cap !

Juma Salim rit, heureux. Fou de joie de régler enfin ses comptes avec le Président Mkele. Et de gagner en même temps trois cent mille shillings.

Un claquement sourd retentit dans le cockpit. Le train venait de se verrouiller. Les lampes rouges s'éteignirent. La piste était devant lui, à trois miles, l'altimètre indiquait encore six cents pieds, il n'y avait plus qu'à se laisser glisser. À Zanzibar, ce serait plus difficile.

Malko admirait les neiges du Kilimandjaro, fasciné par la beauté majestueuse de l'énorme massif montagneux.

La neige scintillait au soleil, tandis que les derniers nuages s'effilochaient autour du sommet plat comme une table. La voix d'Ahmed Chafik le ramena à la réalité.

— Voilà le DC9.

Malko tourna la tête. L'appareil brillant se détachait dans le ciel comme un jouet d'enfant. Il virait, face à eux pour prendre sa piste. Maintenant, tous les éléments étaient réunis. Autour de lui, cent vingt guérilleros noirs, en uniforme de brousse, attendaient patiemment, assis dans l'herbe à éléphant, avec leur équipement au complet : grenades, fusils d'assaut, mitrailleuses légères et des tonnes de munitions. De quoi « libérer » tout le Mozambique. Totalement indifférents à leur aventure. Les camions qui les avaient amenés étaient repartis. La piste se terminait à quelques mètres d'eux. En un quart d'heure, grâce à l'échelle intégrée du DC9, l'embarquement serait terminé et l'appareil des East African pourrait redécoller pour Zanzibar.

Maintenant, dans l'axe de la piste il perdait lentement de l'altitude.

Malko le suivit des yeux. Il n'était plus qu'à cent pieds de haut. Le pilote remit un peu de gaz pour ne pas se poser court. Il continua sa descente, légèrement cabrée. Malko ne le suivait plus que d'un œil

distrain. Ne pensait déjà plus qu'à la phase suivante de l'opération : l'arrivée sur Zanzibar.

Les roues du train principal touchèrent et un petit nuage de fumée provenant du caoutchouc brûlé des pneus s'éleva dans l'air calme, tout de suite dissipé.

Lentement, le nez du DC9 s'abaissa, le train avant toucha le ciment du runway.

Pendant quelques secondes tout se passa normalement, puis une petite explosion fit sursauter Malko et Ahmed Chafik. Une gerbe d'étincelles jaillit du train. Le DC9 sembla devenir fou. Alors qu'il roulait encore à près de deux cent à l'heure, il vira sur la droite, se mettant en travers de la piste.

Trois explosions claquèrent. Sous le coup de frein violent, les fusibles des roues du train principal gauche lâchèrent.

Les pneus se dégonflèrent d'un coup. Comme un bateau ivre, le gros avion revint vers le milieu de la piste. Mais, de nouveau, il échappa au pilote et, cette fois, plongea irrémédiablement hors de la piste, soulevant un nuage de poussière jaune.

Atterré, Malko le vit stopper, une aile plus haute que l'autre, à trente mètres du runway. En plein désert caillouteux !

Il se mit à courir vers le DC9 immobilisé, ne voulant pas croire ses yeux.

Juma Salim était gris. Ses mains tremblaient, il pleurait, en contemplant le train avant broyé. Les pneus avaient disparu, les jantes étaient tordues, faussées. Une odeur insupportable de caoutchouc brûlé s'élevait du train.

— Est-ce qu'on peut réparer ? demanda Malko.

Juma Salim secoua la tête négativement.

— Pas ici. Il faut changer le train avant, vérifier le train principal et tous les circuits hydrauliques.

Malko était anéanti. Sans vouloir y croire, il contemplait les morceaux de caoutchouc. Une voiture de pompiers arrivait à toute vitesse, des bâtiments de l'aérogare.

Juma Salim et le copilote avaient sauté par la porte avant, immédiatement après le crash.

— Mais enfin, qu'est-ce qui est arrivé ? demanda Malko.

Le pilote regardait le train avant. Ou plutôt ce qu'il en restait.

— J'ai dû crever un pneu au décollage. C'est pourtant très rare. Il a fallu qu'il soit déchiqueté. Je me suis posé normalement et le poids de l'avion a fait le reste.

Il était catastrophé lui aussi. Malko essayait de rester calme. On ne

peut rien contre le destin. Apparemment, Dieu était du côté du Président Mkele. Ce qui impliquait peu de discernement de sa part.

— Il n'y a plus qu'à rembarquer vos guerriers, dit-il à Ahmed Chafik.

L'Égyptien contemplait le DC9. En apparence effondré, mais secrètement soulagé ! On trouverait bien une méthode moins risquée de se débarrasser du tyran de Zanzibar.

— Et l'avion ? demanda-t-il.

Malko haussa les épaules.

— Ils se débrouilleront avec. Personne ne le volera. Nous emmenons les pilotes.

L'Égyptien eut soudain une pensée pas réconfortante du tout.

— Et Mkele ? S'il apprend.

— Il nous en voudra, fit sobrement Malko. À nous de nous débrouiller pour tenter rapidement autre chose.

L'Égyptien jeta un ordre en swahili et les noirs se mirent en marche à la file indienne, vers le sud. Malko monta dans la Jeep à côté de Chafik sans attendre la voiture des pompiers. Il se retourna vers le DC9, insolite au milieu du désert. Le Kilimandjaro était de nouveau couvert.

Il se sentit soudain très las.

Le Président Mkele consulta pour la trentième fois sa montre. Neuf heures et demie. Vautré sur les coussins de sa Mercedes dissimulée derrière le petit bâtiment de l'aéroport de Zanzibar, il attendait depuis deux heures l'arrivée des « envahisseurs ». Le pourtour du terrain grouillait de soldats en armes. Toute l'armée zanzibarienne était là, prête à arroser d'un déluge de feu le DC9 dès qu'il toucherait le sol. Les ordres du Président avaient été formels tirer à vue dès que l'avion arriverait, essayer de le faire exploser.

Ensuite, achever les blessés s'il y en avait. Il avait longuement balancé entre cette solution et une exécution publique le lendemain, mais c'était plus sûr de cette façon.

Il se pencha par la glace ouverte de la Mercedes. Kato !

Watengu Kato, un fusil d'assaut chinois plus grand que lui à la main, accourut près de la Mercedes.

— Oui, Excellence ?

Mkele posa sur le chef de la police son regard magnétique.

— Tu es sûr que la fille n'a pu parler à personne ?

La pomme d'Adam du petit noir dansa une sarabande effrénée.

— Certain, Excellence, balbutia-t-il.

— Alors, pourquoi ne viennent-ils pas ? hurla Mkele.

Les soldats commençaient à se demander ce qui se passait. Mkele avait faim. Il n'avait pas fait sa partie de cartes traditionnelle, et cela l'énervait.

— Tu as bien cerné le consulat américain, demanda-t-il, et coupé la radio ?

— Oui, Excellence.

Mkele croisait et décroisait ses gros doigts, au comble de la rage.

— Alors, ce blanc s'est moqué de moi ! Il va le payer. Demain matin, tu vas aller à Dar-Es-Salam et le tuer.

Kato approuva, heureux de voir la colère du tyran se détourner de lui.

— Excellence, dit-il, je partirai par le premier avion.

— Je m'en vais chez moi, glapit Mkele. Laisse les hommes jusqu'à l'aube. S'il y a quelque chose, tu es responsable.

Énervé, épuisé, Malko ne pouvait s'empêcher de se remémorer l'avertissement de l'oracle. Son esprit cartésien s'en révoltait, mais les faits étaient là : le vieux sorcier avait prédit l'échec incompréhensible de son opération.

Après le désert, la chambre du *Kilimandjaro* semblait minuscule. Il se laissa tomber dans un fauteuil, découragé, épuisé. Ses vêtements et sa peau étaient imprégnés de poussière. Son dos était moulu. Il avait conduit sans arrêt, pour se trouver le plus loin possible du Kilimandjaro Airport lorsqu'on se poserait des questions sur ce DC9 abandonné...

Marc Gowan était prévenu, et Juma Salim s'était chargé d'avertir Jacob Kangili. Quant à Ahmed Chafik, il avait décidé de rester dans son camp, protégé par ses guérilleros.

Jusqu'à nouvel ordre.

Malko avait donné un message pour Kangili à Juma Salim : il était prêt à recommencer dès qu'un autre avion serait à leur disposition. Les troupes de Ahmed Chafik restaient sur place. En se déshabillant pour prendre une douche, il chercha à se persuader que ce n'était qu'un contretemps. Que, dans quelques jours, il repartirait à l'assaut de Zanzibar.

Il chercha à ne pas penser à Anjeli.

Watengu Kato au garde-à-vous, contemplait son maître en train de lire l'édition du matin de *UHURU*, le grand quotidien en swahili que le premier DC3 de la journée venait d'apporter de Dar-Es-Salam. Il faisait

un temps superbe et les fantômes de la veille semblaient dissipés... Le Président était assis sous la véranda de sa villa, face à la mer, les traits tirés d'avoir mal dormi. Il s'était réveillé plusieurs fois en sursaut, croyant entendre des coups de feu... Bien que le jardin soit truffé de gardes du corps aux aguets.

L'histoire du mystérieux DC9 abandonné, endommagé, au Kilimandjaro Airport, occupait toute la première page de *UHURU*. On parlait de contrebande, de mystérieux trafics. On accusait les Palestiniens, les Portugais. Il y avait la photo du contrôleur de la tour de contrôle de Dar-Es-Salam, jurant qu'il avait quitté son service à huit heures et que le DC9 était toujours là.

Ce qui contredisait évidemment les employés du Kilimandjaro Airport, jurant que le DC9 s'était posé à six heures.

Le Président Mkele replia le journal d'un coup, le froissa entre ses mains, jusqu'à n'en faire qu'une boule. Ses yeux avaient pris un éclat insoutenable. Kato baissa la tête, s'attendant au pire. Toutes les conditions étaient réunies pour une des terrifiantes colères du Président.

— Dieu vous a protégé, Excellence ! fit-il platement. Ces misérables se sont pris à leur propre piège.

— Il ne peut rien m'arriver, hurla soudain Mkele, je suis l'homme de la Providence !

Kato n'était pas loin de le croire. Étant donné le nombre de gens qui se desséchaient de ne pouvoir pendre Mkele à un croc de boucher.

— Ces salauds de Tanzaniens sont sûrement dans le coup ! explosa Mkele. Ils n'ont pas volé cet avion.

Kato resta muet : on s'aventurait sur un terrain dangereux. Le Président, pourtant, n'explosa pas. Il continua, d'une voix dangereusement calme.

— Tu vas prendre l'avion pour Dar-Es-Salam. Tu ne reviendras qu'avec la tête de cet agent américain qui a machiné tout cela. Je donne un million de shillings sur mon argent personnel.

Watengu Kato eut un vertige. Un million de shillings ! C'était fabuleux. Il pensa à la bandera des lépreux affamés. En leur promettant mille shillings à chacun, ils se feraient couper en morceaux.

— Tu demanderas à Kangili de t'aider, ajouta Mkele.

Kato roula des yeux effarés derrière ses lunettes.

— Mais, Excellence...

Le Président Mkele eut un sourire ignoble.

— Kangili est un chien, il était sûrement dans le coup. Il va pouvoir se racheter de cette façon. Mais quand il viendra ici, tu le tueras.

Kato se leva pour partir, Mkele le rappela, l'arrêta d'un geste.

— Avant de partir, va chercher le consul des Etats-Unis, je veux lui parler.

De nouveau, la rage l'étouffait.

Ronald Hamilton n'en croyait pas ses oreilles. Le Président Mkele venait de traiter Nixon de chien puant, de lavette... Le diplomate essaya de conserver une attitude digne. Il n'avait jamais entendu un tel langage dans la bouche d'un chef d'Etat, même analphabète.

— Monsieur le Président, dit-il froidement, je ne permettrai pas que...

— Taisez-vous ! vociféra Mkele ou je vous fais fusiller !

Hamilton referma la bouche. Mkele était capable de tout.

— J'ai promis un million de shillings pour la tête de votre agent, hurla Mkele. Quand je l'aurai, je vous le montrerai, je vous l'apporterai à votre consulat. Je vous tuerai tous ! Comme j'ai tué cette chienne d'Hindoue, sa complice. J'exécute les ordres de la Providence... Partez !

Le diplomate battit en retraite. Mkele écumait, les poings serrés. L'Américain crut qu'il allait se jeter sur lui. Du jardin, il entendit Mkele hurler :

— Un million de shillings ! Je veux sa tête, ici, sur mon bureau !

Dans la bouche d'un homme comme le Président Mkele, ce n'étaient pas des paroles en l'air.

Ronald Hamilton hâta le pas sous l'œil rigolard des gardes du corps. L'un d'eux lui jeta :

— Dépêche-toi, Bwana, sinon le patron il va couper ta tête !

Ses mains tremblaient encore quand il mit le contact de sa Ford.

CHAPITRE XVI

— Un million de shillings !

Malko resta silencieux tandis que trois jeunes Hindous efflanqués aux cheveux trop longs et aux hanches de fille glissaient silencieusement sur le ciment entourant la piscine du Kilimandjaro. Si on avait construit une piscine à Buchenwald, elle aurait ressemblé à celle-là, perdue dans une immensité de ciment gris, sans un point de verdure.

Le soleil dardait féroceement en dépit de l'heure matinale. Marc Gowan avait les traits tirés. Dès que les Hindous se furent éloignés, il dit d'un ton péremptoire :

— Ne faites pas l'imbécile, cette fois vous avez un avion pour Nairobi dans deux heures. Je vous accompagnerai moi-même jusqu'à l'aéroport dans la voiture de l'ambassadeur.

Malko, les yeux dissimulés derrière ses lunettes noires, leva la tête vers le soleil éblouissant.

— Je ne pars pas, dit-il, lentement.

Marc Gowan prit une profonde inspiration, et se pencha sous le parasol qui les abritait.

— Nom de Dieu, je ne tiens pas à vous enterrer ! Watengu Kato est arrivé ce matin de Zanzibar. Il a envie de gagner un million de shillings ! Pour une somme pareille, ils sont capables de venir vous découper ici même.

Malko continuait à fixer le ciel bleu. Comme si l'Américain ne s'était pas adressé à lui.

— Il faudrait que je me laisse découper, remarqua-t-il sans émotion. Je ne me sens pas une vocation de rôti.

— Ce n'est pas le moment de plaisanter, coupa sévèrement Marc Gowan. Même en plein jour, dans cet hôtel, vous n'êtes pas en sécurité. En plus, je suis persuadé que Jacob Kangili va aider les tueurs de Mkele. Pour se dédouaner. De toute façon, qu'espérez-vous ? Maintenant, Mkele est sur ses gardes. Il vous attendait. Sans ce contretemps, vous seriez mort.

— Vous voyez que le Seigneur est de mon côté, fit ironiquement Malko. Je suis vivant et prêt à recommencer. Mais qui l'a prévenu ?

— Je n'en sais rien, avoua l'Américain.

Malko pensa à Anjeli. Il ne savait rien de son sort, mais il craignait le pire.

— Enfin, que voulez-vous tenter ?

Malko acheva son Gini, qui lui rafraîchit délicieusement le palais. Une Hindoue très jeune passa près d'eux, hiératique dans son sari. Ce qui lui rappela la douceur d'Anjeli.

— Connaissez-vous quelqu'un qui puisse m'aider à me rendre à Zanzibar ? demanda-t-il, clandestinement, bien entendu.

Marc Gowan en resta sans voix quelques secondes. Puis l'instinct professionnel reprit le dessus. Il plissa le front, réfléchissant intensément.

— Il y a bien quelqu'un qui m'a dit un jour qu'elle connaissait des contrebandiers de clous de girofle : Jane Logan. Mais...

— Parfait, dit Malko.

Watengu Kato souleva précautionneusement le couvercle de la lourde valise. De courtes mitraillettes tchécoslovaques étaient empilées tête-bêche, sur un lit de chargeurs recourbés pleins à craquer de cartouches jaunes. Le chef de la police de Zanzibar prit la première arme, y glissa un chargeur et la tendit à l'homme qui se trouvait le plus près de lui.

— Tiens.

Celui qui tendit le bras n'avait plus que le pouce et l'index à la main gauche, recourbés et atrophiés comme une serre d'oiseau de proie. Le morceau de lèvre supérieure qui avait été dévoré par l'horrible maladie lui donnait l'air de perpétuellement sourire... Ses pieds n'avaient plus que des débris d'orteils ficelés dans des bouts de pneus. Les gros yeux proéminents avaient la férocité des bêtes traquées et sans espoir.

Il prit la mitraillette avec avidité et la serra contre lui.

Watengu Kato en avait la chair de poule. Lui qui était si soigné de sa personne ! Il réalisa avec terreur qu'il ne savait pas comment on attrapait la lèpre...

Le suivant à qui il donna une arme n'avait plus que deux trous à la place du nez.

Tous étaient atteints, avec des pieds, des mains, des oreilles même, rongés par l'horrible maladie. Inconscients, ils se pressaient autour du petit Zanzibarien. Lorsque le moignon de l'un d'entre eux le heurta, il ne put s'empêcher de sursauter.

Maintenant, avec les mitraillettes et les pankas, les lépreux étaient encore plus cauchemardesques... Heureusement, le bout de terrain vague coincé entre la cocoteraie et le cinéma Drive-in, en bordure de l'ancienne route de Bagamoyo, n'était pas très fréquenté. Kato tendit enfin à la métisse en mini-jupe qui accompagnait les lépreux un Webley semblable au sien.

— Tu l'as déjà raté deux fois, Flavia, remarqua-t-il sévèrement. Attention.

Elle prit le revolver, le glissa dans son sac et leva les yeux sur Kato.

— Il sera mort dans deux heures, dit-elle.

Kato cligna des yeux de satisfaction derrière ses lunettes. D'une petite sacoche de cuir, il tira une grosse liasse de billets de cent shillings, et les brandit devant les lépreux.

— Mille shillings par personne ! dit-il. S'il y a des tués, les survivants se partageront la même somme.

Il rentra vite les billets. Il ne fallait pas tenter le diable. Impossible de lancer des êtres plus féroces et plus dangereux que ces lépreux à la poursuite de son ennemi. Il les compta, tandis qu'ils montaient dans deux vieilles « 404 » six dans l'une, cinq dans l'autre, avec Flavia au volant.

Peut-être la plus dangereuse de tous.

Il regarda les voitures s'éloigner vers Dar-Es-Salam.

Eux lui rapporteraient la tête de l'homme blond.

Malko attendait, à la sortie du parking du Kilimandjaro, pour tourner dans Azania Road, le front de mer, lorsqu'il vit les deux « 404 » s'engouffrer à sa gauche. En un éclair, il reconnut Flavia au volant. Elle l'aperçut également, au moment où il se lançait. Les deux voitures pleines de lépreux passèrent comme des flèches devant l'entrée et ressortirent.

Mais, devant le *Forodhami Hôtel*, un camion de bière les bloqua quelques secondes. Assez longtemps pour permettre à Malko de tourner dans Ohio Street, filant droit, vers Upanga Road et la sortie nord de Dar-Es-Salam.

Il brûla à tombeau ouvert les « stop » de City Drive et de Indépendance Avenue, fonça sans ralentir jusqu'au pont de Selander.

Marc Gowan avait raison. La lutte n'allait pas être facile. Malko était maintenant ouvertement traqué dans Dar-Es-Salam.

Le feu était au rouge, Malko se faufila, remonta la file de voitures arrêtées et démarra le premier. Dès qu'il fut sur la route de Bagamoyo, il accéléra au maximum de la poussive Cortina.

Les deux « 404 » avaient disparu. Le tout était de garder son avance. Les flamboyants défilaient à toute vitesse. Cinq kilomètres plus loin, il dut s'arrêter : la route était en réparation et chaque file passait à son tour. Juché sur un tas de gravier, un noir en chemise rouge dirigeait la circulation avec un petit drapeau, au gré des évolutions d'un bulldozer.

Les voitures des tueurs n'étaient toujours pas en vue. Depuis l'échec de l'invasion, Malko se sentait froid et détaché, mû par une décision inéluctable. Il ne quitterait pas l'Afrique sans avoir vu le cadavre du Président Mkele.

Il ne voulait pas penser à ce qui avait pu arriver à Anjeli. Mais, rien qu'à cause d'elle, il devait aller à Zanzibar.

Le drapeau rouge s'abaissa, et il fonça. La route était défoncée, pleine de trous, mais rectiligne. À travers les cocotiers, à droite, on apercevait l'océan Indien. Malko souhaita que Jane Logan n'ait pas changé d'avis.

La piscine du *Kundunchi-Beach*, d'un blanc aveuglant sous le soleil de midi, ressemblait à un four solaire. À l'abri d'un parasol, quelques Allemands échappés d'un voyage organisé, jouaient mélancoliquement aux échecs. Le barman dormait sous son auvent. Les clients Hindous faisaient la sieste. Une brise brûlante balayait la plage vide. À gauche de la piscine une douzaine de huttes paraissaient tout aussi vides.

Les yeux protégés par ses éternelles lunettes noires, Malko examina attentivement les huttes. Sous l'une d'elles, à l'écart, il vit un bikini à pois rouge. Sans soutien-gorge. Ce ne pouvait être qu'un pédéraste coquet ou une créature du sexe féminin.

Il contourna la piscine et se dirigea vers la hutte. Ses pieds enfonçaient dans le sable brûlant. Presque sans faire de bruit. Pourtant, dès qu'il approcha la femme leva la tête. C'était Jane Logan. Elle avait noué ses longs cheveux auburn avec un élastique, ce qui la rajeunissait. Son expression ne se modifia pas en voyant Malko. Quand il s'accroupit près d'elle, elle découvrit ses dents en un sourire sensuel.

— Quelle superbe chemise !

Il portait en effet une chemise hawaïenne par-dessus un pantalon. Ce qui permettait d'avoir son pistolet extra-plat glissé dans Sa ceinture, contre sa colonne vertébrale.

Jane Logan se souleva sur un coude pour allumer une cigarette et il aperçut sa poitrine. Pleine, ronde, ferme et bronzée. Elle avait tendu une serviette entre deux piquets pour être à l'abri des regards de l'hôtel. Sans aucune gêne, elle s'assit, face à Malko les mains autour des genoux.

— Vous ne vous déshabillez pas ?

Malko ne répondit pas. Jane l'observait de son curieux regard trouble et fuyant. Il s'assit près d'elle, épaula contre épaula.

Son index courut sur la poitrine de Malko, à travers la chemise.

— Étendons-nous, suggéra-t-elle, nous serons mieux.

Elle s'allongea sur une grande natte, et il en fit autant.

Heureux de se détendre quelques instants. Une brise tiède soufflait du large et il ne faisait même pas trop chaud. Jane se tourna sur le côté, passa un bras autour de lui et, sans un mot, l'embrassa. Sa peau semblait gorgée de soleil, étrangement parfumée. Un petit animal heureux et ronronnant.

Bien qu'elle ait toujours son bikini à pois, il avait l'impression qu'elle était nue. Elle passa une longue cuisse par-dessus la jambe de Malko, et il sentit contre lui la masse tiède et tendre de son pubis.

Elle resta ainsi, bougeant imperceptiblement le bassin. Les yeux fermés. Un blanc, une serviette à la main, passa près d'eux sans qu'elle change de position.

— Je suis bien, murmura-t-elle.

Il sentait le bassin de Jane onduler imperceptiblement. Soudain, la petite masse chaude sembla vouloir se fondre en lui. Jane crispa ses mains dans son dos, eut un bref orgasme, complètement imprévisible et se détendit brusquement.

L'homme à la serviette s'était arrêté un peu plus loin et les observait. Avec une drôle d'expression. Jane ouvrit les yeux, sourit à Malko, s'écarta un peu, avec un regard tendrement moqueur. Indiscutablement, il avait envie d'elle. Comme par mégarde, sa main le frôla et il sursauta involontairement. Les doigts de Jane restèrent posés sur lui.

— Pourquoi ne me faites-vous pas l'amour ? dit-elle doucement.

— Ici...

Il lui sembla que les doigts appuyaient un peu plus sur lui.

— Pourquoi pas ?

Ses yeux avaient repris leur expression trouble, de sensualité primitive.

De nouveau, elle se serra contre Malko et demeura immobile, ventre à ventre, rêvant. Totalement impudique. Les yeux plongés dans les yeux dorés de Malko.

— Je suis bien, dit-elle soudain. Merveilleusement bien. Et nous n'avons même pas fait l'amour.

Malko balaya mentalement le corps tiède pressé contre le sien.

— J'ai besoin de vous, dit-il.

Elle sembla sincèrement surprise.

— Pour quoi faire ? C'est fini votre histoire. Jacob m'a dit que vous aviez échoué.

— Ce n'est pas fini, coupa Malko, j'ai besoin d'aller à Zanzibar. Il paraît que vous connaissiez des contrebandiers de clous de girofle ?

Elle rit.

— Qui vous a dit cela ?

— Marc Gowan. C'est vrai ?

Elle s'appuya sur un coude.

— C'est vrai. Je les rencontre souvent à Ngege-Beach, un peu plus loin au nord. Je leur achète des clous de girofle. J'adore cela.

— Menez-moi jusqu'à eux ? dit Malko.

Elle dévisagea Malko avec stupéfaction :

— Vous voulez aller *clandestinement* à Zanzibar ? C'est de la folie. Vous serez pris et tué en quelques heures...

— Les tueurs de Mkele sont à mes trousses, dit Malko. Le seul endroit où on ne me cherchera pas, c'est Zanzibar. Croyez-vous que ces contrebandiers accepteront de me prendre ?

Elle eut une moue dubitative.

— Si vous les payez...

Il se releva, à genoux.

— Allons-y.

— Maintenant !

Il y avait toute la déception du monde dans ses yeux. Malko posa la main sur sa hanche.

— Si le Président Mkele ne me transforme pas en goulasch, je vous promets de creuser un trou dans le sable ici et d'y rester avec vous tant que j'aurai des forces. Mais maintenant, je suis pressé. Très pressé.

Il tourna la tête vers la longue ligne blanche du *Kundunchi-Beach* et son cœur lui monta dans la gorge. La métisse à la mini-jupe rouge venait de sortir du *Kundunchi*, escortée de cinq noirs et examinait la plage. Malko attrapa Jane par les épaules et la plaqua contre le sable, s'allongeant à côté d'elle. Protégés des regards par la serviette tendue entre les deux piquets.

— Ce sont eux, dit-il, ils m'ont retrouvé.

Jane Logan était livide. Elle passa précautionneusement la tête au-dessus de la serviette.

— Il n'y a plus personne.

Malko secoua la tête.

— Ils connaissent ma Cortina, ils m'attendent au parking. Est-ce que vous avez une voiture ?

— Oui.

— Ils ne vous connaissent pas, dit-il, vous allez partir la première. Je vous attendrai à la sortie du parking. Vous me prendrez au passage et nous essaierons de les semer.

Jane était déjà en train de remettre son soutien-gorge. Pâle, mais décidée.

— Vous ne voulez pas que je téléphone du *Kundunchi* à Jacob ? demanda-t-elle, il vous protégera.

Malko secoua la tête.

— Ne soyez pas naïve.

Jane Logan n'insista pas, remit une minuscule jupe, un boléro, prit

son sac et s'éloigna sur la plage de sa démarche dansante, ses longs cheveux auburn flottant dans le vent. Malko leva la tête. Deux noirs dépenaillés, pieds nus, observaient Jane, sur le terre-plein, en face du hall de l'hôtel.

Il en profita pour filer, courbé en deux, vers le fond de la cocoteraie, passa derrière la piscine et se redressa sous un manguier aux feuilles minces. On ne pouvait plus le voir de l'hôtel.

Quand la culasse du pistolet extra-plat claqua, faisant monter une balle dans le canon, il se sentit plus tranquille. Il se dirigea vers le bout du parking et s'embusqua derrière un bouquet d'acacias. Tout contre les derniers bungalows du *Kundunchi*. Le parking lui était caché par une haie mais la sortie débouchait devant lui.

Loin de la mer, la chaleur était inhumaine. Son cœur sautant dans sa poitrine. Pourvu que les autres ne se doutent de rien, que Jane Logan ne se fasse pas intercepter.

Il entendit enfin le bruit d'un moteur.

La petite Austin rouge stoppa juste devant Malko, il sauta dedans ; au même moment, il entendit des cris et vit un noir dégingandé debout au milieu du parking, un panka à la main. Ce dernier aperçut Malko et se mit à courir vers l'Austin.

Heureusement, Jane Logan démarra aussitôt et s'engagea dans le chemin de terre étroit qui rejoignait la route de Bagamoyo. Malko ordonna :

— Arrêtez-vous, je prends le volant.

Elle le laissa faire. Le cercle blanc de la peur autour de sa belle bouche sensuelle.

— Je les ai vus, dit-elle d'une toute petite voix, dans le parking. Ils avaient des fusils.

— Vous auriez dit qu'ils avaient des roses, cela m'aurait étonné, fit Malko.

La petite Austin cahotait dans les ornières de latérite. Malko vit soudain dans le rétroviseur grandir une tache de poussière. Une « 404 » grise fonçait derrière eux, volant au-dessus des ornières...

Jane se retourna et la vit.

— Mon Dieu ! cria-t-elle.

— Descendez et sauvez-vous, dit Malko, ils ne vous feront rien.

Elle hésita quelques secondes.

— Non, je reste avec vous.

La « 404 » n'était plus qu'à cinquante mètres et elle se rapprochait sans cesse. Malko aperçut derrière une seconde voiture.

On se serait cru sur une piste de bobsleigh, plus la végétation tropicale. Le chemin de latérite défoncé, plein d'ornières et de fondrières était bordé par deux murs de terre, interdisant de tourner dans la savane, pierreuse.

La « 404 » cahotait maintenant à dix mètres derrière l'Austin. Malko pouvait voir les visages des noirs. L'un d'eux avait le torse hors de la portière arrière, brandissant une mitraillette. Dieu merci, l'état de la piste était tel qu'il ne pouvait viser. Il lâcha une rafale, et Malko rentra la tête dans les épaules.

Le cri de Jane le fit sursauter. La glace arrière de l'Austin devint opaque d'un coup.

Malko passa la main à l'extérieur et, au jugé, tira trois fois. Une de ses balles frappa le pare-brise de la « 404 ». La métisse à la mini rouge donna un violent coup de frein et il reprit cinquante mètres d'avance.

Heureusement, le boyau était trop étroit pour doubler. Chaque fois que la « 404 » se rapprochait, Malko brandissait son pistolet. Aussitôt l'autre ralentissait. Mais ce petit jeu était épuisant. Recroquevillée sur son siège, Jane ne disait rien, les yeux fixés sur la piste. Priant pour que sa vieille Austin ne tombe pas en panne. La route goudronnée Dar-Es-Salam-Bagamoyo n'était plus qu'à trois cents mètres. Malko ne pourrait pas indéfiniment tenir les tueurs à distance. D'autant qu'ils avaient deux voitures.

— Pour les contrebandiers, il faut tourner à droite, fit Jane.

Malko déboucha sur la route comme un boulet et tourna à gauche vers Dar-Es-Salam. Sa seule chance était de se réfugier à l'ambassade des Etats-Unis, s'il y arrivait.

Au maximum de sa vitesse l'Austin vibrait et tremblait de toute sa carcasse... Les deux « 404 » avaient jailli à leur tour sur la route goudronnée. Malko essayait de rester au milieu de la route en dos d'âne. Il faillit s'encastrier sous un camion chargé de noirs debout et redressa de justesse. Aussitôt, la première « 404 », dans un hurlement de moteur, tenta de se faufiler par le bas-côté. Malko n'eut que le temps de rabattre. Une rafale claqua, passant au-dessus de l'Austin.

Dans un nuage de poussière, les deux voitures manquèrent de s'accrocher et il reprit dix mètres. Mais, il y avait encore dix kilomètres de route dégagée devant eux. Les deux « 404 » allaient beaucoup plus vite. À deux, elles allaient immanquablement coincer l'Austin. Même s'il abattait deux ou trois de ses adversaires, Malko succomberait sous les mitraillettes et les pankas. Il regarda derrière lui : côte à côte, les deux « 404 » fonçaient pour le déborder des deux côtés à la fois.

— On n'arrivera jamais à Dar-Es-Salam, dit Jane Logan d'une voix

blanche.

CHAPITRE XVII

La petite Austin ne pouvait pas aller plus vite. Profitant de la route dégagée, la première « 404 » fonça à gauche. Malko se rabattit aussitôt pour l'empêcher de passer. La seconde, mordant sur le bas-côté, plongea dans l'espace libre à sa hauteur.

Les trois véhicules roulèrent quelques secondes. Cette fois Malko ne voyait pas comment s'en sortir. Si une des « 404 » passait, il était perdu.

Il regarda devant lui. Un camion arrivait en face, encore assez loin.

Un autobus vert roulait dans le même sens qu'eux. Soudain, il vit ses stops s'allumer.

Instantanément, il comprit que c'était sa dernière chance. L'accélérateur écrasé, zigzaguant légèrement, il empêchait les deux « 404 » de doubler.

L'autobus grossissait, roulant de plus en plus lentement.

Il s'arrêta. La distance qui le séparait des trois voitures n'excédait pas cinquante mètres.

Malko continua sa trajectoire rectiligne. La « 404 » qui tentait de le doubler par la droite se trouva brusquement en face du bus et des passagers qui descendaient.

La métisse en mini freina désespérément pour ne pas s'écraser dessus, laissant partir l'Austin. Malko ne ralentit pas, sans souci du camion qui arrivait. Il entendit Jane crier.

Il passa au ras de l'autobus arrêté, frôlant le camion qui arrivait en sens inverse. Il eut le temps de voir, dans le rétroviseur, la seconde « 404 » se rabattre brutalement pour éviter d'être emboutie par le camion, se retrouvant à son tour derrière l'autobus !

Derrière le camion, il y avait cinquante voitures... Malko avait la route libre devant lui. Les deux « 404 » devaient attendre que l'autobus reparte. Ce qui signifiait pour Malko un kilomètre d'avance.

Un sursis.

Malko arriva à plus de cent à l'heure sur l'endroit où la route était

déviée à cause des travaux. Le noir agita son drapeau vert.

C'était à sa file de passer. Il était tout seul. L'autobus avait dû bloquer toutes les voitures. Mais les deux « 404 » n'allaient pas tarder à le rejoindre. Et, avant Dar-Es-Salam, il avait encore une ligne droite de cinq kilomètres.

L'Austin s'engagea à tombeau ouvert dans la déviation, faisant jaillir un nuage de poussière rouge. Sur sa lancée Malko évita de justesse un gros bulldozer en train de manœuvrer, là où la route reprenait.

Pris d'une inspiration subite, il freina si brutalement que l'Austin se mit en travers. Jane cria de peur, tomba sur lui. Malko bondit hors de l'Austin et courut vers le bulldozer. Occupé par sa conduite, le conducteur ne le remarqua même pas. D'une seule poussée, Malko l'expédia au bas de sa machine. Le noir, totalement effaré, tomba à quatre pattes dans la latérite gluante. Malko était déjà installé à son siège et poussait les manettes.

Même toutes les glaces ouvertes, l'odeur des cinq lépreux serrés comme des sardines dans la « 404 » était effroyable. Ballottés, secoués, empêtrés par leurs armes, ils regardaient la route devant eux, absents, farouches et décidés.

La métisse venait de déboîter derrière l'autobus.

La route était vide devant, mais elle savait qu'elle rattraperait l'Austin avant Dar-Es-Salam.

La déviation se rapprochait à toute vitesse. Une file de véhicules achevait de passer, venant en sens inverse. Le noir agita son drapeau vert, faisant signe aux deux « 404 » que c'était à elles de passer.

Flavia rétrograda en troisième, accéléra en même temps et s'engagea dans la déviation en virage. En arrivant au milieu elle poussa une exclamation.

— *Hatari*⁽²⁵⁾ ! cria le lépreux assis à côté d'elle.

Un énorme bulldozer bouchait toute la déviation avançant dans un grincement de chenilles, la lame haute. Flavia donna un coup de volant désespéré pour tenter d'éviter la collision, mais la « 404 » dérapa et s'écrasa de flanc sur l'engin, dans un terrifiant bruit de tôles froissées. Malko, accroché à ses palonniers, faillit être désarçonné. D'un geste sec, il tira la manette commandant la lame. L'énorme masse d'acier s'abattit sur le toit de la « 404 », la coupant en deux comme un sandwich. Un concert de cris horribles monta de la voiture déchiquetée. Les lépreux coincés dans les tôles tordues, essayaient de se dégager. L'un d'eux avait eu un bras sectionné à l'épaule, comme à la hache. Son sang éclaboussait les autres, augmentant la panique.

Au moment où un des lépreux arrivait à ouvrir la portière arrière, la seconde « 404 » arriva à tombeau ouvert, freina trop tard et s'écrasa sur la première. Le crâne du lépreux en train de sortir s'ouvrit comme

une noix de cajou. Sous le choc, le réservoir d'essence de la première voiture explosa. Instantanément, les deux véhicules furent entourés de flammes d'où sortaient des cris horribles.

De la bouillie de lépreux.

Malko sauta du bulldozer, et aperçut dans les flammes Flavia qui se vidait de son sang sur le capot, la gorge tranchée par le pare-brise. Il courut jusqu'à l'Austin. Le conducteur du bulldozer voulut lui barrer la route mais s'écarta devant le pistolet extra-plat.

Malko était au volant de l'Austin. Le temps de faire demi-tour, il se faufila le long du bulldozer, repartant d'où il venait. Jane Logan, la déviation franchie, poussa un petit cri.

— Je crois que j'ai fait pipi dans ma culotte, avoua-t-elle piteusement.

Malko n'eut pas la force de sourire.

— Maintenant, on peut aller voir vos contrebandiers, dit-il.

Watengu Kato jouait nerveusement avec sa carte d'embarquement. Le dernier DC 3 de la journée pour Zanzibar décollait dix minutes plus tard.

Flavia, la métisse, avait promis de lui amener la tête de Malko avant le décollage, pour qu'il l'apporte au Président.

Le chef de la police se dit que les dix kilomètres entre la ville et l'aéroport étaient souvent encombrés. À regret il se dirigea vers l'embarquement. Le Président détestait que le chef de la police passe la nuit hors de Zanzibar. Il ne se sentait pas tranquille.

Kato rajusta son foulard et marcha vers l'avion. Flavia en serait quitte pour apporter la tête elle-même le lendemain. Cela lui ferait une promenade.

L'Austin se traînait péniblement sur les cailloux pointus. La sente sinuait dans une cocoteraie déserte bordant l'océan Indien. Ils avaient quitté la route de Bagamoyo depuis cinq kilomètres, passant devant les antennes de retransmission de Radio-Tanzanie. Un écriteau indiquait « Ngege Beach ». Un singe traversa en courant, effrayé par la voiture. Ils stoppèrent vingt mètres avant la plage.

— Ils sont là, dit Jane.

Un petit boutre à un mât était ancré à cinquante mètres du rivage, ses voiles amenées, une dizaine d'hommes sur le pont. À perte de vue, la plage était déserte.

— Pourquoi viennent-ils là ? demanda Malko.

— Il y a une maison dans la cocoteraie qui sert d'entrepôt à un Hindou, expliqua Jane. Il leur achète les clous de girofle. Moi, je leur

en prends souvent. Autrement, c'est très cher.

Elle s'avança sur la plage et agita le bras. Un des marins lui répondit. Elle se tourna vers Malko.

— Allons-y en nageant.

L'odeur entêtante des clous de girofle imprégnait jusqu'aux cordes du vieux boutre. L'équipage ne payait pas de mine. La contrebande ne devait pas rendre milliardaire. Ils étaient en train de faire cuire du poisson sur un gril improvisé. Le bikini à pois de Jane semblait les plonger dans des abîmes de pensées plus que troubles. Il y avait du viol dans l'air.

Totalement indifférente à l'effet qu'elle provoquait, la jeune Américaine, assise sur une caisse, discutait en swahili avec le patron du boutre. Ce dernier, mâchonnant un bout d'écorce de cannelle, ne détachait pas les yeux de ses longues cuisses musclées. Les autres membres de l'équipage avaient interrompu leurs occupations pour mieux lorgner Jane. La discussion ne semblait pas facile. Malko entendit les mots « Hatari » et « matesa »^{26} revenir à plusieurs reprises. Mais Jane insistait. Finalement, elle dit à Malko :

— Pour mille shillings, ils veulent bien vous déposer à Zanzibar. Mais ils disent que vous vous ferez prendre immédiatement. Il y a des patrouilles tout le temps et, la nuit, personne n'a le droit de circuler.

Le patron du boutre intervint en swahili.

— Il dit qu'il faudrait faire attention et qu'il vaudrait mieux attendre un jour où il pleuvra très fort. Parce que les patrouilles se mettent à l'abri.

Malko resta quelques secondes silencieux.

— Puis-je rester en mer avec eux jusqu'à la nuit prochaine ? demanda-t-il.

— Pourquoi la nuit prochaine ?

Pour la première fois depuis plusieurs heures, les yeux dorés de Malko souriaient.

— Parce qu'il pleuvra sur Zanzibar la nuit prochaine. Disons entre deux et quatre heures du matin.

Jane le fixa avec agacement.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ! Comment savez-vous qu'il pleuvra la nuit prochaine ? Vous n'êtes pas Dieu le Père.

— Je suis très bien avec Lui, fit Malko. Il pleuvra la nuit prochaine.

La jeune Américaine était interloquée. Elle se tourna vers le patron du boutre et lui transmit la demande de Malko.

L'autre répondit par une courte phrase.

— Il accepte, fit Jane.

— Bien, dit Malko. Demandez-lui s'il connaît un endroit où il pourrait me déposer, pas trop loin de la ville, facile à repérer.

Nouveau dialogue en swahili. Traduction.

— Il y a les ruines du *Maharubi Palace*, dit-elle. L'ancien Palais des Sultans. Juste en face de la fabrique de cigarettes, construite par les Chinois, à vingt minutes de la ville à pied.

— Parfait, dit Malko, dites-leur que je les paierai à l'arrivée. Afin de leur éviter de néfastes tentations.

— Et votre pluie ? demanda ironiquement Jane.

Malko regarda les gros cumulus qui traînaient en permanence sur l'horizon.

— C'est vous qui allez vous en occuper, dit-il. Pouvez vous aller trouver Marc Gowan. Lui dire comment je suis parti, où et quand j'arriverai. Et que je désire qu'il pleuve sur Zanzibar. Il comprendra.

Devant l'expression de la jeune Américaine, Malko sourit.

— Rassurez-vous, je ne suis pas fou.

Jane se leva de sa caisse. Le patron du boutre était au bord de l'apoplexie. Les globes des seins moulés par le maillot humide semblaient prêts à lui sauter à la figure... Malko se demanda si Jane n'éprouverait pas un certain plaisir à se faire violer par tous ces pêcheurs, assaisonnés aux clous de girofle.

— Ils vont partir bientôt, dit-elle. Ils n'aiment pas rester longtemps.

— Très bien, dit Malko. J'espère que vous n'aurez pas trop de problèmes.

— Je voudrais venir avec vous, dit soudain Jane.

Malko posa les yeux sur le bikini à pois. Puis sur les visages qui les entouraient.

— Je ne crois pas que ce soit très recommandé. Ce sont des âmes simples. Leur éducation ne résisterait pas à une traversée, même très courte.

Jane Logan se cabra.

— Personne ne m'a jamais encore violée.

Probablement parce qu'elle ne leur en avait pas laissé le temps.

— Partez vite, dit-il à Jane. Et si vous voulez me revoir vivant, ne dites à personne où vous m'avez conduit.

Brusquement, sous les yeux de tout l'équipage, la jeune Américaine se serra contre lui. Sa langue avala la sienne. Elle se serra furieusement contre lui, ne sentant plus la houle de l'océan Indien. Puis elle sauta dans l'eau, et s'éloigna en nageant. Les marins passèrent tous si vite à tribord que le boutre prit 10° de gîte.

Maintenue par deux policiers tanzaniens en uniforme, Jane Logan défiait Jacob Kangili. Indomptable. Méprisante. Odieuse. On l'avait traînée au commissariat de police en face de la petite gare de Dar-Es-Salam.

— Qu'est-ce que tu as fait avec ce blanc ? répéta Kangili. On t'a vue sur la plage avec lui.

Comme Jane ne répondait pas, il la gifla à toute volée. L'opale d'une de ses bagues laissa une trace sanglante sur la joue de Jane. Les yeux de la jeune Américaine flamboyèrent.

— Tu n'es qu'un nègre à moitié pédé, fit-elle lentement en anglais. Tu veux savoir ce que j'ai fait, je vais te le dire.

En swahili, employant tous les mots les plus orduriers qu'elle connaissait, elle énuméra tout ce qu'elle avait rêvé de faire avec Malko.

En le mettant au passé.

Jacob Kangili semblait transformé en statue de pierre. Gênés, les policiers ne savaient plus où se mettre. Soudain, le chef de la T.S.S. s'avança et serra la gorge de Jane dans sa main droite. Il ne la lâcha que lorsque aucun son ne sortit plus de sa bouche. Mais les yeux continuaient de l'insulter, silencieusement.

CRITIC, CRITIC, CRITIC.

Les trois mots s'inscrivirent en rouge sur le télex du consulat. En même temps une sonnerie stridente fit sursauter Ronald Hamilton. Il se précipita vers l'appareil.

La bande, arrivée brouillée, sortait décodée après son passage dans le décrypteur couplé au Télex. Ce que le consul lut, au fur et à mesure que la bande se déroulait, lui donna d'abord des sueurs froides.

C'était la nouvelle la plus folle et la plus inattendue de sa carrière. Une vague de joie sauvage le submergea. Il aurait peut-être le temps de régler ses comptes avec le Président Mkele avant de quitter Zanzibar.

Au fur et à mesure qu'il lisait, il prit son briquet et brûla le papier jaune.

Depuis la fausse alerte, Zanzibar était retombé dans la même torpeur terrifiée. Personne n'attendait plus le miracle.

Le vent de l'océan Indien gonflait la chemise de Malko. Assis à l'arrière, derrière l'homme de barre, il se détendait, jouant avec les deux morceaux d'une grosse mangue jaune évidée. Dans quelques

heures, elle serait bourrée de clous de girofle. La nuit était semée d'étoiles. La deuxième que Malko passait à bord du boutre. Après le départ de Jane, il avait appareillé, suivant la côte, jusqu'à Bagamoyo. Ils avaient dormi, à l'ancre en face d'une cocoteraie sauvage.

Malko n'avait pas beaucoup fermé l'œil.

Ensuite, il avait fallu affronter le soleil brûlant de l'océan Indien pendant une interminable journée, tandis qu'ils tournaient en mer, à distance respectueuse de Zanzibar qui n'était encore qu'une bande verte sur l'horizon.

Puis, la nuit tombée, le patron avait commencé à tirer des bordées vers l'est.

Maintenant, il faisait noir comme dans un four et la mer clapotait doucement autour du boutre, parfois phosphorescente.

La moitié de l'équipage dormait.

Malko tendit l'oreille. Le ronronnement d'un avion à hélices lui parvint faiblement, venant de l'est. Il sourit tout seul.

De grosses gouttes réveillèrent Malko en sursaut. La température n'avait pas baissé d'un degré, mais une pluie abondante tombait sans interruption.

Le patron du boutre arriva jusqu'à Malko, fit un large sourire et désigna le ciel. Avec une expression de respect indéniable sur son visage rond. Après tout, il y avait aussi des sorciers chez les blancs.

Malko consulta sa montre. Deux heures du matin. Le ronronnement de l'avion lui parvenait toujours. Le patron du boutre ne pouvait évidemment pas savoir qu'il s'agissait d'un appareil de l'U.S. Air Force en train de déverser des centaines de kilos de nitrate d'argent sur les nuages au-dessus de Zanzibar. Ce qui provoquait une précipitation immédiate et abondante. La méthode avait souvent été employée par la C.I.A. au-dessus de Saïgon, pour disperser les manifestations bouddhistes.

En vingt-quatre heures, Marc Gowan s'était bien débrouillé, parce que la base U.S. la plus proche se trouvait en Arabie Saoudite.

Malko leva le visage vers la pluie tiède.

On n'entendait que le clapotement des vagues. Le patron du boutre tendit le bras et montra une masse légèrement plus sombre que la nuit, à l'avant, sur bâbord.

— Zanzibar ! fit-il avec un grand sourire.

CHAPITRE XVIII

Malko s'ébroua, sortit de l'eau et leva le visage vers le ciel couvert de gros cumulus. La pluie tiède et ininterrompue ne rafraîchissait même pas l'atmosphère. Il eut une pensée émue pour l'avion au nitrate d'argent. Quand elle le voulait, la C.I.A. savait réagir vite et bien.

Le boutre avait été avalé par l'obscurité. Malko traversa la plage en courant, avant d'ouvrir le sac en plastique contenant ses vêtements et son pistolet. Cadeau des contrebandiers. Il avait eu à nager cinquante mètres, dans une mer aussi tiède que l'air. Son cœur battait plus vite : il était enfin à Zanzibar. Il s'arrêta aux premiers cocotiers, ouvrit le sac, se sécha avec une serviette et se rhabilla. Son pistolet glissé dans sa ceinture, il se sentait quand même mieux.

Maintenant, il n'avait plus qu'à retrouver Ronald Hamilton. Il chercha à s'orienter. Normalement, il se trouvait au nord de la ville dont il avait aperçu les lumières du boutre. Mais il aurait dû voir le mur bordant le palais Maharubi, alors qu'il ne devinait dans la pénombre qu'une cocoteraie. Il décida de longer la cocoteraie vers la ville, marchant sur le sable sans aucun bruit. Il serait toujours temps de revenir sur ses pas.

Il faisait bon, l'air embaumait la cannelle.

Et la pluie continuait. Très vite, sa chemise lui colla aux épaules, sans que ce soit vraiment désagréable. Enfin il devina dans l'ombre un mur en ruine : l'enceinte de l'ancien palais du Sultan. Il y était. Au bout d'une vingtaine de mètres il trouva une faille, l'escalada et se retrouva de l'autre côté.

Il distingua, au milieu des arbres, quelques ruines indistinctes. Le cri aigu d'un singe le fit sursauter.

Il s'arrêta, écouta, repartit, marcha encore, parallèlement à la mer. C'est là que devait l'attendre Ronald Hamilton. Il s'arrêta et siffla doucement.

Dissimulé dans l'ombre d'un mur en ruine, il attendit. Seul le bruissement de la pluie sur les feuilles troublait le silence. Il se remit à siffler. Priant pour que l'Américain n'ait pas eu de contretemps. Tout seul à Zanzibar, il ne ferait pas long feu. Il y eut enfin un froissement de feuillages de l'autre côté d'un terrain découvert et une silhouette

apparut, puis s'avança vers lui.

À trois mètres, Malko reconnut les lunettes de Ronald Hamilton. Les deux hommes se serrèrent la main. L'Américain entraîna aussitôt Malko dans les ruines de ce qui avait été le harem du Sultan. À l'abri d'hypothétiques regards.

— Bravo, fit-il avec enthousiasme, le coup de la pluie est génial. Il n'y a pas une patrouille dans tout Zanzibar...

— Oui, mais elle va bientôt s'arrêter, souligna Malko. Vous êtes en voiture ?

Hamilton eut un rire nerveux et étouffé.

— Vous n'y pensez pas ! Il est interdit de sortir de la ville la nuit. Il y a des postes de police à la sortie de Malawi et de Nyerere Road. Je suis venu à pied, en suivant les cocoteraies. Nous en avons pour vingt minutes pour rentrer. Allons-y vite.

Malko lui emboîta le pas. Contournant les ruines, ils gagnèrent une allée bordée d'arbres qui aboutissait à une étroite route goudronnée. Ils franchirent la grille ouverte.

— Nous allons suivre Malawi Road, dit à voix basse l'Américain. Ensuite, à la hauteur de la maison de Livingstone, nous couperons.

L'un suivant l'autre, ils se mirent en marche le long de la forêt qui bordait la route déserte, prêts à s'y réfugier. Il n'y avait pas une lumière, pas un bruit.

La pluie tombait toujours, régulière et tiède. Malko ne la sentait même plus.

— Attention, souffla Hamilton, c'est l'endroit dangereux !

Ils se trouvaient au bord d'une large avenue bien éclairée qui semblait marquer la limite de la ville. Derrière eux ce n'était qu'un terrain vague, mais, de l'autre côté de la grande avenue vide, Malko apercevait des maisons éteintes et même une station d'essence fermée.

Hamilton montra à Malko une ruelle sombre qui partait de l'avenue, en face d'eux, vers le cœur de Zanzibar.

— C'est là que nous allons.

Ils foncèrent en même temps à travers Creek Road sous la lueur blafarde des lampadaires, plongèrent dans une ruelle boueuse bordée d'échoppes aux volets de bois clos. Ça et là de splendides portes cloutées de cuivre brillaient dans la pénombre. Un rat fila le long de leurs jambes. Énorme.

Ronald Hamilton marchait très vite, se dirigeant avec une sûreté remarquable dans un entrelacs de ruelles toutes semblables rappelant la casbah d'Alger. Totalelement mortes. Ils passèrent devant plusieurs maisons à demi effondrées, durent rebrousser chemin devant une

ruelle barrée par un énorme tas de gravats. Tout cela respirait la tristesse et la misère. Malko était sur ses gardes, tous ses sens en alerte. À chaque coin, ils risquaient de se trouver nez à nez avec une patrouille...

Enfin, ils émergèrent dans une rue un peu plus large, mais tout aussi morte. Hamilton montra à Malko un petit mur percé d'une porte de bois :

— C'est là, murmura-t-il, j'ai laissé ouvert.

Ils se retrouvèrent dans un petit jardin. L'Américain referma la porte avec une énorme clef, ravi, et se tourna vers Malko.

— Les Zanzibariens ne savent pas que je peux ouvrir cette porte, expliqua-t-il. J'ai fait faire une clef à Dar-Es-Salam. Un ascari dort devant l'entrée principale dans Yuga Street, mais ils ne surveillent pas celle-ci.

Ils pénétrèrent dans une petite bâtisse de deux étages. Sitôt la porte refermée, Hamilton alluma. Une jeune femme était assise dans un fauteuil, menue, d'immenses yeux marron aux pupilles dilatées, une belle bouche encadrée par deux plis d'amertume et un corps d'androgynisme. Elle tendit la main à Malko.

— Pamela, ma femme, présenta Hamilton.

Pamela Hamilton alluma nerveusement une cigarette, détaillant avidement Malko.

— J'espère que, grâce à vous, la vie va changer ici, dit-elle lentement. Je n'en peux plus, je deviens folle.

Brusquement, des larmes emplirent ses yeux. Elle se leva, et elle sortit de la pièce. Hamilton secoua la tête, en posant sur la table le colt 45 automatique qu'il venait d'extraire de sa ceinture.

— Ma femme supporte très difficilement cette ambiance de terreur, expliqua-t-il. Quelques jours après son arrivée, elle est tombée en pleine purge anti-Arabe. Elle a vu les hommes de Mkele sortir les bébés arabes des maisons et leur briser le crâne à coups de crosse, éviscérer les femmes, décapiter les hommes au panku. Un véritable ruisseau de sang coulait dans Kenyatta Road. Elle ne s'en est jamais remise.

Pamela Hamilton avait des excuses. Malko frissonna, dans sa chemise trempée. Il n'avait pas une seconde à perdre.

— Savez-vous où habite un Hindou qui s'appelle Trombay ? demanda-t-il.

— Le propriétaire des *Zanzibar Groceries* ? fit Hamilton. Il vit au-dessus de son entrepôt. À cent mètres d'ici, au coin de Gizenga Street. Pourquoi ?

— Il faut que je le voie, dès demain ?

— Demain !

L'Américain secoua la tête.

— En plein jour, c'est impossible. Tous les étrangers sont suivis ou escortés. Une douzaine de « guides » stationnent en permanence devant le *Zanzibar Hôtel* pour prendre en charge les rares touristes qui vont se promener. Pour sortir de la ville il faut obligatoirement prendre une voiture conduite par un chauffeur du gouvernement qui ne vous mène que dans les endroits autorisés.

— Dans ce cas, dit Malko, nous allons y aller maintenant.

Hamilton le regarda, interloqué.

— Que voulez-vous à ce vieil Hindou infirme qui ne bouge pas de sa tanière ?

— C'est l'homme que je suis venu voir à Zanzibar, dit Malko. Le grand-père de la jeune Hindoue qui m'a aidé et que Mkele s'est vanté d'avoir assassiné. Je crois qu'il peut beaucoup m'aider.

L'Américain ne dissimulait pas son scepticisme. Pourtant il remit son colt à sa ceinture.

— Allons-y, dit-il. Il y a encore trois heures avant le jour.

Des pas retentirent dans la rue en pente où se trouvait le poste. La pluie avait cessé. Hamilton poussa Malko dans une ruelle noire entre deux maisons.

Cinq soldats apparurent, avançant sans se presser, la mitraillette à l'épaule. Les noirs parlaient entre eux à voix haute. Leurs voix résonnaient sur les murs aveugles. Comme si les maisons avaient été inhabitées. Ils tournèrent dans Bangrani Street, Malko et Hamilton sortirent de leur cachette.

Kenyatta Street s'élargissait en une petite place, bordée de boutiques fermées avant de tourner à droite et de longer la mer. Hamilton s'arrêta devant la porte de bois à deux battants d'un entrepôt, surmontée d'un écriteau à demi effacé.

ZANZIBAR GROCERIES J.M. TROMBAY

Ils y pénétrèrent par un étroit couloir qui s'ouvrait à côté de la porte. Après avoir refermé derrière eux, l'Américain alluma sa lampe. Cela sentait le clou de girofle et le « lemon grass ». Un escalier branlant s'ouvrait au fond du couloir.

— Il habite en haut, au-dessus de son entrepôt, dit Hamilton.

Ils s'engagèrent dans l'escalier. Il semblait à Malko que les craquements des marches pourries s'entendaient jusqu'à Dar-Es-Salam. L'escalier se terminait à un palier minuscule avec une seule porte. Malko s'approcha du battant, mesura du regard sa solidité. Impossible de forcer la porte. Si le vieillard Hindou se mettait à hurler dans cette

ville morte et silencieuse tous les soldats de Mkele allaient accourir...

— Il faut nous faire passer pour des policiers, souffla Malko. Vous parlerez swahili.

Avec sa chevalière, il frappa plusieurs coups secs au battant, qui résonnèrent terriblement, dans le silence.

Aucun signe de vie. Il recommença à taper. De plus en plus fort. De quoi réveiller tout Zanzibar !

Enfin, ils perçurent un bruit de l'autre côté de la cloison. Une voix chevrotante demanda en anglais :

— Qui est là ?

— *Polici* ! cria Hamilton.

— *Kuna nini hapa*⁽²⁷⁾ ?

Le vieux devait être collé derrière la porte. On entendait son souffle à travers le battant.

— *Usiende Présidenti Mkele, Sasa Hivi*⁽²⁸⁾ ! cria, dans son meilleur swahili, Hamilton.

Après un court silence, un verrou claqua. La porte s'entrouvrit. Aussitôt Malko la poussa. Si fort qu'il déplaça le vieil Hindou accroché au battant. Une ampoule jaunâtre éclairait une sorte de bureau minable où on avait disposé un grabat à même le sol, à côté d'un gros coffre hérissé de clous à la mode zanzibarienne.

Malko réprima un sursaut d'horreur devant le visage du grand-père d'Anjeli. Une conjonctivite purulente cernait ses yeux noirs d'un demi-cercle rougeâtre insupportable à regarder, ressortant encore plus dans le visage émacié où chaque os se découpait en filigrane. La peau était terne, grise, avec une barbiche mangée aux mites. Le vieil homme enroulé dans des loques sans forme et sans couleurs s'appuyait sur un bâton. Il était pieds nus. L'odeur qui régnait dans sa tanière évoquait plus un charnier que le clou de girofle. Une senteur épaisse et âcre, collante comme de l'ypérite, qui arrachait la gorge et mouillait les yeux.

Malko retint son souffle et s'avança courageusement.

— Qui êtes-vous ? bredouilla le vieil Hindou.

Ses yeux rouges clignotaient douloureusement comme un oiseau de nuit pris dans un projecteur. Malko s'avança vers lui et l'Hindou se protégea le visage de son bras comme s'il craignait d'être frappé.

— Je suis un ami de votre petite-fille Anjeli, dit Malko.

John Trombay le fixa, sans paraître le voir.

— Ah, Anjeli ! fit-il d'une voix cassée. Elle va bien, n'est-ce pas ? Elle est si belle.

Appuyé sur son bâton, il regardait les deux hommes avec une incompréhension totale.

— Anjeli est morte, dit Malko. C'est pour cela que je suis ici.

Le vieil Hindou ne parut pas avoir saisi. Un vague sourire montra

quelques chicots noirâtres.

— C'est elle qui vous envoie ? À cette heure-ci.

— Anjeli est morte, répéta Malko. Il y a quatre jours.

Une expression de lassitude infinie passa dans les yeux bordés de rouge de l'Hindou. Il avait enfin compris.

— Elle était si jeune, soupira-t-il. Elle a attrapé une maladie ?

— Le Président Mkele l'a assassinée, dit Malko en détachant bien ses mots.

Le vieil Hindou prit instantanément l'air d'un lapin effrayé. Ce qui ressemblait à des larmes se mêla à l'humeur qui coulait de ses yeux.

— Il m'avait promis qu'il ne toucherait jamais à personne de ma famille, pleurnicha-t-il. Il me l'avait juré. Il m'avait dit qu'Anjeli était partie à Dar-Es-Salam, à l'Université.

Tant de naïveté était terrifiante. Le vieux se laissa tomber sur le coffre, la tête dans ses mains. Malko jeta un coup d'œil à sa montre ; il restait deux heures avant le jour. Il s'approcha de John Trombay et le prit par les épaules.

— Je suis venu venger votre petite-fille, dit-il.

L'Hindou hocha la tête sans paraître comprendre. Ses mains parcheminées, nouées d'arthrite, tremblaient. Il leva la tête :

— Puisqu'il m'a menti, je ne ferai plus ses comptes, annonça-t-il avec la naïveté des vieillards.

Ronald Hamilton assistait à la discussion sans comprendre. Malko demanda :

— Où sont les papiers de Mkele ?

L'Hindou posa la main droite sur le coffre où il était assis.

— Dedans.

— Je veux les voir.

Une expression de terreur abjecte tira les traits émaciés du vieil Hindou.

— Non, non, balbutia-t-il, c'est impossible, il me l'a défendu. Il me tuerait. Personne ne doit les voir.

— Il a tué Anjeli, votre petite-fille, souligna Malko sauvagement.

Cela ne parut pas remuer outre mesure John Trombay. S'accrochant des deux mains à son coffre, il répéta :

— Personne ne doit savoir, personne.

Un vieil automate détraqué et pitoyable. Malko fit un pas vers lui, et il eut un cri de souris.

— N'avancez pas !

Malko surmonta son dégoût et sa pitié. L'égoïsme des vieillards dépassait l'imagination. Il le prit par le bras et tenta de déloger l'Hindou de son coffre. Mais l'autre résistait, s'accrochant aux aspérités. Malko le prit enfin à bras-le-corps et parvint à le mettre debout. La jambe gauche n'était pas plus grosse qu'une allumette et

pendait inerte. Son odeur aurait découragé les déodorants les plus puissants. Malko le posa délicatement sur son grabat.

— Tenez-le, demanda-t-il à Ronald Hamilton.

L'Américain s'accroupit en face de l'Hindou et le maintint par les épaules. Il se mit à sangloter et à gémir comme si on lui arrachait l'âme. Malko était tombé en arrêt devant le gros cadenas qui fermait le coffre.

— Où est la clef ? demanda-t-il.

L'Hindou ne répondit pas. Malko prit son courage à deux mains et plongea la main dans les hardes. L'Hindou recula et le tissu, brûlé par vingt ans de transpiration, resta dans les doigts de Malko. Un carré de peau grise apparut.

L'Hindou hurla comme un muezzin détraqué. L'odeur de suint montait vers Malko, et il se sentait déjà des démangeaisons. Il tâta et sentit enfin la masse d'un trousseau de clefs.

L'Hindou cria de sa voix cassée, essaya même de mordre Ronald Hamilton. Ses yeux semblaient de plus en plus rouges. À soulever le cœur. Malko et Hamilton finissaient par ne plus sentir l'effroyable odeur.

Malko examina le porte-clefs en poil d'éléphant, s'agenouilla devant le coffre. La troisième clef fit fonctionner le gros cadenas. Il souleva le couvercle, découvrant des liasses de papiers. John Trombay faillit échapper à Hamilton. Hystérique, déchaîné, les yeux prêts à jaillir des orbites. L'Américain dut pratiquement s'asseoir sur lui. Heureusement qu'il n'y avait pas de voisins...

— Ne le lâchez surtout pas, ordonna Malko.

Il sortait les dossiers, un par un. Des lettres, des récépissés de versements, des relevés de banque. Il en prit un et l'examina : il provenait d'une agence de la Barclay's Bank de Londres. Le compte était au nom du Président Mkele et ne comportait qu'une longue suite de dépôts.

Pas un seul retrait...

Malko eut du mal à ne pas croire à une erreur en lisant le solde. Exactement 1 273 827 livres et 12 pences.

Et Mkele venait de décider d'imposer tous les Zanzibariens de deux jours de salaire par mois pour payer la télé en couleurs ! Sous prétexte que les caisses étaient vides ! Il continua ses recherches. Le vieux John Trombay gémissait, solidement maintenu par Ronald Hamilton. Lorsque Malko sortit une chemise jaune bourrée de feuilles recouvertes de chiffres, il poussa un ultime glapissement de protestation. Assis à même le plancher poussiéreux, Malko essayait de faire le point et d'analyser les différents documents. Ce qu'il était en train de découvrir valait largement le déplacement.

Il se tourna enfin vers Ronald Hamilton, une lueur de triomphe

dans ses yeux dorés.

— Je crois que nous tenons le Président Mkele, dit-il.

Malko brandit une liasse de relevés bancaires devant le nez de l'Hindou :

— Combien le Président Mkele vous a-t-il donné pour tenir cette comptabilité ?

Le vieil Hindou secoua la tête. Terrorisé, dépassé.

— Mais rien, balbutia-t-il. Rien du tout. Il a laissé Anjeli aller faire ses études à Dar-Es-Salam ; mon fils et moi pouvions importer de l'huile, du riz, du sucre, alors que c'était rationné. J'ai importé tous les pneus de bicyclettes depuis des années. (Il se mit à pleurer.) Maintenant, il va me tuer. Il m'a toujours dit qu'il me tuerait, si quelqu'un apprenait ce que je faisais pour lui.

Visiblement, Hamilton ne voyait pas où Malko voulait en venir. Ce dernier demanda encore :

— Est-ce que Mkele partageait l'argent qu'il détournait avec les autres dirigeants de l'A.S.P. ?

L'Hindou secoua la tête.

— Il ne m'en a jamais parlé. Mais je ne crois pas. Il est toujours venu seul.

Une joie sauvage éclaircissait les yeux dorés de Malko.

Il brandit une liasse de documents et expliqua à l'Américain :

— Mkele a détourné plus de deux millions de dollars. Toutes les preuves sont ici. Il avait pris en main la vente des clous de girofle, la plus importante ressource de l'île, la base du budget de Zanzibar. Il a toujours juré qu'il ne possédait pas un sou, qu'il donnait tout pour le bien-être de son peuple. Or, Mkele vendait les clous de girofle à une firme Hindoue de Londres au prix officiel de soixante pences le kilo. Alors qu'il lui était payé en réalité cent quatre-vingts pences. La différence étant versée à un compte à son nom à Londres.

— Mais pourquoi avait-il besoin de ce vieil Hindou ? demanda Hamilton.

— Mkele est analphabète total, dit Malko. Il ne sait ni lire ni écrire. Il lui fallait quelqu'un pour sa correspondance, pour tenir les comptes. Un homme sur qui il ait complètement barre. Ce vieux commerçant Hindou, infirme, terrorisé, était l'idéal. Pas question qu'il se sauve avec le magot.

Ronald Hamilton secoua la tête :

— C'est passionnant, mais je ne vois toujours pas comment vous allez utiliser cela pour liquider Mkele.

— Il y a un point que vous semblez oublier, dit Malko. John

Trombay a la signature du compte de Mkele. Donc, le pouvoir de procéder à toutes les opérations possibles.

— Qu'allez-vous faire ?

— Vous allez m'arranger une entrevue avec le seul homme assez fort pour se dresser contre le Président Mkele dit Malko. Watengu Kato.

L'Américain fixa Malko comme s'il était devenu fou à lier. John Trombay, muet de terreur, suivait la conversation des deux hommes, comme s'il n'était pas en cause, en massant distraitement sa jambe atrophiée.

— Il vous abattra dès qu'il vous verra, fit Hamilton. Votre tête est mise à prix un million de shillings.

Malko eut un sourire discrètement cruel.

— Moi, Prince Malko, j'offre dix millions de shillings pour la tête du Président Mkele.

CHAPITRE XIX

Comme tous les après-midi à quatre heures, Watengu Kato pénétra dans le *Zanzibar Hôtel*. Les « guides » qui somnolaient, assis contre un mur, en face de l'hôtel, se levèrent d'un bloc pour le saluer servilement. Le chef de la police les ignore, perdu dans ses pensées.

Une méditation plutôt morose.

Le Président Mkele, une heure plus tôt, l'avait menacé de le coudre dans un sac et de le jeter à la mer, s'il ne retrouvait pas l'étranger blond dont il avait mis la tête à prix. Ce n'étaient pas des paroles en l'air. À l'époque de la grande purge anti-Arabs, Mkele avait décapité à coups de panka un colonel qui ne mettait pas assez d'ardeur à liquider les vieilles familles arabes.

Or, l'homme qu'il poursuivait de sa haine leur avait une fois de plus faussé compagnie après avoir fait une effroyable bouillie des lépreux. Sans parler de Flavia, la métisse, qui serait difficile à remplacer. Depuis, il avait disparu de son hôtel. Personne ne l'avait revu à Dar-Es-Salam. Kato pensait qu'il s'était réfugié dans la maison du chef des espions américains à Oyster Bay.

Devant la colère de Mkele, le chef de la police avait dû expédier à Dar-Es-Salam ses meilleurs hommes pour renforcer les lépreux survivants. Avec l'ordre de lui apporter la tête de l'homme blond.

Mais si ce dernier avait quitté la Tanzanie, la colère du Président Mkele allait être effroyable.

La fraîcheur du *Zanzibar Hôtel* fit du bien à Watengu Kato. Les murs d'un mètre d'épaisseur protégeaient de la chaleur. C'était une construction de l'époque arabe, avec de petites fenêtres munies de barreaux au rez-de-chaussée, des salles voûtées et minuscules, de vieilles chambres sommairement meublées et un petit patio où Kato aimait déguster tranquillement une bière bien fraîche. Certains de ses indicateurs venaient l'y trouver, ce qui joignait l'utile à l'agréable.

Avantage supplémentaire : on voyait les rares touristes de Zanzibar, en dépit de l'absence d'air conditionné, des prix et de la saleté.

Watengu Kato inspecta les petits salons du rez-de-chaussée. Un groupe d'Anglais buvait du thé à une table, non loin du bar. Des Français avec leurs enfants occupaient un des petits salons. Il faisait

sombre dans les salles au plafond bas, aux murs peints en vert. Kato traversa et alla s'asseoir à l'unique table du patio. Le barman, caché derrière des caisses vides de « Pepsi-Cola », lui adressa un grand sourire.

Trente secondes plus tard, il avait une « Heineken » devant lui. Il y trempa ses lèvres et se détendit un peu. On finirait bien par retrouver cet homme blond. Il tira soigneusement les plis de son pantalon, rajusta son foulard, ôta un grain de poussière sur sa saharienne fraîchement repassée. Puis il rota discrètement, contemplant le figuier qui étendait son ombre au-dessus de la table. Il se sentait chez lui.

Quelques minutes plus tard, sa vessie commença à le chatouiller. Cela aussi, c'était un rite immuable après la « Heineken ». Il se leva et s'engagea dans l'escalier desservant la galerie extérieure entourant le patio au premier étage. Elle desservait une douzaine de chambres et des toilettes à peu près propres, celles du rez-de-chaussée étant d'une saleté repoussante.

Le Président Mkele avait le projet de construire un gigantesque hôtel ultramoderne pour de problématiques touristes, à l'est du port, le long de Malawi Road, dans une zone, hélas ! notoirement insalubre. Les clients qui ne mourraient pas de malaria ou de bérubéri seraient asphyxiés par les relents de la décharge publique jouxtant le port.

Ce choix n'était farfelu qu'en apparence : le terrain appartenait au Président lui-même. Il lui avait été « donné » par la communauté Hindoue de l'île.

Pour le remercier de ne pas les avoir tous tués.

Watengu Kato parcourut la galerie déserte, d'un pas martial, arriva à la porte des W.C. Au moment où il allait y entrer, une ombre surgit de la chambre voisine, comme pour l'y précéder. Outré de ce crime de lèse-majesté, Kato fit face pour le sanctionner comme il se devait. La silhouette d'un homme s'encadrait dans la porte. Il vit d'abord le long canon noir d'un pistolet automatique. Puis des yeux couleur d'or.

— Entrez dans cette chambre, dit l'inconnu en anglais, d'une voix calme.

Le canon du pistolet était à dix centimètres de la poitrine de Kato. Il vit le chien extérieur relevé, la galerie vide, sa bière sur la table en dessous. Il rêvait, ce n'était pas possible.

— Entrez vite, répéta l'inconnu.

Comme Kato ne bougeait toujours pas, paralysé de surprise, l'inconnu l'attira dans la chambre en le tirant par son foulard, puis referma la porte sur eux. Les lits étaient faits. On avait laissé la porte ouverte pour des clients éventuels. Kato resta debout contre le mur.

— Vous me reconnaissez ? demanda l'homme aux yeux dorés.

Le chef de la police avala sa salive. Il n'avait jamais vu l'agent

américain, mais la description correspondait. Mais comment se trouvait-il à Zanzibar ? Où aucun étranger ne pouvait se déplacer sans que lui, Kato, ne sache tous ses gestes. La rage le disputait à la peur sous son front plat. Ses subordonnés l'avaient trahi. Il pensa à Mkele, et son cerveau vira au clafoutis. Si le Président savait que l'homme dont il avait mis la tête à prix était venu le narguer dans son île, il ferait cuire Kato à l'huile bouillante.

Il essaya de reprendre un peu de poil de la bête.

— Que voulez-vous ? Vous ne sortirez pas de cet hôtel, demanda-t-il d'une voix qu'il crut ferme.

— Je peux vous tirer une balle dans la tête et repartir comme je suis venu, fit paisiblement Malko. Mais j'ai un autre projet. Le Président Mkele a mis ma tête à prix pour un million de shillings, n'est-ce pas ?

Quand un homme braque sur vous un pistolet automatique en posant ce genre de question, la réponse est toujours délicate. Kato aurait bien voulu être ailleurs. D'instinct, il retrouva le ton pleurnichard de la palabre africaine.

— C'est le Président qui... je ne fais qu'obéir aux ordres du Président...

Les yeux de Malko riaient, méprisants.

— Je suis venu à Zanzibar vous faire une offre.

Kato posa sur lui des yeux ronds, stupéfaits, grossis par les lunettes. Définitivement dépassé.

Malko dit lentement, en articulant bien :

— Je vous offre dix millions de shillings pour la tête du Président Mkele.

Le silence se prolongea plusieurs secondes. Les circonvolutions cérébrales du Zanzibarien luttèrent désespérément contre le court-circuit. Il essayait de traduire « dix millions de shillings » en termes concrets. En maisons, en or, en femmes.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda-t-il d'une voix blanche.

Kato ne comprenait plus. Quelque chose s'était détraqué. Il chercha à se persuader que c'était du bluff.

— Et qui va tuer le Président ? Vous, peut-être ?

L'homme blond pointa l'index gauche sur sa poitrine.

— Vous.

Watengu Kato s'était assis sur le lit. Les pensées s'entrechoquaient sous son crâne. Il était à la fois effondré, prodigieusement intéressé et terrorisé. L'idée de tuer l'homme qu'il servait aveuglément depuis dix

ans le dépassait. Jamais il n'aurait pensé que le Président Mkele vole le Parti comme l'homme blond le lui avait expliqué... Et pourtant, il venait de lire des relevés qui ne laissent pas de place au doute.

Alors que Mkele gémissait chaque fois que Kato lui demandait un peu d'argent.

Malko le fit sursauter. Il lui montrait un nouveau papier.

— Voici une lettre signée de l'homme qui tient les comptes du Président, demandant le virement des 1 273 827 livres et 12 pences à un autre compte, dit-il. Le nom du titulaire de ce nouveau compte est en blanc. Cela peut être le vôtre, ou celui que vous voudrez, cela m'est égal. Je vous donnerai cette lettre lorsque j'aurai vu le cadavre du Président Mkele. Elle vaut un peu plus de dix millions de shillings.

Kato réfléchissait à se faire péter les veines. Malko ajouta doucement :

— Ne cherchez pas à savoir qui est cet homme. Cela vous prendrait très longtemps de le trouver. Et, si vous lui parliez, le Président vous liquiderait, immédiatement.

Kato se mit à transpirer d'un coup. Il se voyait déjà écartelé en place publique.

— Alors ? demanda l'homme blond. Vous acceptez mon offre ? Dix millions de shillings pour la vie du Président Mkele.

C'était assez réjouissant de tuer un homme grâce à l'argent qu'il avait volé.

Kato passa une langue rose sur ses lèvres sombres.

— Ce n'est pas facile, avoua-t-il, le Président est très méfiant. Très, très méfiant. Il a toujours sept gardes du corps.

Malko sourit ironiquement.

— Ce sont vos hommes. Vous êtes chargé de veiller sur lui. C'est pour cela que j'ai pensé à vous...

Kato serra l'une contre l'autre ses mains trempées de sueur. Il se leva.

— Il faut que je parte maintenant, dit-il. Tous les jours, je retrouve le Président vers cette heure-ci.

— Où ?

— À l'A.S.P. Pour jouer aux cartes.

Malko glissa son pistolet dans sa ceinture, sous sa chemise hawaïenne.

— Très bien, nous allons sortir ensemble. Nous nous retrouverons demain à la même heure, ici, il faudra me donner votre réponse. Sans cela, je ferai ma proposition à quelqu'un d'autre.

Kato sortit le premier de la chambre. Le soleil l'éblouit. Il descendit l'escalier de bois, comme un robot. Malko dans son dos. Il ne pensait même plus au pistolet, mais à l'énormité de la situation. Lui, Kato, chargé de tuer le Président Mkele. Il aurait dû protester, se

faire tuer sur place, appeler à l'aide... Il n'avait rien dit. Il savait déjà qu'il allait accepter...

— Tout droit, dit Malko, en arrivant au bas de l'escalier.

Kato abandonna sa « Heineken ». Ils traversèrent le petit hall. Malko poussa Kato dehors. Une « 404 » conduite par une replète petite noire de l'A.S.P. débarquait des touristes. Les guides se levèrent en voyant le chef de la police. Malko se pencha à son oreille.

— Dites-leur de ne pas nous suivre.

Kato fit un geste discret de la main et les « guides » se rassirent. Malko le fit tourner dans une ruelle déserte qui donnait dans Pipalwadi Street.

— Je vous attendrai demain au même endroit, dit-il. J'espère que vous verrez où est votre intérêt. N'oubliez pas que l'on vous a vu avec moi. Si le Président le savait, il ne vous féliciterait pas. Vous allez retourner sur vos pas sans vous retourner.

Dès que Kato eut tourné le coin, il courut jusqu'à Bagrani Street. Sans voir personne, moins de trois minutes plus tard, il était dans le jardin. Ronald Hamilton l'attendait derrière le mur. Il soupira de soulagement en voyant Malko.

— Bon sang ! fit-il, je pensais ne jamais vous revoir. Vous avez trouvé Kato ?

— Je le quitte, dit Malko. Après avoir bavardé.

— Bavardé !

Malko sourit.

— Je crois qu'il va examiner sérieusement mon offre. Je le revois demain. Pour avoir sa réponse.

L'Américain donna un coup de pied dans une motte de terre.

— Il va vous tendre un piège. Vous rendez-vous compte de sa victoire, s'il vous amène à Mkele ! Il ne faut pas retourner.

— Il faut aller jusqu'au bout des choses, répliqua Malko. Je suis venu à Zanzibar pour tuer Mkele. Le seul homme qui puisse m'y aider, c'est Kato.

— Il ne le fera pas.

Hamilton secouait la tête, convaincu.

— Je crois qu'il le fera, dit Malko. Pas seulement pour l'argent. C'est l'occasion pour lui de prendre le pouvoir. Une occasion unique. Mais il peut aussi tuer Mkele et moi.

— Il sait où vous êtes ?

— Il s'en doute peut-être. Évidemment, il peut cerner cette maison et me capturer. Me tuer immédiatement pour que je ne puisse pas parler à Mkele. Mais il perd dix millions de shillings. Il y a de quoi le faire réfléchir. Car, si Mkele apprend qu'il est au courant de ses détournements, il le tuera. Et Kato le sait.

— Or, il ne veut pas perdre cette fortune, ni s'attaquer tout seul à

Mkele. Il en a une sorte de terreur superstitieuse.

— Vous allez jouer votre vie là-dessus ? demanda Hamilton horrifié.

— Oui, fit Malko. Il m'est arrivé de la jouer sur beaucoup moins.

Ils rentrèrent dans la maison.

— Il faut que j'aille au consulat, dit l'Américain. N'ouvrez à personne. Bon Dieu, je voudrais être à demain.

Moi aussi, dit Malko. Et même à après-demain.

Pamela Hamilton surgit sans bruit derrière Malko, les pupilles dilatées, un verre à la main, vêtue d'une longue robe d'hôtesse en jersey mauve. Elle était maigre, avec une poitrine un peu forte pour son torse frêle. Et ses étranges yeux d'oiseau de nuit, hallucinés. Elle se laissa tomber sur le canapé, à côté de Malko.

— Ron est parti ?

— Oui.

Elle soupira :

— C'est bon d'avoir quelqu'un ici quand il n'est pas là... j'ai toujours peur qu'ils viennent.

— Qui, « ils » ? demanda Malko.

— Les Nègres, murmura-t-elle. Ils me suivent quand je fais mon marché, dans cette horrible chose, là-bas. Ils me frôlent, ils disent des choses que je ne comprends pas. Mais je devine.

Elle frissonna, jeta à Malko un regard trouble.

— Vous ne savez pas ce que c'est que de rester ici, des mois et des mois, seule.

— Mais vous avez votre mari, ne put-il s'empêcher de remarquer.

— Mon mari !

Elle secoua la tête.

— Je le déteste. C'est à cause de lui que nous pourrissons ici.

Elle but une large rasade de J & B. Malko commençait à se sentir mal à l'aise. Son hôtesse n'avait rien sous sa robe. Il voulut se lever, elle se leva en même temps, lui fit face.

— Où allez-vous ?

Il s'extirpa un sourire mondain.

— Je voudrais me reposer un peu.

— Ne me laissez pas seule.

Brusquement, elle fut contre lui. De la main gauche, elle lui saisit le bras avec une force extraordinaire. Son ventre s'était collé à lui, comme s'il était doué d'une vie indépendante.

Il recula un peu devant l'haleine parfumée au whisky.

— Je vous dégôte ? murmura M^{me} Hamilton.

— Vous semblez à bout de nerfs, dit Malko poliment.

Cela lui déplaisait souverainement de faire l'amour à la femme de ce garçon qui risquait sa vie pour lui. Mais Pamela Hamilton ne se détacha pas de lui. Les lèvres légèrement retroussées sur ses dents en un rictus nerveux, elle le fixait comme pour l'hypnotiser. Soudain, une de ses jambes se glissa entre celles de Malko, et elle bascula son bassin en avant.

Elle se mit à onduler contre lui à toute vitesse, avec la souplesse d'un reptile. Les yeux fixes, la bouche entrouverte.

De plus en plus vite, elle semblait vouloir se visser en Malko. Puis elle poussa un petit cri, se mordit les lèvres, s'arrêtant brusquement, étroitement adaptée à lui. Comme à regret, elle se décolla. Ses traits s'étaient détendus, ses lèvres étaient gonflées, elle était presque belle. À travers le tissu de sa robe, les pointes de ses seins se dessinaient.

— Excusez-moi, dit-elle à voix basse.

Elle fit demi-tour et s'enfuit dans l'escalier. Malko entendit une porte claquée et un verrou tourner dans une serrure. M^{me} Hamilton s'était enfermée avec ses fantômes... Il était heureux que cela se soit terminé ainsi.

Sa passivité volontaire lui laissait bien le corps en feu, mais l'âme en paix.

Noblesse oblige...

À son tour, il monta les deux étages, passant devant la porte close, pour gagner la terrasse. Là, il contempla les toits ocre de la petite ville. Les rues étaient si enchevêtrées qu'on se demandait comment il était possible de s'y diriger, la plupart étaient trop étroites pour des voitures. Il regarda le toit rouge du *Zanzibar Hôtel*.

Quel piège allait lui tendre Kato ?

Un petit groupe de curieux s'était agglutiné dans Kenyatta Street en face de l'entrepôt des *Zanzibar Groceries*. Ronald Hamilton se mêla aux badauds, intrigué et inquiet. Son boy l'avait prévenu qu'il se passait quelque chose de ce côté-là. Deux soldats armés veillaient devant les *Zanzibar Groceries*.

L'Américain entra dans la boutique de curiosités qui leur faisait face. Il connaissait un peu le vieil Hindou qui la tenait.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

Le boutiquier hocha tristement la tête.

— C'est le vieux John Trombay, il s'est pendu cette nuit. Il a dû apprendre que sa petite-fille...

Il n'acheva pas. Il y avait des mots qu'on ne pouvait pas prononcer à Zanzibar.

— Regardez ma boutique, gémit-il, je n'ai plus rien. Quelques cartes postales poussiéreuses, des clous de girofle et les éternels coffres de bois. Ronald Hamilton s'apitoya une seconde et sortit de la boutique minable. Réprimant une furieuse envie de courir.

— Ils vont peut-être découvrir le pot aux roses, dit pensivement Malko. Mais cela ne change rien. Au contraire, le papier qu'il a signé n'en a que plus de valeur puisqu'il ne peut plus rien signer.

Ronald Hamilton avala difficilement sa salive. Il tendit le doigt vers la lettre maladroitement écrite qu'ils avaient dictée la nuit précédente au vieil Hindou :

— Vous voulez dire qu'il suffirait que vous mettiez votre nom là-dessous pour toucher deux millions de dollars ?

— C'est exact, dit Malko. Mais ce sont des choses qui ne se font pas dans ma famille. Je le déplore. Cela résoudrait beaucoup de mes problèmes.

En attendant la réponse de Kato il faudrait le mettre à l'abri. Dans le coffre du consulat.

— D'autant qu'il y a un système qui brûle le contenu si on tente de le forcer, dit Hamilton.

— Ce serait regrettable, remarqua Malko.

— Qu'allez-vous faire jusqu'à demain ?

— Préparer tout comme si Kato allait accepter, dit Malko. C'est là que cela va devenir délicat. Voici à quoi j'ai pensé...

Les trois hommes se regardèrent en silence. Kato était le plus jeune, mais le plus puissant. Ziواني, le ministre de la Santé, n'avait jamais beaucoup aimé Mkele. Quant au colonel Abdullah, d'origine arabe, il militait dans la frange pro-arabe de l'A.S.P. Mais aucun des deux n'aurait jamais pensé à liquider Mkele. Maintenant, avec les révélations du chef de la police, cela changeait tout. Le colonel Abdullah se lança le premier :

— Le Président a donc sciemment dépouillé notre Parti d'une grande partie de l'argent qui lui était dû ?

— C'est exact, dit Kato.

— C'est grave, dit le ministre de la Santé.

— C'est très grave, renchérit le colonel Abdullah.

Payé misérablement, il mettait de l'essence quinze shillings par quinze shillings dans sa Mercedes offerte par le Parti.

— Si nous convoquions le Conseil Révolutionnaire, conclut Kato.

Il condamnerait sûrement le Président à mort. Puisqu'il a décidé lui-même de punir de mort les contrebandiers...

— Sûrement, firent les deux hommes en écho.

— Seulement, objecta Kato, Mkele pourrait se défendre, essayer de jeter le doute dans les esprits, peut-être même se servir d'éléments troubles ou des Chinois pour se débarrasser de nous...

— C'est à craindre, fit le colonel Abdullah.

Ils n'avaient pas convoqué à leur petite réunion le chef du Parti OUMA, prochinois et tout dévoué à Mkele.

Les trois hommes étaient réunis dans une des pièces de la Maison du Peuple, dans Creek Road. Sous la garde des hommes les plus sûrs de Kato.

— Je suggère donc, continua Kato, que nous exécutions d'abord la sentence et que nous convoquions le tribunal du Peuple par la suite...

— C'est parfait, fit Abdullah. Très démocratique.

Le ministre de la Santé approuva. Il aimait le mot « démocratie ».

Kato continua l'exposé de son idée.

— Il faudrait nous arranger pour que cet agent américain soit accusé du meurtre de notre bien-aimé leader. Que le peuple ne sache pas qu'il a été trahi. Ce sera à nous de réintégrer discrètement les sommes détournées au Parti.

— Excellente idée, approuva Ziwani. Le peuple n'aime pas qu'on démolisse ses idoles.

Le colonel Abdullah se leva.

— Puisque nous sommes tous d'accord, le plus tôt sera le mieux.

Kato approuva chaleureusement.

— Je vais m'en occuper. Je vous tiendrai au courant. J'abattraï l'Américain sur place afin que personne ne puisse douter de sa culpabilité.

— Je pense qu'il faudrait aussitôt lancer la foule à l'assaut du consulat américain, proposa le ministre de la Santé.

— Et aussi de celui des Chinois, compléta le colonel Abdullah. Pour leur montrer que nous sommes les maîtres.

Il se leva, serra solennellement la main de ses deux complices.

— Vive notre pays bien-aimé ! dit-il d'une voix vibrante.

— Vive l'A.S.P. ! firent les deux hommes.

Sur ces mâles paroles, ils se séparèrent. Kato sortit le dernier. Grisé. Il n'aurait jamais cru que ce soit si facile. Dans vingt-quatre heures, il serait l'homme le plus riche et le plus puissant de Zanzibar.

CHAPITRE XX

Watengu Kato pénétra dans la pénombre du *Zanzibar Hôtel* le cœur battant. Si Mkele avait deviné sa trahison ? S'il lui tendait un piège ? Il se rassura, pensant que le Président de Zanzibar n'aurait pas laissé s'écouler dix minutes sans le châtier impitoyablement.

Les petites salles du *Zanzibar Hôtel* étaient vides. Kato inspecta le patio, et le bar, sous l'œil angoissé de l'Hindoue de la réception.

L'agent américain n'était pas là. Kato s'assit sans même commander une bière. Le cerveau vide. Maintenant, il ne pouvait plus reculer. Même si l'homme blond ne venait pas au rendez-vous.

Machinalement, il jeta un coup d'œil sur la galerie d'en haut. Elle était vide. Deux Zanzibariens passèrent près de lui et le saluèrent obséquieusement. Il était tendu, noué, nerveux, sursautant au moindre bruit. Une 404 arriva en trombe et il crut que son cœur s'arrêtait. Ce n'étaient que des touristes. Il décida d'attendre une heure, jusqu'à l'extrême limite.

La silhouette dodue du consul américain se matérialisa soudain près de lui. Une lueur ironique sur ses traits grassouillets. Sans y avoir été invité, il s'assit en face de Kato.

— Vous attendiez quelqu'un, je crois ? demanda-t-il.

Kato hésita.

— Pourquoi ?

Ronald Hamilton eut un sourire engageant.

— Je suis chargé de vous conduire à lui ; il n'était pas certain que cet endroit soit absolument sûr pour votre rencontre...

Euphémisme. Si Kato avait eu l'intention de liquider Malko au *Zanzibar Hôtel*, il en aurait été pour ses frais.

— Où est-il ? demanda le chef de la police. Il faut que je le voie tout de suite.

— Vous allez le voir, fit Hamilton. Venez avec moi.

Ils sortirent de l'hôtel sous l'œil bovin des éternels « guides ». Kato avait l'estomac serré. Pourvu que personne n'ait la mauvaise idée de rapporter au Président ses mauvaises fréquentations. Si Mkele était sur ses gardes, le plan tombait à l'eau.

— J'ai ma voiture, dit-il.

Ils montèrent dans la vieille Mercedes du chef de la police. Au

coin de Bagrani Street, une Volga poussiéreuse était abandonnée sur le trottoir : les Russes n'arrivaient pas à importer de pièces de rechange. Dégoûtés, ils l'avaient abandonnée en signe de protestation.

— Nous allons chez moi, fit Hamilton.

Kato démarra brutalement. La rue était si étroite que pas un piéton ne pouvait passer entre le mur et la voiture. Il klaxonnait sans arrêt. Les deux hommes ne dirent plus un mot jusqu'à la maison du consul. Ce dernier descendit le premier et ouvrit la porte à Kato. Un « guide », accroupi contre le mur d'en face, regarda avec surprise son chef pénétrer dans cette demeure interdite.

Malko attendait dans le bureau du consul. Il eut un sourire froid pour Kato.

— Je vous prie de m'excuser. J'avais peur que vous ne changiez d'avis. Et que cela se retourne contre moi.

Ce qui était une litote.

Le chef de la police était nettement mal à l'aise. Il passa un doigt humide de transpiration entre son foulard et son cou.

— Je n'ai pas changé d'avis, dit-il. Nous avons décidé d'exécuter la sentence du tribunal populaire aujourd'hui même.

Malko crut avoir mal entendu.

— Quel tribunal populaire ?

Kato prit l'air important.

— J'ai réuni hier soir les membres les plus influents de l'Afro Shirazi Party, et nous avons décidé que la conduite du Président méritait une sanction grave.

Et définitive.

— Quelles mesures avez-vous prises ? demanda-t-il.

Watengu Kato baissa la voix, comme si on pouvait l'entendre :

— Le Président va jouer aux cartes comme tous les soirs à l'A.S.P. ; il est facile de le surprendre là-bas. Ses gardes du corps restent en bas. Ils nous laisseront monter.

— Le Président sera seul ?

Le chef de la police eut un sourire gêné et bien ignoble.

— C'est toujours moi qui arrive le premier après lui. Les autres viennent plus tard. C'est au troisième étage.

Malko réfléchissait. De son côté, tout était prêt. Mais il s'agissait de mettre les meilleures chances de son côté.

— Comment ressortirons-nous après ?

— Avec moi, vous ne risquez rien, affirma Kato. Nous dirons que nous allons chercher du secours.

Il mentait si visiblement que c'en était comique. Malko ne se faisait aucune illusion. Kato mettrait tout en œuvre pour que lui non plus ne ressorte pas vivant du Q.G. de l'A.S.P. Comme il tardait à répondre, le noir demanda nerveusement :

— Vous allez me donner le document ?

Malko le fixa ironiquement.

— Après.

— Après quoi ?

— Lorsque vous aurez... exécuté votre sentence. Mais ne craignez rien. Je l'aurai sur moi. Je vous le remettrai avant de quitter l'A.S.P. Cela vous va ?

Kato hocha la tête.

— Bien. Je vais m'en aller maintenant. Je vous attendrai devant le marché à cinq heures moins le quart. Nous irons tout de suite là-bas.

Ronald Hamilton raccompagna le chef de la police jusqu'à la porte puis revint vers Malko, le visage soucieux.

— Il veut se débarrasser de vous, dit-il. Et je ne vois pas comment vous l'en empêcherez. Il est chez lui là-bas... Pourquoi ne lui dites-vous pas de tuer Mkele d'abord et de venir ensuite vous voir ?

— D'abord, il ne le fera pas, dit Malko. Ensuite, je ne veux pas risquer un pépin. On ne sait jamais : Mkele a montré qu'il était très fort. À la dernière seconde, il pourrait retourner la situation par son magnétisme personnel. Si je suis là, Kato n'osera pas se dégonfler.

— C'est terriblement dangereux, répéta l'Américain. Et personne ne pourra rien pour vous dans la pagaille qui va suivre.

Malko haussa les épaules : son fatalisme slave le reprenait dans ces moments-là.

— J'essaierai de ne pas lui donner cette joie. Mais de votre côté il va falloir m'aider.

Creek Road marquait la limite de la vieille ville de Zanzibar. De l'autre côté, ce n'étaient que terrains vagues et tristes clapiers de béton en construction. L'immeuble ocre, Q.G. de l'A.S.P., se dressait à deux cents mètres, de l'autre côté de Creek Road, entouré d'une clôture de barbelés.

Malko contemplait pensivement un échafaudage de caisses de poulets vivants, perdus au milieu des fruits tropicaux. Le marché s'étalait sur le bas-côté boueux de Creek Road. L'odeur était effroyable. On se serait cru dans un équarissage... Le caquetage des poulets commençait à lui monter à la tête. Au début, les marchands avaient même essayé de lui en vendre. Maintenant, ils étaient retombés dans leur apathie. Un vieux marchand d'eau s'arrêta près de lui, avec ses aiguières en cuivre et lui proposa un verre d'eau tiède.

Un peu plus loin, des militants de l'A.S.R. démolissaient une maison ayant appartenu à un Hindou, pour en voler la porte.

Quelques rares voitures passaient sur Creek Road. Malko

commençait à croire que Kato ne viendrait pas. Il se sentait à la fois tendu et calme.

Enfin, il allait se trouver face à face avec le Président Mkele. L'idée que Kato ait pu lui tendre un piège, qu'il aille se jeter dans la gueule du loup, l'avait effleuré.

Quel triomphe pour Mkele s'il avait réussi à retourner le jeu !

Mais cela, Malko l'apprendrait à la dernière seconde. Trop tard.

La Mercedes grise de Kato apparut, soudain, venant du port, roulant très lentement. Malko abandonna ses poulets et escalada le bas-côté. Le chef de la police était seul dans la voiture. Il stoppa et Malko monta à côté de lui.

Il vit tout de suite la vieille mitraillette Thomson avec un gros chargeur « camembert » posée entre eux deux. Peu discrète. Le chef de la police ne paraissait pas dans son assiette. Ou il trahissait Malko, ou c'était un tueur nerveux.

— Vous avez le papier ?

Malko inclina la tête.

— Où ?

Tranquillement, Malko sortit l'ordre de virement en blanc, le déplia assez longtemps pour que Kato puisse le lire et le remit dans la poche extérieure de sa chemise hawaïenne, à côté de son gros stylo en argent.

Les yeux de Watengu Kato roulaient derrière ses lunettes. Comme s'il avait mâché du chanvre indien.

Il bredouilla quelques mots inintelligibles et redémarra.

Cent mètres plus loin, il tourna à droite dans la grande avenue à deux voies perpendiculaire à Creek Road, fierté du régime. La clôture métallique de l'A.S.R longeait la route, comme un camp de concentration. Quatre ou cinq soldats veillaient à la grille. Kato s'y engouffra sans ralentir. Malko vit des faces noires, indifférentes, et se dit qu'il était pour de bon dans la gueule du loup. Kato fit le tour du bâtiment et stoppa derrière. Il se tourna vers Malko. Avec toute la franchise d'un serpent à sonnettes.

— Vous êtes armé ?

— Oui.

Le chef de la police eut l'air embarrassé.

— Il faudrait laisser votre arme dans la voiture. Les gardes fouillent tout le monde. Cela pourrait éveiller les soupçons.

Tranquillement, Malko prit dans sa ceinture son pistolet extra plat et le glissa sous le siège.

Une Mercedes était déjà arrêtée le long du bâtiment. Un groupe d'hommes armés – les gardes de Mkele – discutaient autour de la petite porte du bâtiment. Kato émergea de sa voiture, la mitraillette tenue négligemment à bout de bras, et se dirigea vers les noirs, suivi

de Malko.

— Le Président est déjà arrivé ? demanda-t-il en swahili.

Un des gardes lui sourit.

— Il y a cinq minutes.

— Très bien, fit le chef de la police. Je lui amène un visiteur important.

Un des gardes jeta un regard soupçonneux à Malko et dit quelque chose en swahili. Kato se tourna vers lui. L'air désolé.

— Je vous l'avais dit. Ils veulent vous fouiller. Malko, impassible, s'approcha de l'un des hommes. Le noir le palpa avec habileté, de la tête aux pieds, vérifiant même qu'il ne portait pas d'arme suspendue le long des jambes. Kato s'excusa.

— C'est la coutume pour tous les visiteurs du Président. Maintenant, Malko était certain d'une chose. Watengu Kato était bien décidé à ce qu'il ne ressorte pas vivant de ce bâtiment.

CHAPITRE XXI

Les deux hommes montaient silencieusement l'escalier de marbre.

Kato s'excusa encore :

— Je ne pouvais pas intervenir, ils se seraient méfiés.

— Mais bien sûr, fit Malko avec une ironie glacée.

Encore un superbe candidat à l'Oscar du mensonge, catégorie « pays en voie de sous-développement ».

Kato montait devant lui, de plus en plus lentement, comme si le souffle lui manquait. Le grand bâtiment de l'A.S.P. était silencieux. Kato soufflait comme un phoque, sa Thomson à bout de bras.

Il s'arrêta sur le palier désert du second. Le front en sueur, les yeux égarés derrière les grosses lunettes. Deux plaques de sueur collaient la saharienne à son dos.

Malko s'aperçut que ses mains tremblaient légèrement. Il était décidément bien émotionnable. Pour un tueur professionnel, c'était touchant. Malko pensa à Anjeli Trombay et sentit sa pitié s'envoler.

— Allons-y, dit-il.

Watengu Kato recommença à gravir son Golgotha. À mi-chemin du palier du troisième, il ramena doucement le levier d'armement de la Thomson en arrière. Malko aperçut le cuivre des grosses cartouches de 11,43.

Il respira profondément. Si Kato jouait la comédie, il allait se trouver devant quelques mitraillettes semblables et ce serait la fin d'une longue aventure.

Le chef de la police s'arrêta devant une porte fermée, frappa d'un coup léger et ouvrit.

Malko s'effaça pour qu'on ne le voie pas immédiatement.

Le Président Mkele était assis, seul, face à eux, devant une table ronde recouverte d'un tapis vert. En train de mélanger un paquet de cartes, le front plissé. Vêtu de son traditionnel vêtement blanc.

Il leva la tête, eut un sourire en voyant Kato, aperçut la mitraillette, esquissa le geste de se lever, les traits soudain crispés et enfin découvrit Malko.

Un sourire cruel détendit ses traits d'un seul coup.

— Tu l'as enfin trouvé, ce chien ! s'écria-t-il en swahili.

La pomme d'Adam de Kato semblait prête à jaillir sous son

menton. Il ne répondit pas.

Instantanément, l'instinct animal de Mkele reprit le dessus. Il réalisa que Malko n'était pas entravé, il vit que la mitraillette ne le menaçait pas, il prit conscience de l'air hagard de Kato. Renversant sa chaise, il se leva d'une seule pièce. Sa blouse blanche à manches courtes moulait son torse puissant.

De grosses veines apparurent sur son crâne rasé. Ses petits yeux noirs allaient à toute vitesse de Malko à Kato. Ce dernier semblait paralysé.

Mkele tendit la main vers la Thomson.

— Pose ça. Il ne se sauvera pas.

Il avait essayé de sourire, mais cela n'avait donné qu'un rictus horrible.

— Pose ça, répéta-t-il, plus fermement.

Le son de sa voix déclencha la réaction de Kato. D'un geste d'automate, il braqua la Thomson sur le Président. Mais il était si ému qu'il appuya trop tôt sur la détente. La lourde culasse partit en avant, déclenchant la rafale.

Les balles giclèrent à travers la table, faisant voler les cartes, touchant le Président Mkele et faisant sauter des éclats de plâtre dans le mur, selon une trajectoire en diagonale. Avec un fracas assourdissant dans la petite pièce.

L'odeur âcre de la cordite piqua les narines de Malko.

Serrant la Thomson à la briser, Kato retira son doigt de la détente.

Aussitôt, le hurlement de Mkele jaillit.

— Kato ! Kato, mon frère ! Tu es fou !

Le Président était à quatre pattes sous la table. Une large tache de sang s'élargissait sur son épaule droite. Un morceau d'omoplate blanche saillait dans son dos, au milieu d'un jet de sang. À quatre pattes, il tenta de reculer, faisant basculer la table vers l'avant.

Kato l'écarta d'un coup de pied.

À genoux, Mkele leva les bras vers Kato. Des larmes coulaient sur ses traits grossiers, jusque dans sa moustache. Sa bouche tremblait. D'une voix pleurnicharde, il supplia :

— Kato, ne me tue pas ! Je te donnerai tout...

Kato braqua la Thomson sur le plancher et appuya sur la détente. La première balle s'enfonça dans le plancher de bois, puis l'éjection des douilles fit se relever le canon. Les lourds lingots de cuivre découpèrent un pointillé mortel sur le Président Mkele, le coupant pratiquement en deux.

Les mains en avant pour se protéger, il accrocha le tapis vert et l'entraîna avec lui.

Il eut un hurlement terrifiant quand une des balles lui fit sauter l'œil et le tiers du cerveau.

D'un seul coup, il bascula en arrière, encore secoué de spasmes d'agonie, mais virtuellement mort. Le drap vert taché de son sang le recouvrait déjà comme un étrange suaire, parsemé de cartes à jouer.

Malko regarda la masse cachée par le drap vert, les rigoles de sang, un pied nu qui dépassait.

C'était l'homme qui avait fait trembler Zanzibar pendant dix ans, qui était responsable de milliers de morts, d'horreurs sans nom.

Il était fier d'avoir été à l'origine de sa perte.

La culasse de la Thomson claqua à vide. La pièce était jonchée de douilles, les murs criblés d'éclats. Kato, livide, baissa le canon de l'arme, les yeux fixés sur la forme enroulée dans le drap vert.

Les détonations claquaient encore dans les tympanes de Malko. C'est à peine s'il entendit Kato dire d'une voix blanche :

— Il est mort...

Il ne semblait pas y croire.

— Il est mort, répéta Malko.

Mais lui n'avait pas envie de mourir.

Il alla à la porte et l'ouvrit. Un bruit de pas précipités lui parvint, de l'escalier. Les gardes montaient à la rescousse.

Kato venait de triompher de sa faiblesse passagère. Comme si la mort de Mkele l'avait libéré d'un mauvais sort.

— Le papier, réclama-t-il à Malko d'un ton impérieux.

La Thomson était vide, mais il était dans son fief. C'était pourtant le premier accroc à son plan. Il avait projeté de tuer les deux hommes de suite. Maintenant il fallait improviser. Tranquillement, Malko sortit l'ordre de virement et le lui tendit, plié.

Kato le prit, et ne put s'empêcher de le relire avidement. Les lettres dansaient devant ses yeux, tant il était ému. Du coup, il en oublia le cadavre encore chaud du Président. Et Malko.

Il n'avait qu'à claquer des doigts pour qu'on le tue sur place. La voix de Malko lui fit lever la tête.

Une voix douce, calme, contrôlée, et, pourtant, qui lui donna la chair de poule.

— Vous vous souvenez d'Anjeli Trombay ?

Kato resta paralysé par la surprise. Comme si le cadavre de Mkele s'était redressé d'un coup.

Malko braquait sur lui son stylo en argent massif. Mais, à la place de la pointe, il voyait un petit trou noir. Comme un pistolet. Le pouce de Malko était sur l'agrafe du stylo.

Le noir fixa stupidement la petite ouverture ronde, ouvrit la bouche pour parler. Son cerveau lui disait qu'il fallait absolument qu'il s'explique, que c'était trop bête, maintenant qu'il était riche. En même temps, il se maudissait de n'avoir pas songé au stylo.

Il y eut une détonation sèche et faible comparée à la pétarade

assourdissante de la Thomson.

La balle de 6,35 fit un petit trou à gauche de la racine du nez de Kato avant d'aller exploser dans le lobe antérieur de son cerveau et d'y rester. Le chef de la police recula, les yeux brusquement divergents, paralysé. Il tomba en arrière, agité d'un tremblement, essayant de parler, avec l'impression qu'un voile noir se refermait devant lui.

Les pas dans l'escalier se rapprochaient.

Malko saisit la mitraillette vide et attendit derrière la porte. Son souvenir d'Afghanistan, « carrossé » par un grand bijoutier, était bien utile, bien qu'il ne serve qu'une fois.

Deux noirs, mis en confiance par le silence qui régnait dans la pièce, jaillirent par la porte ouverte. Il braqua la mitraillette sur eux.

— Levez les mains !

Ils se collèrent au mur aussitôt. Sans penser à vérifier si la mitraillette était chargée. Dans ces moments-là, ce sont des choses qu'on oublie. Malko, rapidement, leur enleva leurs pistolets, puis il les força à se coucher à plat-ventre contre le cadavre de Mkele.

Ensuite, il n'eut plus qu'à fermer la porte à clef, emportant les deux 45 automatiques.

Il descendit l'escalier et s'arrêta au palier du second. Visant le plafond, il tira cinq fois avec l'un des pistolets. Puis il recula dans le couloir sombre et attendit.

Trente secondes plus tard, il y eut une furieuse cavalcade dans l'escalier. De son coin sombre, Malko vit passer les cinq gardes restant, armes au poing.

Aussitôt, dès qu'ils eurent disparu, il plongea à son tour dans l'escalier, dévalant les deux étages aussi vite qu'il le put.

La porte n'était plus gardée. Les deux Mercedes n'avaient pas bougé. Il monta dans celle de Kato, mit en route, récupéra son pistolet extra-plat.

Les gardes de la grille extérieure entendirent le moteur tourner. Mais, de leur place, ils ne pouvaient voir le conducteur. Malko fit demi-tour, accéléra et franchit la grille en trombe. Quand ils réalisèrent qu'il y avait un blanc seul au volant, Malko filait vers Creek Road. Dans quelques minutes, Zanzibar allait être en révolution. Il n'était pas encore sorti d'affaire.

Un des gardes ramassa l'ordre de virement qui avait échappé aux mains de Kato et l'examina. Mais il ne comprenait pas l'anglais. Il le froissa et en fit une boule qu'il jeta. Alors, seulement, il aperçut le pied qui dépassait du tapis vert. Il tira le tissu et demeura figé d'horreur.

— On a tué le Président, glapit un autre garde. C'est le blanc !

Ils dévalèrent l'escalier, criant comme des damnés, firent irruption dans la cour et ameutèrent les gardes de la grille qui la fermèrent immédiatement.

Personne n'avait jamais prévu que Mkele puisse être assassiné... En pleine crise d'hystérie, un des gardes déchargea sa mitrailleuse sur des passants qui longeaient la grille.

Deux tombèrent, tués net.

Un camion militaire pila devant les barbelés, déversant un flot d'hommes. La nouvelle courut comme une traînée de poudre.

— Ce sont les Hindous ! dit un soldat.

— Allons les tuer tous, cria un autre. Ces chiens ont assassiné notre Président bien-aimé.

Ils partirent en courant vers les ruelles qui débouchaient sur le marché, frappant à coups de crosse tout ce qui ressemblait à un Hindou. Une fillette, qui se sauvait avec son petit frère dans ses bras, fut sauvagement battue et les deux enfants achevés à la baïonnette.

Un petit noir, dès que les soldats eurent tourné le coin, se dépêcha de venir voler les sandales de la fillette à la tête éclatée.

C'était toujours cela de pris aux Hindous haïs.

Partout la rumeur s'enflait dans les ruelles de Zanzibar : le Président Mkele est mort.

Résignés et terrorisés, les Hindous commencèrent à se barricader chez eux.

Ronald Hamilton attendait en faisant les cent pas devant le minuscule petit musée d'art arabe, presque au coin de Nyerere Road, un attaché-case à la main. Il courut vers la Mercedes, et Malko stoppa brutalement.

— C'est fait, dit-il.

— Je m'en doutais, dit l'Américain, j'en ai vu sortir comme des fous du siège de la Maison du Peuple. C'est fantastique. Je ne croyais jamais que vous y arriveriez.

Les deux hommes demeurèrent quelques secondes silencieux.

— Je vais essayer de gagner l'aéroport, dit Malko. Envoyez le signal.

— Et si vous n'y parvenez pas ?

Malko haussa les épaules.

— Si je n'arrive pas là-bas, c'est que je serai mort.

Il tendit la main par la portière ouverte et serra celle de l'Américain.

— Merci pour tout. Faites attention à vous. Cela va barder.

Enfermez-vous.

Il démarra en trombe et tourna tout de suite à gauche dans Nyerere Road, filant vers l'aéroport. La route étroite était bordée de cocotiers, courant parallèlement à la mer qu'on apercevait à travers les arbres. Au pire, Malko pourrait toujours abandonner la Mercedes et tenter de gagner l'aéroport à pied. Mais pour un blanc, dans cette ambiance d'émeute, c'était une tentative désespérée... Un mille plus loin, il prit l'embranchement de gauche et quitta la mer. À droite de la route se blottissaient toutes les villas des puissants du régime. Dont celle de Mkele.

Soudain, Malko aperçut une voiture en travers de la route. Une « 404 », avec plusieurs soldats, barrant la route de l'aéroport, ne laissant qu'une étroite chicane. S'il faisait demi-tour, cela le forçait à un détour de plus d'une heure.

Impensable.

Il garda la même vitesse, le pied sur l'accélérateur.

La conductrice de la « 404 », debout devant sa voiture, en pantalon et chemise blanche, leva le bras pour lui faire signe de stopper.

Ronald Hamilton monta quatre à quatre l'escalier raide de l'Africa House. L'ancien palace de Zanzibar, avec des plafonds de six mètres de haut, les plus gros rats de l'île, des billards bouffés aux mites et une superbe terrasse sur la mer, face au large.

Déserte à cette heure. Il y avait bien un bar, mais on avait oublié de mettre des tabourets.

Un barman nonchalant émergea de sa sieste.

— Une bière bien fraîche, commanda l'Américain.

Le barman sortit une bouteille de bière de sous le comptoir et la posa sur le zinc. On aurait pu y faire cuire un œuf...

— J'ai dit « bien fraîche », répéta Hamilton.

Boudeur, le garçon sortit de derrière son bar. Le réfrigérateur était au rez-de-chaussée. Il disparut dans l'escalier. Aussitôt, Ronald Hamilton sortit de son attaché-case un pistolet lance-fusée et le braqua vers le ciel. Il y eut un plouf sourd et la traînée presque invisible en plein jour d'une fusée monta droit vers le ciel...

Trente secondes plus tard, elle explosa en une belle fleur rouge qui redescendit quelques instants au-dessus de la mer, avant de s'éteindre.

Lorsque le barman réapparut, Ronald Hamilton était accoudé à la rambarde de la terrasse, contemplant le drapeau rouge qui flottait sur l'énorme bâtiment blanc du consulat chinois. Dehors, une voiture passa à toute vitesse, klaxonnant comme si c'était la fin du monde.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda innocemment Hamilton.

Le barman haussa les épaules, sans répondre. Les blancs s'occupaient toujours de ce qui ne les regardait pas.

Il n'y avait pas plus d'un mètre vingt entre l'arrière de la « 404 » et la clôture de barbelés d'une villa. La Mercedes devait bien faire 1 m 60 de large.

Malko écrasa à fond l'accélérateur. Les silhouettes des soldats grandirent. Il vit en un éclair les bouches ouvertes de stupeur, la fille qui criait en brandissant le poing, un fusil d'assaut braqué. Il s'accrocha de toutes ses forces à son volant et attendit le choc.

La Mercedes bouscula la « 404 » comme un jouet, dans un effroyable bruit de tôles. Mais Malko crut perdre le contrôle de la voiture.

Il redressa de justesse. Une rafale claqua. Heureusement, la « 404 » servit d'écran. Malko contracta les muscles de son dos jusqu'à une courbe qui le dissimula aux soldats du barrage. Il n'était plus qu'à un kilomètre de l'aéroport. Comme les Zanzibariens faisaient un usage très modéré de la radio, il avait peu de chance d'être intercepté. Deux minutes plus tard, il atteignit l'aéroport, longeant la piste. Malheureusement, il était obligé d'aller jusqu'à l'aérogare en forme de mosquée pour pouvoir pénétrer sur le terrain.

On était déjà en pleine jungle. Plusieurs civils discutaient devant l'unique bâtiment de l'aéroport de Zanzibar. Ils regardèrent avec surprise la Mercedes immatriculée à Zanzibar, conduite par un blanc. Un des noirs s'approcha de Malko, plein de suffisance et d'arrogance.

— Il faut partir. L'aéroport est fermé, il n'y a plus d'avion aujourd'hui.

— Je sais, dit Malko.

Tranquillement, il fit marche arrière, évita le groupe et pénétra sur le terrain, en contournant le bâtiment. Fonçant sur le taxiway désert, il gagna l'unique piste. En face, c'était la jungle.

Arrivé sur la piste, il tourna à gauche, la suivit jusqu'au bout et stoppa.

Un silence absolu régnait sur l'aéroport. Pas un avion, pas un humain. L'unique hangar était vide. Il n'y avait que la courte piste, encadrée dans la jungle et le drôle de petit bâtiment en forme de mosquée.

Il se sentit soudain très las, mais il était en paix avec lui-même. Malko repensa à la pièce pleine de sang, aux corps inertes de Kato et du Président Mkele. Justice était faite. Bien sûr, cela ne ferait pas revivre Anjeli Trombay, ni tous ceux que Mkele avait assassinés.

Mais Mkele avait payé. Et Kato aussi.

Maintenant, il pouvait quitter Zanzibar. À jamais.

Un grondement lui fit tourner la tête. Un camion militaire roulait à toute vitesse sur la route parallèle à l'aéroport. Vers la petite aérogare. Malko ressentit les picotements de l'angoisse au creux de son estomac. Il n'avait plus d'issue, sauf la jungle. Où il serait immanquablement rattrapé.

Le camion stoppa à l'aérogare. Il vit les soldats déferler dans le petit bâtiment désert. Probablement à sa recherche. Au même moment un petit point apparut dans le ciel, venant du sud.

Malko ne le quitta plus des yeux. Il grandissait et perdait de l'altitude. C'était un petit avion monomoteur à ailes basses, sans train rentrant.

Les soldats remontèrent dans le camion qui s'ébranla et fonça droit sur la Mercedes. Malko jura : c'était trop bête de se faire prendre à quelques secondes près ! Il sauta dans la voiture et mit en marche, fonçant droit à travers la piste, à contresens de l'avion qui arrivait droit sur lui, maintenant prêt à se poser. Mais ainsi, il s'éloignait du camion de soldats.

L'avion croisa la Mercedes alors qu'il n'était plus qu'à dix mètres du sol. Il toucha le runway, roula une centaine de mètres et fit demi-tour, cette fois rattrapant la Mercedes. Malko stoppa, surveillant l'appareil dans le rétroviseur.

Puis il courut vers le petit Piper Cherokee qui s'était arrêté. Il escalada l'aile et tira la porte latérale du cockpit. La barbe blonde de Peter Raw se fendit en un discret sourire. Sur un des sièges arrière, il y avait Jane Logan, vêtue d'une super-mini qui la découvrait jusqu'au ventre ; radieuse comme si c'était un pique-nique.

— Je ne m'attendais pas à vous voir, fit Malko.

L'Anglais accentua son sourire :

— Tout le monde s'est dégonflé, fit-il sobrement. On ne pouvait pas vous laisser là.

Malko se laissa tomber sur le siège avant et boucla sa ceinture. Tranquillement, l'Anglais regardait le camion qui grandissait derrière eux. Il secoua la tête, prit quelque chose entre ses jambes et le jeta sur le runway. Puis il tira la manette des gaz et poussa sur le manche. Le Cherokee prit de la vitesse. Au moment où ses roues quittaient le ciment de la piste, il y eut une explosion juste devant le camion qui fit un écart et sortit de la piste.

— Grenade à fragmentation, hurla l'Anglais pour couvrir le bruit du moteur.

Un gai sourire illuminait sa barbe en broussaille. Il se pencha sur Malko.

— J'avais une dette envers vous, dit-il, redevenu sérieux. Et un

compte à régler avec Monsieur Mkele.

Le Piper flottait sous les nuages, au-dessus d'un tapis de cocotiers. On apercevait les côtes plates de Zanzibar. Peter Raw inclina l'appareil et vira, retournant vers Zanzibar, suivant la plage. Peu à peu, il redescendit, volant à six cents pieds environ.

Le drapeau rouge du consulat chinois, en bordure de mer, apparut nettement. Une foule compacte entourait le bâtiment blanc.

Peter Raw continua à suivre la courbe du « sein », assez bas pour que l'on distingue ce qui se passait dans les rues étroites de Zanzibar. Une foule dense s'y pressait, mêlée de soldats. Les gens levaient la tête, surpris de voir l'avion voler si bas.

Un groupe de soldats était réuni devant le port. Entourant des Hindous désarmés. Déjà des corps flottaient dans l'eau, près du rivage. Le pogrom avait commencé. Malko en eut le cœur soulevé. Il n'avait pas voulu cela.

Comme ils viraient au-dessus du marché, une voix furieuse éclata dans le haut-parleur de la radio de bord :

— *You are not allowed to fly over Zanzibar*⁽²⁹⁾ !

Calmement, Peter Raw décrocha son micro et répondit :

— *Fuck off*⁽³⁰⁾.

Puis il monta en lents cercles au-dessus de la ville. Ça et là, la lueur des incendies se mêlait aux rayons du soleil couchant, piquetant de taches rouges les maisons blanches de Zanzibar.

- {1} Bonjour.
- {2} Tanzanian National United.
- {3} United States Aid.
- {4} J'ai besoin d'essence.
- {5} Monsieur.
- {6} Lion, en swahili.
- {7} Afro-Shirazi-Party.
- {8} Sorte de coupe-coupe.
- {9} Bienvenue.
- {10} Maintenant, en swahili.
- {11} Front de Libération du Mozambique.
- {12} Tu parles !
- {13} Vous me payez un verre ?
- {14} Tu viens ?
- {15} Vous êtes sérieux ?
- {16} Soldat.
- {17} 40 000 anciens francs.
- {18} Maintenant, en swahili.
- {19} Fous le camp !
- {20} Maintenant.
- {21} Immédiatement.
- {22} Doucement.
- {23} Bonjour.
- {24} Arrête, monsieur.
- {25} Attention !
- {26} Argent.
- {27} Qu'est-ce qu'il y a ?
- {28} Vous devez aller voir le Président, immédiatement !
- {29} Vous n'avez pas le droit de survoler Zanzibar !
- {30} Allez vous faire... foutre !